

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA NEUTRALITÉ JOURNALISTIQUE DANS LA COUVERTURE DU CONFLIT
ÉTUDIANT DE 2012 : LE CAS DU *MONTRÉAL CAMPUS*

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
AUDREY DESROCHERS

JUILLET 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice de maîtrise, Chantal Francoeur, pour sa confiance, sa générosité et son précieux soutien durant toutes les étapes de ce douloureux processus qu'est la rédaction d'un mémoire. Sans ses remarques pointilleuses et son œil attentif aux adverbes et aux phrases creuses, ce mémoire aurait été inachevé.

J'aimerais remercier Claudine, Geneviève et Gars pour vos encouragements, votre écoute et vos conseils. Je voudrais également adresser un merci tout spécial à Étienno, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Merci. Pour tout.

Il faut finalement souligner l'apport indéniable des journalistes du *Montréal Campus* qui ont généreusement accepté de partager leurs expériences et qui, surtout, ont couvert le conflit étudiant de 2012 avec passion et rigueur.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------|
| LISTE DES FIGURES | viii |
| RÉSUMÉ | viii |
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I | |
| PROBLÉMATIQUE..... | 4 |
| 1.1 Le « Printemps érable » | 4 |
| 1.2 Sur le conflit étudiant de 2012..... | 6 |
| 1.3 Sur les médias étudiants..... | 8 |
| 1.4 Objectifs de la recherche..... | 10 |
| CHAPITRE II | |
| CADRE CONCEPTUEL..... | 11 |
| 2.1 Un journal-école..... | 11 |
| 2.2 La neutralité | 15 |
| 2.3 L'espace public | 17 |
| 2.3.1 Les limites du concept d'espace public | 20 |
| 2.4 Le journaliste flâneur | 23 |
| 2.5 Le journaliste en lutte..... | 26 |
| 2.6 Rassembler dans le conflit | 33 |
| 2.6.1 Rassembler dans l'épreuve | 33 |
| 2.6.2 Rassembler jusqu'aux limites du lien..... | 35 |
| 2.7 Le <i>Montréal Campus</i> , un média hybride | 38 |
| 2.8 Questions de recherche et hypothèse | 42 |
| CHAPITRE III | |
| MÉTHODOLOGIE..... | 44 |
| 3.1 Dans les coulisses du <i>Montréal Campus</i> | 44 |

| | | |
|-------|---|----|
| 3.2 | La stratégie de l'étude de cas | 45 |
| 3.3 | Le design de recherche : la méthode mixte..... | 47 |
| 3.4 | La collecte et l'analyse des données | 48 |
| 3.4.1 | L'analyse de contenu quantitative | 48 |
| 3.4.2 | Les entretiens semi-dirigés et l'analyse qualitative..... | 50 |

CHAPITRE IV

RÉSULTATS QUANTITATIFS

| | | |
|-----|--|----|
| 4.1 | Des lecteurs assidus | 53 |
| 4.2 | Une couverture neutre..... | 54 |
| 4.3 | Le récit chronologique en deux épisodes..... | 55 |
| 4.4 | Des nouvelles, des analyses et des formats hybrides..... | 56 |
| 4.5 | Les journalistes... .. | 57 |
| 4.6 | ...et leurs sources | 58 |

CHAPITRE V

DISCUSSION - RÉSULTATS QUANTITATIFS

| | | |
|-----|---|----|
| 5.1 | Voter ou ne pas voter? | 60 |
| 5.2 | Élément d'hybridité #1 : varier la sauce | 61 |
| 5.3 | Élément d'hybridité #2 : les sources | 62 |
| 5.4 | Élément d'hybridité #3 : quel manteau porter ?..... | 64 |
| 5.5 | Conclusions et limites de l'analyse quantitative..... | 64 |

CHAPITRE VI

RÉSULTATS QUALITATIFS

| | | |
|-------|--|----|
| 6.1 | Des journalistes qui ont fait leurs preuves | 67 |
| 6.2 | L'envers du décor | 68 |
| 6.2.1 | Sur le chemin d'une carrière professionnelle | 68 |
| 6.2.2 | Vivre le conflit coincé entre l'arbre et l'écorce | 68 |
| 6.2.3 | La question de la neutralité | 69 |
| 6.2.4 | La perception du Montréal Campus par ses journalistes | 70 |
| 6.2.5 | Le rôle du Montréal Campus pendant le conflit étudiant | 71 |

| | | |
|--------------|---|-----|
| 6.3 | Une couverture généralement neutre... | 75 |
| 6.3.1 | ...parce que les journalistes ont appris la recette professionnelle ... | 75 |
| 6.3.2 | ...parce que le processus de correction filtre les biais | 76 |
| 6.3.3 | ...parce que les journalistes distinguent leurs deux rôles | 76 |
| 6.4 | Une couverture parfois biaisée. | 78 |
| 6.4.1 | ...parce que le conflit touchait une corde sensible | 78 |
| 6.4.2 | ...à cause des contraintes liées aux méthodes de travail..... | 78 |
| 6.4.3 | ...à cause de la position éditoriale | 80 |
| 6.4.4 | ...à cause de la bulle uqamienne..... | 80 |
| 6.4.5 | ...parce que les carrés verts étaient absents de la bulle | 81 |
| CHAPITRE VII | | |
| | DISCUSSION - RÉSULTATS QUALITATIFS | 84 |
| 7.1 | Les deux visages du journaliste étudiant | 84 |
| 7.2 | Les journalistes sous haute tension | 85 |
| 7.3 | Les médias professionnels surveillent | 86 |
| 7.4 | Gérer les contraintes extérieures | 88 |
| 7.5 | Vers une définition..... | 89 |
| 7.6 | Poursuivre la réflexion..... | 91 |
| | CONCLUSION..... | 93 |
| ANNEXE A | | |
| | POLITIQUE RÉDACTIONNELLE..... | 98 |
| ANNEXE B | | |
| | LE GUIDE DU COLLABO..... | 100 |
| ANNEXE C | | |
| | LA SOCIÉTÉ DES RÉDACTEURS | 101 |
| ANNEXE D | | |
| | ARTISANS DU <i>MONTRÉAL CAMPUS</i> | 102 |
| ANNEXE E | | |
| | EXEMPLE DE L'ANALYSE DE CONTENU | 104 |

| | |
|-------------------------|-----|
| APPENDICE A | |
| GUIDE D'ENTRETIEN | 108 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 113 |

LISTE DES FIGURES

| Figure | Page |
|--|------|
| 2.1 Illustration provisoire du cadre conceptuel..... | 37 |
| 2.2 Illustration finale du cadre conceptuel..... | 41 |
| 4.1 Indice d'orientation selon les principaux acteurs du conflit | 55 |
| 4.2 Nombre d'unités orientées au fil des mois..... | 56 |
| 4.3 Pourcentage des unités orientées selon le format | 57 |
| 4.4 Les <i>primary definers</i> et la voix de la communauté..... | 59 |
| 6.1 Présentation des résultats | 83 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire se penche sur le cas du journal étudiant de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), le *Montréal Campus*, et sur la question de la neutralité journalistique pendant le conflit étudiant de 2012. Les journalistes du *Montréal Campus*, qui revêtaient à la fois le manteau de journaliste et celui d'étudiant, ont dû réfléchir à leur rôle au sein de l'espace public démocratique et à l'importance qu'allait prendre la valeur de neutralité dans leur pratique journalistique pendant le conflit.

L'étude de cas du *Montréal Campus*, sous l'angle de la neutralité, permet à la fois de défricher le terrain encore inexploré des journaux étudiants francophones du Québec et de mieux saisir le rôle des journaux universitaires lors de conflits étudiants.

En utilisant le concept d'espace public d'Habermas comme terrain de jeu, l'idéal journalistique du rassemblement conflictuel, comme le définit Géraldine Muhlmann, sert de base à l'analyse critique. Le cadre conceptuel permet de définir le *Montréal Campus* comme un journal hybride, qui se situe quelque part entre professionnalisme et activisme.

L'analyse est d'abord quantitative, pour établir dans quelle mesure les journalistes du *Montréal Campus* ont été neutres pendant le conflit étudiant de 2012. Les résultats montrent que la majorité des 87 textes analysés sont neutres. Elle est ensuite qualitative : neuf entretiens semi-dirigés réalisés auprès des journalistes en poste lors du conflit ont permis de comprendre pourquoi et comment ils ont été neutres ou, à certains moments, moins neutres.

Il en ressort que les biais ont été moins le résultat d'un militantisme revendiqué que d'une tentative de la part de ces journalistes en apprentissage de naviguer à travers les contraintes du travail journalistique. L'analyse permet de raffiner la définition du *Montréal Campus*. Si elle confirme qu'il s'agit d'un journal hybride, elle démontre aussi qu'il se situe plus près du professionnalisme que de l'activisme. L'analyse montre qu'en faisant preuve de neutralité *critique*, les journalistes du *Montréal Campus* ont ouvert la porte à une repolitisation de l'espace public.

Mots-Clés : journalisme étudiant, espace public, neutralité, grève étudiante de 2012, média hybride

INTRODUCTION

L'année 2012 a été marquée par une contestation étudiante sans précédent dans l'histoire du Québec. Une contestation qui a connu son apogée au printemps de la même année, alors que des milliers de citoyens manifestaient quotidiennement dans les rues de plusieurs villes de la province pour affirmer leur opposition envers la hausse des droits de scolarité annoncée par le gouvernement libéral de Jean Charest.

Les campus ont été le théâtre de plusieurs manifestations, d'initiatives artistiques, de réflexions collectives. Les médias étudiants étaient au cœur du conflit. À l'Université du Québec à Montréal (UQAM), c'est le *Montréal Campus* qui s'est donné la mission de rapporter ces événements et d'informer la communauté universitaire sur les enjeux entourant la hausse des droits de scolarité.

Les journalistes qui œuvraient alors au journal étudiant de l'UQAM se sont retrouvés face à un important dilemme. À la fois journalistes et étudiants, ils ont dû réfléchir aux conséquences de leurs gestes et de leurs opinions sur leur travail de journaliste. Ils ont dû se positionner par rapport à leur couverture de la grève et décider de l'importance qu'allait revêtir la valeur de neutralité dans leur pratique journalistique.

Ce mémoire s'intéresse donc à la question de la neutralité dans la couverture journalistique du conflit étudiant de 2012 par le *Montréal Campus*.

Les questions entourant la neutralité journalistique sont nombreuses. Les liens qui peuvent être faits avec les médias universitaires en situation de conflit étudiant sont fertiles. L'étude de cas du *Montréal Campus*, le journal étudiant de l'UQAM, permet de défricher le terrain encore inexploré des journaux étudiants francophones du Québec.

Cette exploration, sous l'angle de la neutralité, permettra de mieux saisir le rôle des médias étudiants comme le *Montréal Campus* lors de tels conflits.

Chaque chapitre débute avec une mise en contexte, une petite histoire ou une anecdote racontée par un des journalistes interviewés. Cela constitue en quelque sorte une entrée en matière, une illustration concrète du chapitre à suivre.

Le premier chapitre présente la problématique de recherche. Il annonce d'abord la position de la chercheuse. Il met ensuite en contexte les études sur le conflit étudiant de 2012 et sur les médias étudiants en général. Ce tour d'horizon permet de situer ce mémoire de maîtrise parmi les études empiriques sur le journalisme en contexte de conflit étudiant et sur la relation entre le journalisme étudiant et les mouvements sociaux. Ce chapitre se conclut sur un énoncé des objectifs de recherche et des questions principales à la base de ce projet.

Le deuxième chapitre présente les concepts qui serviront de cadre d'analyse. La notion de neutralité et le concept d'espace public d'Habermas sont expliqués. Une définition du journalisme idéal est ensuite élaborée, inspirée par les travaux de Géraldine Muhlmann dans son ouvrage *Du journalisme en démocratie* (2004). Il s'agit du journalisme idéal comme rassemblement conflictuel, c'est-à-dire un journalisme qui crée du commun *en même temps* qu'il injecte du conflit. Cette définition du journalisme idéal jette les bases sur lesquelles fonder la critique du journalisme étudiant *réel* et est utilisée pour étudier le cas du *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant de 2012. Le chapitre s'ouvre ensuite sur les deux chemins que peut suivre ce journalisme du rassemblement conflictuel : celui qu'empruntent les médias professionnels et celui sur lequel s'engagent les médias alternatifs. Tous deux, à leur façon, rassemblent dans le conflit et tendent davantage vers une neutralité *critique* qu'une neutralité *pure*. Le *Montréal Campus* est finalement défini comme un média hybride que l'on peut situer quelque part entre ces deux pôles, c'est-à-dire entre les médias professionnels et alternatifs. Ce cadre conceptuel conduit à la formulation de l'hypothèse de recherche.

Dans le troisième chapitre sont exposées les considérations méthodologiques. Le design de recherche mixte de type séquentiel explicatif est détaillé. Il s'agit d'une analyse quantitative suivie d'une analyse qualitative. Les éléments qui ont guidé la collecte et l'analyse des données sont finalement mis de l'avant.

Les chapitres suivants présentent l'étude de cas. Dans le chapitre IV, les résultats de la phase quantitative sont présentés, expliqués et illustrés. Ils sont ensuite discutés dans le chapitre V. Les chiffres sont issus d'une analyse de 87 textes tirés du *Montréal Campus* pendant la période étudiée. Ils exposent dans quelle mesure les journalistes ont été neutres dans leur couverture.

Cette phase de la recherche amène une série de questionnements. Comment la couverture a-t-elle pris forme pour en arriver à de tels résultats? Quel rôle la réflexion sur la neutralité a-t-il joué dans la couverture des enjeux liés à la hausse des droits de scolarité au *Montréal Campus*?

Ces questionnements trouvent réponse dans le chapitre VI, qui présente les résultats de la phase qualitative de la recherche. Dans cette section, les neuf entretiens semi-dirigés réalisés auprès d'anciens journalistes du *Montréal Campus* sont disséqués.

La discussion, au chapitre VII, aborde le contexte entourant la production journalistique au *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant de 2012. À la lumière de cette mise en contexte et du cadre conceptuel, la discussion porte ensuite sur la question de la neutralité et son impact sur le rôle des journalistes du *Montréal Campus* pendant ce conflit.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

1.1 Le « Printemps érable »

Mars 2010. Le gouvernement libéral de Jean Charest annonce une hausse des droits de scolarité. Le ministre des Finances de l'époque, Raymond Bachand, en précise les modalités au printemps 2011 : une hausse de 1 625 \$ étalée sur cinq ans.

Déjà, les associations et fédérations étudiantes¹ réunissent leurs membres, préparent la lutte. Entre 2010 et 2011, les médias étudiants du Québec suivent de près le dossier. Le *Montréal Campus*, le journal étudiant de l'UQAM, publie une quarantaine d'articles et de chroniques sur le sujet avant même que la grève ne soit déclenchée. Avec plus ou moins de régularité, Quartier Libre (Université de Montréal), Impact Campus (Université Laval), les trois principaux journaux de l'Université McGill et ceux de l'Université Concordia font tous de même.

Il faut attendre février 2012 pour que les étudiants entrent en grève et que la mobilisation prenne l'ampleur qu'on lui connaît. Pendant plus de 200 jours, étudiants et autres citoyens manifestent leur désaccord. Dans les rues, par milliers², ils dessinent les contours de ce que plusieurs surnomment le « Printemps érable ».

¹ La Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) – qui deviendra le temps de la grève la Coalition large de l'ASSÉ, la CLASSE – et la Table de concertation étudiante du Québec (TACEQ).

² Au plus fort du conflit, 303 000 étudiants étaient en grève (Nadeau-Dubois, 2013, p. 46).

Cette mise en contexte met en lumière un élément important du conflit : il a débuté bien avant 2012. Et les médias universitaires s'y sont intéressés dès ses balbutiements en 2010.

Cette mise en contexte est également un prétexte pour annoncer ma position : j'étais étudiante à l'UQAM au moment de la grève et j'ai travaillé au *Montréal Campus*. D'abord comme journaliste, de l'automne 2011 au printemps 2012. J'ai ensuite occupé le poste de chef de pupitre Culture de l'été 2012 au printemps 2013. Pendant cette période, en plus de superviser la rédaction des reportages culturels, j'ai été appelée à trouver des sujets et à participer aux corrections, à la mise en page et au titrage des textes pour toutes les sections du journal papier (UQAM, Société et Culture).

En tant que chercheuse, je ne suis pas détachée de mon sujet : je connais le *Montréal Campus* et les gens qui y ont travaillé. Une telle position prête le flanc aux critiques quant au manque de neutralité et de crédibilité du chercheur.

Mills insiste pourtant sur le lien qui unit l'expérience personnelle et le travail intellectuel. Pour lui, non seulement l'un ne va pas sans l'autre, mais l'un enrichit l'autre. « *You must learn to use your life experience in your intellectual work : continually to examine and interpret it [...] [and] to guide and test your reflection* » (Mills, 1959, p. 197).

À l'instar de Francoeur dans sa thèse de doctorat, je ne prétends pas suivre une démarche objective, mais j'entreprends cette recherche en gardant en tête les principes éthiques et les valeurs déontologiques qui guident mon travail de journaliste (2011, p. 3), soit l'impartialité, l'équité, l'honnêteté factuelle, l'esprit critique et l'indépendance.³ Je ne révélerai pas ma position sur la hausse des frais de scolarité, parce que les journalistes devraient s'en tenir avant tout « au compte rendu précis des

³ Ce sont les valeurs fondamentales qui se retrouvent dans le Guide de déontologie de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) (2010) et qui s'appliquent à cette recherche.

faits » et les séparer « soigneusement » de ce qui relève de leur opinion personnelle (FPJQ, 2010).

Cette posture me permet de mettre mon expérience personnelle et professionnelle au profit de mon travail intellectuel, comme l'ont fait les plus grands penseurs de la communauté académique, pour reprendre les termes de Mills (1959, p. 197). Cela, sans renoncer à la rigueur et à la crédibilité de ma recherche (Francoeur, 2013, p. 329).

1.2 Sur le conflit étudiant de 2012

Dans les médias québécois, le conflit étudiant de 2012 a occupé une place importante. Il a été « la nouvelle la plus longue et la plus intense de l'histoire moderne des médias québécois » (Influence communications, 2012).

Plusieurs citoyens et spécialistes de la communication ont mis en doute la neutralité des médias professionnels dans la couverture de ce conflit (Carbonneau et Desrochers, 2013, p. 2)⁴. Un questionnement qui a mené des chercheurs du Centre de recherche sur les médias de l'Université Laval à lancer une vaste étude sur le sujet (Giroux et Charlton, 2014a). Leurs résultats montrent que 80 % des nouvelles et 66 % des analyses ne dégagent aucune impression d'ensemble positive ou négative à l'égard du gouvernement ou du mouvement étudiant (Ibid., p. 1). Lorsque les médias ont teinté leur contenu, ils ont généralement été plus critiques envers le gouvernement qu'envers les étudiants (Ibid.).

Suivant une méthode mixte, les chercheurs ont tenté de décrire le traitement journalistique de la grève de 2012 tel qu'il peut être perçu par les téléspectateurs/lecteurs. Pour le volet qualitatif, le sociologue Michel Lemieux a

⁴ L'ombudsman de Radio-Canada, Pierre Tourangeau, a reçu 341 plaintes portant sur la couverture de la grève de 2012. Il s'agissait de plaintes individuelles critiquant le parti-pris des médias en faveur de l'un ou l'autre des principaux acteurs (Sauvageau et Thibault, 2013).

animé six groupes de discussion composés de citoyens de tous âges (2014). Pour le volet quantitatif, cinq émissions de télévision⁵ et les quatre quotidiens payants de Montréal⁶ ont été passés au peigne fin afin de mesurer ces cinq aspects :

L'espace accordé par les diffuseurs à l'affrontement avec les étudiants, l'utilisation qui est faite des différents genres journalistiques, les dimensions couvertes, les sujets abordés et le caractère défavorable ou favorable d'une nouvelle (Giroux et Charlton, 2014b, p. 2).

Le cinquième et dernier volet est le plus pertinent pour la présente recherche. Si ce volet n'a pas pour objectif de juger de la qualité du travail journalistique, il permet de mesurer, à travers une grille d'analyse pertinente, la neutralité dont les médias ont fait preuve pendant le conflit.

Carbonneau et Desrochers se sont également intéressés à la question de la neutralité des journalistes pendant la grève de 2012 (2013). Ils ont vérifié si les journalistes des cinq principaux quotidiens montréalais⁷ ont réinterprété les messages des acteurs du conflit dans le but d'influencer le lecteur (Ibid., p. 2-3). Partant des travaux de Philippe Breton (1997) et Semetko et Valkenburg (2000) sur le concept de cadrage (*framing*), les auteurs ont monté une grille complexe d'analyse du discours. Par exemple, ils ont porté une attention particulière à des mots chargés négativement comme « populisme » et « prise d'otage » ou à l'utilisation par les journalistes du mot « boycott » au lieu de « grève », un mot issu de la rhétorique officielle du gouvernement libéral. Les résultats de cette recherche sont similaires à ceux de Giroux et Charlton, soit que 20 % des textes de nouvelle étudiés présentent un parti-pris (Carbonneau et Desrochers, 2013, p. 16-17).

⁵ *Le Téléjournal 22h*, *le TVA 22 heures*, *Dumont le midi*, *TVA en direct.com* et *24 heures en 60 minutes*.

⁶ *Le Journal de Montréal*, *La Presse*, *Le Devoir* et *The Gazette*.

⁷ *Le Journal de Montréal*, *La Presse*, *Le Devoir*, *The Gazette* et *le Métro*.

D'autres recherches ont été menées sur la grève étudiante de 2012, que ce soit sous l'angle légal (Brunelle *et al.*, 2012; Weinstock, 2012), sur l'utilisation des *hashtags* sur Twitter (Raynauld *et al.*, 2014), sous l'angle des relations publiques (Millette, 2013; Provencher, 2012), de l'engagement politique (Blanchet-Cohen *et al.*, 2013 ; Millette *et al.*, 2012) ou encore sur les logiques de justification dans les discours des principaux acteurs du conflit en situation de controverse (Dionne, 2014).

Plusieurs chercheurs se sont intéressés au traitement médiatique de la grève de 2012. Par exemple, Lacombe a étudié les textes d'opinion de trois journaux anglophones de l'extérieur du Québec⁸ (2013). Sauvageau et Thibault ont tenté de voir si les citoyens avaient été bien informés par les médias professionnels (2013). Francoeur a apporté un éclairage nouveau sur les moules journalistiques qui « écrasent ce qui dépasse » et qui emprisonnent le mouvement étudiant (2012, p. 28).

Dans toutes les études recensées sur le conflit étudiant de 2012, les chercheurs se sont intéressés principalement aux médias traditionnels et ont laissé de côté les médias étudiants qui étaient pourtant, de par leur mandat d'informer la communauté estudiantine, au cœur du conflit.

1.3 Sur les médias étudiants

Peu d'études ont été réalisées sur les médias étudiants en général. Dans une tentative de défricher le terrain, Duscha et Fischer ont dressé un portrait de la presse étudiante américaine (1973). Quelques recherches sur le sujet ont été publiées aux États-Unis par la suite, principalement sur la liberté d'expression d'un point de vue légal (Rooksby, 2006; Talbert, 1993) et sur l'indépendance relative des journaux étudiants (Bodle, 1994, 1996; Ingelhart, 1993; Kopenhaver et Spielberger, 1989; Nelson, 1989; Rampal, 1982 ; Ryan et Martinson, 1986). Plus récemment, Armstrong a analysé la

⁸ Le *Toronto Star*, le *Globe and Mail* et le *National Post*.

couverture médiatique de plusieurs journaux universitaires pendant les protestations étudiantes qui ont eu lieu entre 1962 et 1970 aux États-Unis (2013).

Au Canada, les études sur le sujet se font encore plus rares. En 1976, Sullivan brossait le portrait de la presse étudiante canadienne des années 1960. Lemon a retracé l'histoire de la Canadian University Press (CUP), un service de nouvelles destiné aux journaux universitaires (2004). À travers les soixante ans d'histoire de la CUP, l'auteure discute d'une presse étudiante politiquement engagée, militante. Une presse qu'elle caractérise comme un « agent de changement social ».

Cette recherche de Lemon a inspiré Mowbray (2010). Dans son mémoire, ce dernier examine le *McGill Daily* (Université McGill) et *The Link* (Université Concordia), deux journaux étudiants anglophones de Montréal, sous l'angle de la notion d'agent de changement social. Il met en lumière les tensions entre les orientations « professionnelle » et « activiste » du journalisme étudiant. Il considère les médias universitaires comme des « *hybrid/alternative media* », c'est-à-dire que les journalistes qui y travaillent adhèrent aux valeurs professionnelles dominantes tout en les remettant en question dans une optique plus activiste (Ibid., p. 7-8).

Cette étude de Mowbray est une tentative de cartographier le terrain inconnu des journaux étudiants du Québec (Ibid., p. 8). Comme nous l'avons vu, peu de recherches ont été réalisées sur la question au Canada. Encore moins au Québec. Et il semble qu'aucun chercheur n'ait encore posé son regard sur la neutralité des journaux universitaires pendant le conflit étudiant de 2012. Une telle perspective de recherche puise donc sa pertinence dans le fait de défricher un terrain encore inexploré, en plus d'apporter aux journalistes étudiants comme aux journalistes professionnels un outil pour réfléchir sur leur pratique.

1.4 Objectifs de la recherche

L'objectif de ce mémoire est de se pencher sur la neutralité du *Montréal Campus* pendant la grève de 2012. Une place importante sera laissée à la réflexion théorique, pour ensuite pouvoir y ancrer les observations empiriques.

En utilisant le concept d'espace public d'Habermas comme terrain de jeu, le journalisme idéal sera défini à la fois comme instigateur de conflit et de commun. Comme rassemblement conflictuel (Muhlmann, 2004). Ce journalisme idéal, au sein duquel la neutralité occupe une place considérable, agira comme socle sur lequel fonder l'analyse critique du journalisme étudiant au *Montréal Campus*.

Partant de ce cadre d'analyse, le *Montréal Campus* sera défini comme un média hybride entre professionnalisme et activisme. Ces éléments seront abordés dans le cadre conceptuel.

La partie suivante sera consacrée à la méthodologie. La recherche suit une méthode mixte de type séquentielle explicative : la phase quantitative permet d'abord de mesurer la neutralité de la couverture du *Montréal Campus*, alors que la phase qualitative en explique ensuite les résultats, les met en contexte. Le mémoire est élaboré selon deux questions principales. La première se réfère à la partie quantitative et la deuxième, qualitative, permet d'en approfondir la compréhension :

Q1 : Dans quelle mesure le *Montréal Campus* a-t-il été neutre dans la couverture du mouvement étudiant menant au conflit du printemps 2012?

Q2 : Comment les artisans qui travaillaient au *Montréal Campus* à l'époque expliquent-ils ces résultats?

CHAPITRE II

CADRE CONCEPTUEL

2.1 Un journal-école

1^{er} décembre 1980. Le *Montréal Campus* publie ses premiers textes. « En ce temps-là, les quelques journaux étudiants qui paraissaient sporadiquement étaient les porte-parole de chapelles idéologiques. Des lieux de croyances. Il en faut, sans doute, mais je pensais, et je pense toujours que le journalisme est un lieu de l'esprit critique et de la distance » (Côté, 2011). C'est en ces mots que le fondateur du *Montréal Campus*, Roch Côté, raconte la naissance du journal étudiant de l'UQAM. Cet esprit critique et cette distance, de même que les principes d'équilibre, d'exactitude et d'honnêteté, ont guidé les journalistes du *Montréal Campus* tout au long de son histoire (voir la politique rédactionnelle en Annexe A).

Dans un numéro spécial publié pour le trentième anniversaire du journal, ce sont d'ailleurs les mots « quatrième pouvoir », « rigueur », « neutralité » et « indépendance » qui sont utilisés au fil des pages pour décrire le travail des *campussiens* (*Montréal Campus : 30 ans de journalisme étudiant et indépendant*, 2011).

Produit presque entièrement par les étudiants inscrits au programme de journalisme de l'UQAM, le *Montréal Campus* est un journal-école (voir le Guide du collaborateur en Annexe B). Il n'y a cependant jamais eu de lien formel entre le *Montréal Campus* et le programme de journalisme, puisque Roch Côté a transféré en 1981 les pouvoirs administratifs aux mains des étudiants en créant une Société des rédacteurs (Annexe C).

Pendant le conflit étudiant, les artisans du *Montréal Campus* se retrouvent dans une position particulière : ils revêtent à la fois le manteau de journaliste et celui d'étudiant en grève. Ils composent avec les obligations professionnelles du journalisme et doivent confronter ces obligations au fait qu'ils font partie intégrante du conflit en tant qu'étudiants.

Ce contexte particulier justifie l'intérêt d'étudier la couverture du *Montréal Campus* pendant cette période. De prendre un pas de recul. De s'interroger sur le rôle du journalisme étudiant en temps de conflit en prenant en compte ses contraintes et ses limites.

Pour mener à bien ce projet, la démarche théorique proposée par Géraldine Muhlmann dans son ouvrage *Du journalisme en démocratie* (2004) est particulièrement adaptée. Dans cet exposé, Muhlmann dessine les contours d'un journalisme idéal qu'elle considère comme un « rassemblement conflictuel » (Ibid., p. 221). Pour elle, ce journalisme idéal fournit non seulement un socle sur lequel fonder la critique du journalisme réel, mais permet également d'éviter les impasses qui se dressent devant l'analyse critique du journalisme et de l'espace public démocratique.

Dans le cadre conceptuel de ce mémoire, il sera d'abord question de l'espace public démocratique tel que pensé par Jürgen Habermas. Cette section sera consacrée à l'idéal de la sphère publique bourgeoise et son déclin, mais également aux limites de cette théorie.

J'emprunterai ensuite sensiblement le même chemin réflexif que Géraldine Muhlmann. Pour dépasser les limites de l'univers théorique de l'espace public, qui demeure tout de même pertinent à l'analyse critique du journalisme (Ibid., p. 91), Muhlmann fait état de trois approches.

Selon les penseurs de la première approche, le journalisme se déploierait dans un espace public imparfait et serait en quête perpétuelle d'un idéal professionnel et démocratique (Ibid., p. 117). Muhlmann prévient des risques de glisser, avec cette approche, vers une célébration enthousiaste (Ibid., p. 67) et quelque peu naïve (Ibid., p. 92) du journalisme. Nous verrons quels sont les limites et les éléments féconds de ce premier idéal-critique, que Muhlmann nomme l'idéal-critique du journaliste flâneur.

La deuxième approche, sans nier complètement la première, remet en question cet enthousiasme en introduisant dans l'espace public l'idée de rapports de domination idéologique (Ibid., p. 101). Cette approche, selon Muhlmann, peut parfois sombrer dans un antidémocratisme haineux (Ibid., p. 116), sauf si on y introduit la possibilité d'une résistance (Ibid., p. 100). Elle l'appelle l'idéal-critique du journaliste en lutte.

La dernière approche, qui se veut en quelque sorte la somme des deux précédentes, est celle élaborée par Géraldine Muhlmann et qui sera retenue dans le cadre de ce mémoire : le journalisme comme rassemblement conflictuel. Nous verrons comment cette forme idéale du journalisme lui permet à la fois de « tisser du commun » (Ibid., p. 259) et d'être un « moteur de conflit » (Ibid., p. 257). Cette troisième approche permet de penser un journalisme qui préserve un rapport politique au réel et qui encourage un mouvement de repolitisation de l'espace public.

Cette perspective théorique de Muhlmann permet de faire une analyse critique du journalisme étudiant, en demeurant conscient que l'espace public dans lequel il se déploie est imparfait, sans toutefois céder à un enthousiasme naïf ou à une haine de la conception actuelle de la démocratie.

Dans cet ouvrage, Muhlmann appuie sa réflexion sur de nombreux philosophes et sociologues. Elle embrasse large, passant d'Emmanuel Kant à Karl Marx, de Michel Foucault à Pierre Bourdieu, de Gustave Le Bon à Gabriel Tarde, de Walter Benjamin à Jean-Paul Sartre. Elle les renvoie dos à dos ou les fait dialoguer ensemble, elle

dissèque leurs travaux, cartographie leurs positions sur le journalisme dans une société démocratique. Elle opère des « distinctions fines » dans l'analyse de ces auteurs, ce qui « montre bien les apories successivement rencontrées par les penseurs ayant confronté le rapport journalisme-démocratie » (Leroux, 2004, para. 5). C'est cette richesse théorique qui rend la réflexion de Muhlmann pertinente.

L'ouvrage a cependant les défauts de ses qualités. Étant donné cette cartographie complexe de plusieurs penseurs, Leroux a décelé chez Muhlmann « une schématisation excessive » et « une prise en compte partielle des références discutées » (Ibid., para. 7). Vu la quantité importante de matière à couvrir, Muhlmann est amenée à simplifier le point de vue des penseurs cités. Elle base parfois son propos sur un seul ouvrage, comme c'est le cas avec Bourdieu et *Sur la télévision*, alors qu'elle aurait pu complexifier son analyse en l'appuyant sur d'autres textes du même auteur (Ibid., para. 5). Cela aurait pu, fait remarquer Leroux, nuancer sa réflexion, nourrir son questionnement (Ibid.).

L'analyse de Muhlmann, ajoute Simonin, repose parfois sur une logique trop binaire : « enthousiastes » vs « méfiants », « démocrates vs antidémocrates », « journalisme idéal » vs « journalisme réel » (2006, para. 8). Simonin considère tout de même *Du journalisme en démocratie* comme une « riche lecture de la modernité politique et du journalisme » (Ibid., para. 16).

Muhlmann base son analyse non pas sur étude empirique du travail des journalistes, mais sur des concepts philosophiques. Cette approche théorique lui permet de démontrer l'importance du journalisme en démocratie (Hiebert, 2012, p. 519) et ainsi poser des bases conceptuelles solides sur lesquelles faire reposer une analyse empirique.

Ces critiques n'empêchent donc pas de considérer le regard philosophique de Muhlmann comme « tout à fait fécond » (Leroux, 2004, para. 5). Leroux affirme

d'ailleurs que le propos de Muhlmann demeure marqué par la « cohérence et la rigueur » (Ibid., para. 9).

Il ne reste plus qu'à « confronter les questions philosophiques stimulantes [...] de Géraldine Muhlmann à des approches empiriques » (Ibid., para. 9). C'est ce que plusieurs auteurs ont fait en utilisant Muhlmann dans leur cadre théorique, que ce soit pour soutenir l'idée selon laquelle le journalisme a le rôle de créer du commun (Jutel, 2015) ou plutôt qu'il sert d'intermédiaire entre l'individu et le commun (C. George, 2013; Leipold, 2010), pour appuyer une étude sur les bonnes pratiques journalistiques au sein des médias *mainstreams* (Wright, 2013), ou encore pour dresser le portrait du journalisme moderne et de son attachement à l'objectivité (Blaagaard, 2013). C'est aussi ce à quoi se consacre ce mémoire, c'est-à-dire que le cadre conceptuel inspiré de l'ouvrage de Muhlmann permettra de jeter les bases théoriques sur lesquelles établir l'étude empirique du journalisme étudiant. Il s'agit en d'autres mots d'explorer ce qu'est le journalisme étudiant au *Montréal Campus* en période de conflit, et ce qu'il devrait être, en tenant compte de ses paradoxes et de ses limites.

Pour étudier cette question, la notion de neutralité journalistique s'avère particulièrement féconde. Un travail de définition de la notion de neutralité s'impose donc avant toutes choses, puisque celle-ci sera le fil conducteur, la colonne vertébrale de ce cadre conceptuel.

2.2 La neutralité

Le journalisme a besoin de « référents communs », de « valeurs qui rassemblent », pour se rendre visible au plus grand nombre (Ibid., p. 259). Il a besoin de cadres pour être facilement reconnaissable. Ce sont ces cadres qui permettent aux journalistes d'apparaître comme neutres (Hall *et al.*, 1978, p. 57).

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur ces référents communs, sur ce système de valeurs partagées qui traversent les codes de déontologie comme celui de la FPJQ (Bernier, 2004; Christians *et al*, 2009; Deuze, 2005). Deuze liste cinq valeurs idéales partagées par les journalistes : service public, objectivité, autonomie, immédiateté et éthique (Deuze, 2005, p. 447). Bernier, quant à lui, pointe sept de ces « piliers normatifs » : intérêt public, vérité, rigueur et exactitude, équité, impartialité (à défaut d’être objectif), intégrité et imputabilité (Bernier, 2004, p. 10-11).

L’objectivité est donc considérée comme une valeur journalistique fondamentale. Un pilier normatif. Elle réfère tantôt à l’idée de « faits vérifiables » (Christians *et al*, 2009), tantôt à une question de méthode (Charon *et al*, 1991; Kovach et Rosenstiel, 2001). Tuchman y voit un « rituel stratégique » (1972). Pour Berthiaume, un article journalistique qui serait objectif ne devrait contenir aucune trace d’opinions personnelles (1981).

Certains chercheurs s’entendent pour dire que les journalistes adhèrent à la valeur d’objectivité (Ericson *et al*, 1987, p. 104). Qu’elle est « toujours en vie comme pilier idéologique » (Deuze, 2005, p. 448). Qu’elle a une influence sur la compréhension que les journalistes ont de leur métier (Blaagaard, 2013; Muhlmann, 2008; Schudson, 1978; Wien, 2005).

D’autres auteurs, comme Boudana, montrent que plusieurs journalistes rejettent cette notion et la perçoivent comme vide de sens (2010). Les chercheurs l’ont d’ailleurs souvent qualifiée d’inopérationnelle (De Maeyer, 2012, p. 186; Gauthier, 1991; Glasser, 1984; Tuchman, 1972) ou de mission impossible (Berthiaume, 1981). Plusieurs chercheurs utilisent d’ailleurs la notion d’objectivité indistinctement des termes impartialité et neutralité (Kovach et Rosenstiel, 2001; Schlesinger, 1979).

Devant les critiques et l’absence de consensus, plusieurs auteurs ont décliné l’objectivité en dimensions plus concrètes, comme la factualité ou l’impartialité (De Maeyer, 2012, p. 186). À leur tour, ces notions ont été reliées à des valeurs plus

précises. Dans le cas de l'impartialité, ces valeurs plus précises sont l'équilibre et la neutralité (Westersahl, 1983, cité dans De Maeyer, 2012, p. 187). Il est donc pertinent de retenir le terme le plus précis possible, afin d'éviter toute confusion. Dans ce cas-ci, le terme le plus précis qui a été retenu est celui de la neutralité.

La neutralité est comprise ici comme neutralité politique, c'est-à-dire qu'un journaliste ne doit pas montrer de parti-pris. Par exemple, les journalistes du *Montréal Campus*, s'ils ont été neutres, ne devraient pas avoir publié des articles dans lesquels il est possible de déceler un parti-pris envers le mouvement étudiant opposé à la hausse des droits de scolarité ou, à l'inverse, envers les positions du gouvernement.

Cela revient à la définition qu'en donne Schlesinger : la neutralité comme absence d'engagement politique (1979, p. 191). Elle rejoint également celle de Christians *et al* : « *The concept of the neutral [...] insists that the news media do not have to take sides or have any vested interests of their own* » (2009, p. 148).

Le choix de la notion de neutralité pour analyser la couverture du *Montréal Campus* cadre donc avec le contexte politique étudié. Ce choix est aussi justifié par l'existence d'une méthode d'analyse de contenu éprouvée qui permet de mesurer le degré de neutralité d'un texte (Giroux et Charlton, 2014a). Il en sera question au chapitre suivant.

Cette définition de la neutralité servira de toile de fond à la réflexion sur le journalisme étudiant au *Montréal Campus*. Elle sera enrichie tout au long du présent chapitre.

2.3 L'espace public

Dans son ouvrage *L'espace public. L'archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Jürgen Habermas s'est employé à analyser

le processus au cours duquel « le public, constitué par les individus faisant usage de leur raison, s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État » (Habermas, 1978, p.61).

L'espace public d'Habermas est un lieu à l'intérieur duquel se débattent les grands enjeux de société. Comme l'expliquent Armand et Michèle Mattelart, il s'agit d'un espace « de médiation entre l'État et la société, qui permet la discussion publique dans une reconnaissance commune de la puissance de la raison et de la richesse de l'échange d'arguments entre individus » (2004, p. 44).

Le concept se rapproche de l'idée d'un « gouvernement du peuple par le peuple », illustre pour sa part Gingras (2009, p. 12). Dans ce contexte, les médias sont un outil qui favorise la démocratie. Ils contribuent au débat public. Ils informent les citoyens et alimentent leurs réflexions afin qu'ils puissent comprendre les enjeux qui les entourent et ainsi orienter la gestion des politiques publiques (Ibid.).

Voyons le concept de plus près. L'ouvrage d'Habermas a été publié comme thèse d'habilitation à enseigner en Allemagne en 1962, avant d'être traduit en français (1978) et en anglais (1989). Représentant de la deuxième génération de l'École de Francfort, Habermas a tenté de comprendre la formation, en Allemagne, en France et en Angleterre, d'une sphère publique bourgeoise au cours du XVII et XVIII^e siècle et d'en expliquer les fonctions politiques (Habermas, 1992).

Le concept d'Habermas revêt deux dimensions : il peut se comprendre comme un « principe constitutif » de la démocratie, fondé sur l'usage public du raisonnement, mais également comme « des lieux qui incarnent ce principe », comme la presse, les cafés en Angleterre et les Salons en France (É. George, 2013).

Dans sa première dimension, l'espace public peut être compris comme un intermédiaire entre l'État et la société civile (Gingras, 2009, p. 14).

La sphère publique bourgeoise peut tout d'abord être comprise comme la sphère des personnes privées rassemblées en un public. Celles-ci revendiquent cette sphère publique règlementée par l'autorité, mais directement contre le pouvoir lui-même [...]. Le médium de cette opposition entre la sphère publique et le pouvoir est original et sans précédent dans l'histoire : c'est l'usage public du raisonnement (Habermas, 1978, p. 38).

Dans la deuxième dimension de l'espace public, les médias jouent un rôle important (É. George, 2013). Ils sont les lieux qui incarnent le concept, là où sont publiées les décisions politiques qui permettent « à la société civile de s'exprimer » (Gingras, 2009, p. 12). Les médias sont aussi les lieux où le public réagit à ces décisions politiques et discute du fonctionnement de l'État (Fraser, 2001, p. 130; É. George, 1999, p. 7). C'est ce qu'Habermas appelle le principe de Publicité.

À partir du XVIII^e siècle, avec la commercialisation et la diffusion croissante de la presse, cet idéal de la sphère publique bourgeoise s'est dégradé (É. George, 1999, p. 6). Progressivement, la publicité (avec un petit « p »), c'est-à-dire la publicité marchande, a pris la place de la Publicité (Ibid.). Fraser l'explique clairement :

Avec l'émergence de la démocratie de masse régie par un État-providence, la société et l'État sont devenus intimement liés : la [P]ublicité, au sens d'une fonction critique de l'État, a laissé la place [...] à la fabrication et à la manipulation de l'opinion publique (2001, p. 131).

Suite à ce déclin, la presse, gérée comme une entreprise, n'accorde plus la même place aux « informations qui ont une signification sur le plan politique », comme les affaires publiques, les questions économiques, d'éducation ou de santé, et laisse plus d'espace aux « informations dont l'aspect gratifiant est immédiat », comme les faits divers ou les sports et loisirs (Habermas, 1978, p. 177). Suivant cette logique, la presse offre de moins en moins la possibilité de « prendre la parole et de contredire » (Ibid., p. 179), d'injecter du conflit au sein de l'espace public démocratique. La

presse dépolitise le politique (Allan, 2010) et ne serait donc plus le lieu du raisonnement, mais celui du maintien du statu quo (Allan, 2010; Schlesinger, 1979; Schudson, 1999). J'y reviendrai.

2.3.1 Les limites du concept d'espace public

Depuis la publication de l'ouvrage d'Habermas, plusieurs chercheurs se sont penchés sur le concept d'espace public et en ont pointé les limites. Pour Ballarini, l'explication que donne Habermas de ce déclin de l'espace public est illégitime (2010, p. 36). Habermas s'appuie sur Hegel et Marx d'une part, puis Mill et Tocqueville d'autre part, qui remettent en cause l'idéal de la sphère publique bourgeoise. Pour Ballarini, le théoricien aurait dû retenir certaines de ces critiques et en rejeter d'autres, puis expliquer ses choix. Or, il renvoie ces théoriciens dos à dos et conclut « sans plus de justification » au déclin de la sphère publique bourgeoise (Ibid., p. 35).

Selon Ballarini, Habermas est aussi passé de la méthode scientifique à la posture morale en annonçant le déclin de l'espace public : « Qu'y a-t-il après l'apogée [décrite par Habermas]? Le déclin. Habermas introduit ici un jugement de valeur dans son analyse historique » (Ibid.). La dégradation de l'espace public, dont l'explication n'est pas scientifique, ne peut servir comme objet d'étude, explique Ballarini (Ibid., p. 36). Il importe donc de préciser que la présente étude se réfère non pas au déclin de l'espace public, mais à l'espace public en tant qu'idéal-type (Gingras, 2009).

D'autres critiques ont été formulées à l'endroit des travaux d'Habermas. Certains auteurs ont pointé les failles de son examen historique (É. George, 2013). Dans *L'espace public, 30 ans après*, Habermas a lui-même reconnu que « [son] travail reposait sur la synthèse d'un foisonnement à peine maîtrisable de contributions provenant de nombreuses disciplines » (1992, p. 161).

Selon Neveu, Habermas a aussi sous-estimé la capacité de résistance du public (1995). Après la publication de son ouvrage en 1962, la recherche en communication s'est penchée davantage sur le contexte culturel de réception des messages médiatiques, notamment à travers les travaux de Stuart Hall (Habermas, 1992, p. 174). Ce dernier a souligné le caractère actif du récepteur, capable de décoder et, dans certains cas, de réinterpréter ou de s'opposer au sens dominant du message (Hall, 1994). Habermas a reconnu avoir « évalué de façon trop pessimiste [...] le potentiel critique d'un public de masse pluraliste et largement différencié » (1992, p. 174).

L'absence de prise en compte des femmes et des classes sociales populaires a été reprochée au théoricien (Fraser, 2001). Une critique à laquelle il a aussi répondu trente ans plus tard, en affirmant qu'elles ont joué un rôle primordial dans le développement des structures de l'espace public (Habermas, 1992, p. 165-167).

D'autres auteurs ont souligné le caractère utopique du concept de sphère publique bourgeoise (É. George, 2013). Pour Gingras, l'idée que le peuple, guidé par la raison, puisse délibérer librement, sans influences liées aux hiérarchisations sociales, apparaît improbable (2009, p. 13). Voyons pourquoi. La rationalité s'inscrit comme une des caractéristiques fondamentales de la sphère publique bourgeoise (Ibid., p. 16). Pour Habermas, seule la force d'un argumentaire rationnel « détermine l'idée qui l'emportera » et aucune considération liée au statut des individus ne peut influencer le débat (Ibid., p. 17). Gingras souligne le caractère intenable de ce raisonnement et le nuance en utilisant l'exemple des politiciens :

L'idée de manipuler, de séduire et plaire imprègne l'exercice politique ; après tout, dans les systèmes politiques occidentaux, le consentement du peuple est essentiel à la prise du pouvoir et à son maintien. La majorité des hommes et femmes politiques s'appuient fortement sur l'expertise en relations publiques, étant convaincus que le maintien de leur bonne image participe à leur succès politique (Ibid., p. 18).

Pour elle, la distance entre le concept de sphère publique bourgeoise et la réalité est si grande qu'il s'agit presque de fiction (Ibid., p. 42). C'est pourquoi plusieurs auteurs ont voulu préciser le contexte dans lequel cette théorie demeure pertinente à l'étude du journalisme. Gingras propose par exemple de considérer le concept comme un idéal-type, un horizon à atteindre (Ibid., p. 51). Miège, pour sa part, estime que les chercheurs devraient contextualiser de manière rigoureuse le concept « dans un cadre politique, culturel, sociétal et économique » (2010, p. 13)

Le but de ce mémoire est de faire une analyse critique du journalisme étudiant à travers le cas du *Montréal Campus*, en utilisant comme terrain de jeu l'espace public d'Habermas. Or, il faut bien une certaine conception du journalisme idéal au nom de laquelle critiquer le journalisme réel (Muhlmann, 2004, p. 18). Sur quel idéal, donc, peut-on fonder la critique du journalisme étudiant?

Selon Muhlmann, la critique du journalisme s'est d'abord déployée à partir de deux approches du journalisme idéal. Il y a le journaliste flâneur, puis le journaliste en lutte. Il est ensuite possible, selon elle, « de cheminer à travers ce que chacun de ces deux pôles comporte de meilleur et de passer, progressivement, du premier au second, sans tout perdre du premier, mais en le corrigeant, en l'amendant » (Ibid., p. 66). Ce va-et-vient théorique met la table à une troisième approche, celle du journalisme comme rassemblement conflictuel, qui permet de dépasser les limites des deux approches précédentes et d'aller au-delà des différents reproches qui ont été formulés à l'endroit du concept d'espace public. Cette troisième approche constitue un socle fécond sur lequel appuyer l'analyse critique du journalisme étudiant. Il sera question de ces trois approches dans les sections suivantes.

2.4 Le journaliste flâneur

Muhlmann nomme le premier idéal-critique « le journaliste flâneur », en référence à la figure du flâneur dans les écrits baudelairiens (Ibid., p. 119). Elle élabore cet idéal-critique en juxtaposant la figure du flâneur à un enthousiasme kantien pour la notion de public.

Pour Muhlmann, l'enthousiasme kantien est celui du règne de la pluralité des points de vue au sein de l'espace public (Ibid., p. 67). Autrement dit, ce principe repose sur « une valorisation pleine et entière de l'idée d'un échange public libre des opinions et des regards : regarder, échanger, opiner, à propos de notre présent, tous ensemble » (Ibid., p. 68).

Si on en croit Kant, il existe dans l'espace public un mouvement politique pour introduire de la diversité et créer du commun (Ibid., p. 115). Le public de Kant est ouvert à la pluralité, à la diversité et à l'échange curieux des points de vue (Ibid.). Et c'est cet échange public et libre, cette diversité des regards, qui contribue à élaborer le « nous », le commun (Ibid., p. 121).

Dans ce contexte, le journalisme idéal serait alors le reflet de ce commun, le miroir de cette pluralité des regards (Ibid., p. 68).

Il est d'ailleurs possible de rapprocher cet idéal kantien à ce que Delforce appelle le système conceptuel « positiviste », qui constitue selon lui la toile de fond de l'idéal journalistique (1996). Selon cette logique, la presse serait un miroir de la réalité. Les journalistes n'auraient qu'à recueillir l'information, comme on cueille une fleur (Ibid., p. 17). Ils auraient accès directement aux informations « brutes » et pourraient les restituer sans les altérer (Ibid.). Les journalistes seraient des observateurs neutres, impartiaux, sans parti-pris (Ibid., p. 23). Des « traducteur[s] fidèle[s] du sens des

choses » (Ibid., p. 25). Pour Delforce, le système conceptuel positiviste est une fiction nécessaire, un idéal professionnel à atteindre (Ibid., p. 26).

Les théoriciens qui se placent dans cette perspective kantienne basent donc la critique du journalisme réel sur un cet idéal professionnel de neutralité *pure*. Un idéal dans lequel les journalistes seraient *parfaitement* neutres.

Selon Muhlmann, ces penseurs basent leur réflexion sur une vision « naïve » (Ibid.) et « enthousiaste » (Ibid., p. 67) du journalisme en démocratie. Elle les nomme les démocrates enthousiastes. Pour eux, les problèmes du journalisme peuvent être facilement résolus par davantage de liberté d'expression, moins de censure et une ouverture plus grande au travail journalistique (Ibid., p. 19). Selon cette posture portée par un enthousiasme naïf, il devient difficile – voire impossible – de dénigrer ou de critiquer la pratique du journalisme, puisque le journalisme se guérit... par plus de journalisme (Ibid., p. 90). Muhlmann souligne le caractère intenable de cette posture dans le deuxième chapitre de son ouvrage.

Pour se sortir de cette posture intenable et définir concrètement le premier idéal-critique, Muhlmann établit un rapprochement entre cet enthousiasme kantien et la flânerie baudelairienne. C'est en fait l'analogie du flâneur de Baudelaire qui, mis en relation avec les théories de Kant, permet de dessiner les contours du premier idéal-critique.

Muhlmann base son analyse sur des auteurs comme Walter Benjamin, Michel Foucault et Pierre Bourdieu, avec qui elle entre en discussion sur le rôle du journalisme à la lumière de l'enthousiasme kantien et de la figure du flâneur baudelairien (Ibid., p. 117).

Le flâneur, dit-elle, est à la fois passif et actif, c'est-à-dire qu'il se caractérise principalement par une « passivité générale », mais il met tout de même un « effort rigoureux » à atteindre cette passivité (Ibid., p. 120). C'est cette volonté de se

remettre en question, cet effort de renouveler sa passivité, qui lui donne son caractère actif (Ibid.).

Muhlmann retrouve cette idée chez Kant, pour qui le commun est un concept sans cesse renouvelé. Pour lui, la diversité des regards garantit « que ce commun ne s'assèche pas » (Ibid., p. 122). C'est la diversité des points de vue qui renouvelle sans cesse le commun (Ibid.).

Même son de cloche du côté de Foucault, qui a commenté le texte de Kant *Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières?* et qui met l'accent sur cette idée :

[Être le flâneur de Baudelaire], ce n'est pas de s'accepter soi-même tel qu'on est dans le flux des moments qui passent ; c'est se prendre soi-même comme objet d'une élaboration complexe et dure (2004, p. 75).

Dans cette perspective, le journaliste flâneur se met constamment à l'épreuve lui-même : il s'analyse, se teste. « C'est là sa rigueur », note Muhlmann (2004, p. 120).

La pluralité des regards et la pleine liberté des opinions n'étant jamais vraiment gagnée, le journaliste flâneur n'est plus simplement le reflet passif de la réalité, mais il a pour objectif d'orchestrer les échanges au sein du public (Ibid., p. 68). Il livre une bataille constante pour entretenir et renouveler la diversité des points de vue si chère à Kant (Ibid., p. 165). Comme l'indique Muhlmann, rien n'empêche de penser le kantisme sous la loupe de cette attitude active, cette volonté combattive (Ibid., p. 91).

Les journalistes, selon cet idéal-critique, sont en quête constante d'un idéal professionnel (Ibid., p. 117). Ils doivent s'engager à respecter la pluralité des regards. Ils doivent adopter une posture active, c'est-à-dire qu'ils doivent s'ouvrir à tous les points de vue, mais aussi lutter pour les préserver (Ibid., p. 68). Dans cette démarche de respect et de lutte pour la diversité des points de vue, le journaliste flâneur ne doit pas introduire de biais, puisque ceci nuirait à la pluralité des regards (Ibid.). Il doit rester neutre. Une neutralité *pure*.

Le journalisme idéal ainsi défini ouvre la porte aux critiques du journalisme réel, notamment celles « qui dénoncent en lui l'introduction systématique de biais qui emprisonnent le regard » (Ibid., p. 127).

La figure du flâneur permet donc de dépasser les reproches adressés aux démocrates enthousiastes en précisant la pensée kantienne : on délaisse l'enthousiasme naïf envers la démocratie et le journalisme, tout en conservant un attachement à l'idéal d'une pluralité des regards dont le journalisme est non seulement le reflet, mais également le moteur.

Pour Muhlmann, cet idéal du journaliste flâneur constitue un socle possible sur lequel fonder l'analyse critique du journalisme (Ibid., p. 116). Selon l'auteure, il ne s'agit toutefois que d'une première piste de réflexion, qu'elle souhaite compléter, amender, préciser (Ibid., p. 166).

Muhlmann pousse donc un peu plus loin cette idée de lutte pour la diversité présente dans l'idéal du journaliste flâneur. Selon elle, ce premier idéal-critique ouvre un espace pour des pensées non kantiennes qui « détectent dans l'espace public démocratique des dominations structurelles » (Ibid., p. 165).

Le journaliste flâneur qui lutte pour la diversité des regards devient alors le journaliste en lutte. Dès lors, elle jette le pont vers le deuxième idéal-critique, où le commun et la pluralité de Kant laissent place à la domination et à la résistance de Marx, où la neutralité *pure* laisse place à la neutralité *critique*. Il en sera question dans la section qui suit.

2.5 Le journaliste en lutte

Le deuxième idéal-critique correspond à une approche moins enthousiaste de la démocratie et du journalisme.

Les penseurs rattachés à ce chemin théorique, inspirés des travaux de Karl Marx sur l'idéologie dominante et la lutte des classes, estiment que l'espace public est un lieu de domination, où la diversité des points de vue a laissé la place à une « puissante homogénéité » (Ibid., p. 67).

L'idéologie, pour Marx, représente l'ensemble des valeurs et des idées produites et imposées par la classe dominante (1982). Ces valeurs et ces idées apparaissent comme universelles, c'est-à-dire que ce qui est bon pour la classe dominante apparaît également bon pour les dominés. Selon cette vision du monde, les rapports de domination sont perçus comme naturels, comme l'état normal des choses (Ibid.). L'idéologie sert donc à légitimer les conditions de l'ordre social, dans le sens où elle justifie et pérennise la domination d'une classe sur une autre en masquant les antagonismes sociaux, en camouflant l'écart entre les classes (Ibid.). Muhlmann résume bien ce principe :

Marx produit une des critiques les plus virulentes de l'espace public démocratique ; il détecte en lui ce qu'il appelle l'idéologie, une domination qui emprisonne les points de vue, interdit une vraie pluralité et met donc en échec l'enthousiasme kantien (2004, p. 167).

Il est possible de faire un rapprochement entre le principe d'idéologie de Marx et l'hégémonie au sens gramscien (Reese, 1990; Schudson, 2011). L'hégémonie n'est pas une idéologie unilatérale : les dominés doivent se reconnaître en partie dans les représentations dominantes pour assurer la stabilité de l'ordre social (Gramsci, 1983). Le concept d'hégémonie peut être défini comme « *the systematic (but not necessarily or even usually deliberate) engineering of mass consent to the established order* » (Gitlin, 1980, p. 253). C'est un processus de domination (souvent inconscient) des masses par le consentement (Gramsci, 1983). Pour Hall, ce consensus social est particulièrement important dans les sociétés démocratiques et capitalistes (1978, p. 55). Et les médias sont parmi les institutions dont les pratiques sont le plus largement fondées sur cette idée de consensus (Ibid.).

Le journalisme est alors le reflet des rapports des dominations (Muhlmann, 2004, p. 67). « [Il] est perçu comme un travail d'intégration, de fabrication du commun, de répétition d'une domination, sans marge de manœuvre », indique Muhlmann (Ibid., p. 99). Dans cette optique, le journalisme a un effet dépolitisant (Allan, 2010) : comme il institue du commun, maintient en place les idées dominantes qui font consensus et qui apparaissent comme naturelles, il laisse peu de place au débat politique, au conflit (Muhlmann, 2004, p. 257).

Dans un espace public dépolitisé, comme nous l'avons vu, où la Publicité comme fonction critique de l'État a laissé la place à la publicité marchande, l'idéologie confère aux médias le rôle de préserver l'ordre social, politique et économique en place (Hall *et al.*, 1978). De maintenir le statu quo (Reese, 1990).

Pour que les journalistes puissent rendre les événements compréhensibles pour leur public, les reportages journalistiques doivent donc être limités par certains modes d'interprétation du réel qui se conforment cet ordre social, politique et économique (Hall *et al.*, 1978). Ce processus d'interprétation du réel est nommé cadrage (*framing*) (Goffman, 1974).

Les cadres sont des « *frames of meanings* » (Hall *et al.*, 1978, p. 54), des outils interprétatifs (Carbonneau et Desrochers, 2013, p. 4). Gitlin les définit comme des « *persistent partterns of cognition, interpretation and presentation, of selection, emphasis and exclusion, by which symbol-handlers routinely organize discourse* » (1980, p. 7). Ce sont des mécanismes par lesquels les journalistes – souvent sans y penser – formatent, interprètent et organisent les discours, sélectionnent ou excluent certaines informations pour les présenter au public (Hall *et al.*, 1978, p. 55)⁹.

⁹ Toute cette idée de cadres et de biais idéologiques développée au sein des Cultural Studies peut être liée à l'approche de Bourdieu sur le champ journalistique (Mattelart et Neveu, 1996, p. 29). Pour bien comprendre ces liens, il faudrait cependant accorder une place importante à l'explication des théories bourdieusiennes sur les champs, les agents sociaux et le capital symbolique. Faute d'espace, et pour ne pas s'égarer dans une exploration théorique qui nous éloignerait du propos de ce mémoire, nous n'élaborerons pas sur ces liens. Pour les explications, lire le texte de Mattelart et Neveu (1996).

Ces cadres touchent à la fois les reportages, les sources, les méthodes de travail et les journalistes eux-mêmes (Francoeur, 2011). Par exemple, les reportages sont souvent présentés sous la même forme. Comme un « *pattern* », une recette (Schudson, 1995, p. 14). Les sources, elles aussi, sont souvent les mêmes. Hall les appelle les « *primary definers* » : ce sont les experts, les représentants du peuple et des groupes d'intérêts (1978, p. 58). Les méthodes de travail – par exemple le choix du sujet, des questions à poser, des citations – sont également formatées. Plusieurs auteurs vont parler de routines (Bernier, 2008; Schlesinger, 1979; Tuchman, 1972). Les journalistes eux-mêmes sont formatés et se moulent à la culture journalistique en adhérant aux codes de déontologie et aux valeurs professionnelles idéales (Bernier, 2004; Christians *et al.*, 2009; Deuze, 2005).

Bien qu'ils soient le reflet des rapports de domination, ces cadres sont essentiels au bon fonctionnement des médias en ce qu'ils permettent aux journalistes de se parer contre d'éventuelles critiques (Schlesinger, 1979), de gérer les contraintes de temps (Murdock *et al.*, 1986; Gitlin, 1980) et de se présenter comme neutres (Hall *et al.*, 1978, p. 57). Ils « contribuent aussi fortement à orienter les médias vers les définitions de la réalité sociale » qui font consensus (Schlesinger, 1992, p. 81).

Il est possible d'élargir la conception marxienne de l'idéologie et de l'appliquer au travail journalistique. C'est ce qu'on fait plusieurs auteurs en élaborant le concept d'idéologie professionnelle du journalisme (Golding et Elliott, 1979; Hall, 1978; Schlesinger, 1979; Schudson, 2001; Soloski, 1990).

L'idéologie professionnelle du journalisme est comprise comme des valeurs partagées par les journalistes, valeurs qui façonnent le processus de production des reportages (Deuze, 2005, p. 445). Dans les mots de Deuze :

Ideology is seen here as an (intellectual) process over time, through which the sum of ideas and views [...] of a particular group is shaped, but also as a process by which other ideas and views are excluded or marginalized. [...] In journalism, it can be defined as a shared

occupational ideology among news workers which functions to self-legitimize their position in society (Ibid., p. 445-446).

Pour lui, l'idéologie professionnelle du journalisme est un ensemble de valeurs idéales portées par les journalistes à travers leur discours commun et fonctionnant comme des moules (plus ou moins clairs) qui encadrent leur travail (Ibid.). Cette idéologie professionnelle est partagée et perpétuée principalement par les journalistes professionnels qui œuvrent dans les grands médias (Deuze, 2005b, p. 880). Ceux-ci considèrent que la neutralité, faisant partie de cet ensemble de valeurs idéales, donne de la crédibilité à leur profession (Ibid.).

Selon Muhlmann, les penseurs qui empruntent cette voie d'analyse, celle des rapports de domination au sein de l'espace public et de l'idéologie professionnelle du journalisme, prennent le risque de tomber dans un « antidémocratisme odieux » qui anéantit la possibilité d'une critique du journalisme (2004, p. 93).

Gustave Le Bon est à ses yeux un bon exemple de ce glissement vers une forme d'aversion contre la démocratie (Ibid., p. 97). Là où Marx observe une domination de l'idéologie, Le Bon voit une domination de la foule. « Le concept de foule de G. Le Bon permet de tout perdre en même temps de la position kantienne : le peuple qui se mue en un public n'est rien d'autre qu'un bloc figé, aveugle, inconscient », dit Muhlmann (Ibid.). Pour Le Bon, le journalisme s'est effacé derrière le pouvoir de cette foule (1988, p. 88). Muhlmann explique que cette relégation du journalisme à une figure de second plan empêche de penser un idéal journalistique :

Il est évident ici que la condamnation est si entière et définitive, si explicitement antidémocratique que le journalisme cesse purement et simplement d'être un objet pour une réflexion critique ouverte. Il n'y a pas à chercher ce qu'il devrait être puisqu'il ne peut pas être, par définition, autre chose que cette nourriture des foules. [...] Le journalisme est définitivement condamné comme médiocre : il n'y a rien à penser de lui (2004, p. 97).

Le mépris qui se dégage de la position de Le Bon sur la démocratie et la presse annule la possibilité d'une critique féconde du journalisme.

L'idée de penser les dominations de l'espace public ne mène pourtant pas obligatoirement à l'antidémocratie (Ibid., p. 114). Muhlmann croit qu'il y a une possibilité de voir dans cet espace public imparfait un lieu où la pratique du journalisme a encore du sens. Cela se fait notamment en introduisant dans le concept d'idéologie dominante la possibilité d'une résistance, d'un conflit (Ibid., p. 100). Le concept d'idéologie semble *a priori* condamner l'espace public démocratique et le journalisme, mais en introduisant une possibilité de résistance, Marx ouvre la porte à un idéal sur lequel appuyer la critique du journalisme, soit l'idéal-critique du journaliste en lutte.

Ce deuxième idéal-critique est celui de la résistance, de la lutte contre l'idéologie (Ibid., p. 101). Et cette résistance prend racine au sein même de l'idéologie : elle se nourrit des représentations dominantes, s'appuie sur leurs fondements, pour les critiquer et les remettre en question (Ibid., p. 100). Marx considère le journalisme idéal comme un « travail de construction d'un point de vue critique, gagné sur l'idéologie mais élaboré à son contact même » (Ibid., p. 209).

On peut reprendre ici le parallèle avec le principe d'hégémonie de Gramsci. Le processus de domination hégémonique est en fait une lutte constante sur le sens : il ouvre le champ à une contre-hégémonie (Gramsci, 1983). Et de la même façon que la lutte contre l'idéologie dominante prend forme à l'intérieur même de l'idéologie, le mouvement contre-hégémonique s'appuie sur l'ordre hégémonique pour exister (Ibid.).

Nous l'avons vu, le journaliste doit travailler à l'intérieur de l'idéologie dominante, des cadres professionnels, s'il veut que son travail soit vu et compris. Le journaliste en lutte, donc, critique la presse professionnelle et ses cadres dominants, véhicule privilégié de l'idéologie, mais il doit lutter sur cette même scène s'il veut être

entendu (Muhlmann, 2004, p. 168). Il doit s'appuyer sur les cadres professionnels et les valeurs dominantes comme la neutralité, pour pouvoir les réinterpréter. Le journaliste en lutte se doit d'être neutre et c'est précisément cette neutralité qui lui permet d'exercer son esprit critique. Cela revient à ce qu'affirmait le fondateur du *Montréal Campus* : « Le journalisme est un lieu de l'esprit critique et de la distance » (Côté, 2011).

Contrairement à Le Bon et sa position de mépris de la démocratie et du journalisme, « il n'y a pas, chez Marx, désertion pure et simple » de l'espace public (Ibid., p. 167), parce qu'il a le souci « de répondre aux difficultés que pose son propre cadre d'analyse » (Ibid., p. 201).

Résumons. Dans l'univers théorique de Kant, le journaliste flâneur nourrit la pluralité des regards pour enrichir le « nous », le commun. Il rassemble. Dans l'univers théorique de Marx et du journaliste en lutte, il s'agit de considérer le commun comme un espace imparfait qui renferme des rapports de domination, mais où la porte demeure ouverte au conflit et à la remise en question de ces rapports de domination. Muhlmann l'exprime clairement : « L'objectif de réélaborer du commun, [que l'on voyait chez Kant], n'est pas aboli, simplement il ne peut s'agir que d'un travail douloureux, dans le conflit » (Ibid., p. 115).

Pour Muhlmann, il faut pousser encore plus loin cette réflexion. Elle propose de combiner le journaliste flâneur et le journaliste en lutte pour former un troisième idéal-critique, soit celui d'un journalisme qui intègre, créer du commun, *en même temps* qu'il injecte du conflit. Muhlmann propose de sortir du cadre strict de l'idéologie marxienne pour définir concrètement un idéal journalistique qui intégrerait les deux mouvements constitutifs du journalisme : celui d'intégrer, de rassembler, qui est le propre du journaliste flâneur et celui d'injecter du conflit, qui est le propre du journaliste en lutte. La prochaine section aborde ce troisième idéal-critique, celui du journalisme comme rassemblement conflictuel.

2.6 Rassembler dans le conflit

Pour ce troisième idéal-critique, Muhlmann part du principe selon lequel le travail journalistique s'accomplit dans un espace commun, ouvert à tous (Ibid., p. 259). Pour elle, ce geste de rassembler et de créer du commun relève « d'une évidence » (Ibid.). Il est même essentiel, puisque le journalisme a besoin de cet espace commun, de ces valeurs rassembleuses, « pour se rendre visible, immédiatement, au plus grand nombre » (Ibid.).

Nous l'avons vu, ce mouvement rassembleur du journalisme contribue à une dépolitisation du réel. C'est pourquoi Muhlmann propose une troisième approche qui dessine les contours d'un journalisme idéal qui injecte du conflit dans ce geste de créer du commun, c'est-à-dire un journalisme rassembleur et certes dépolitisant, mais qui ouvre en même temps la possibilité d'un conflit, d'une repolitisation du réel (Ibid., p. 258). La question qu'elle se pose est la suivante :

Quel usage, exactement, le journalisme peut-il faire [...] de ce code commun sur le réel, en partie figé et dépolitisant mais nécessaire à l'institution d'un [nous collectif], pour pouvoir laisser une place, en même temps, à un mouvement de repolitisation [de l'espace public] (Ibid.)?

Il existe selon l'auteure deux usages du journalisme qui permettent ce rassemblement conflictuel : 1) rassembler dans l'épreuve et 2) décentrer jusqu'aux limites du lien. Nous allons voir concrètement à quoi réfèrent ces deux formes de journalisme qui, bien que différentes, sont complémentaires.

2.6.1 Rassembler dans l'épreuve

Sous cette première forme du journalisme idéal, le journaliste accepte totalement son rôle de rassembler, de créer du commun. Pour ce faire, il accepte de tendre vers la neutralité. Il adhère à l'idéologie professionnelle. Dans son travail, il cherche des faits sur lesquels tout le monde peut s'accorder (Ibid., p. 262). Ces faits rassembleurs, le journaliste les trouve dans l'affrontement contre des adversaires, qui sont souvent les pouvoirs officiels (Ibid.). Dans les mots de Muhlmann, ce journalisme idéal est ainsi défini :

[Il y a] des manières journalistiques de constituer un nous ; ces journalismes du rassemblement, qui ne sont pas des journalismes du consensus, supposent que le nous ne s'éprouve pleinement que lorsqu'il est, précisément, mis à l'épreuve (Ibid.).

Le journaliste qui rassemble dans l'épreuve prend forme au sein des médias professionnels : il adhère à l'idéologie professionnelle du journalisme, aux cadres. C'est ce qui lui permet d'être visible à tous, de constituer un « nous », d'instituer du commun. Ce journaliste injecte toutefois du conflit dans l'espace public, puisque qu'il cherche les faits rassembleurs dans « l'affrontement et le scandale » (Ibid.). Il s'éloigne alors de la neutralité *pure* et s'approche plutôt d'une neutralité *critique*, dans la mesure où il a pour rôle de critiquer les pouvoirs officiels, tout en adhérant aux valeurs professionnelles idéales comme la neutralité.

Ce journalisme idéal qui rassemble dans l'épreuve n'est pas sans rappeler l'idée des journalistes comme chiens de garde de la démocratie (July, 2015, p. 171).

Par exemple, pendant le conflit étudiant de 2012, les médias professionnels critiquaient le Parti libéral de Jean Charest, au pouvoir, à travers la voix des partis d'opposition. Ceci permettait aux journalistes d'affronter les pouvoirs officiels et d'apparaître, en même temps, comme neutres, sans parti-pris. La critique est ici implicite, cachée, sous-entendue. Le texte du *Soleil* intitulé *Le gouvernement Charest prône la ligne dure contre la contestation étudiante* paru en mai 2012 est un bon

exemple : la critique envers le Parti libéral concernant la loi spéciale passe par quatre citations de la chef du Parti québécois, Pauline Marois.

Cette façon d'aborder le journalisme idéal, soutient Muhlmann, permet de sortir des habituelles critiques sur l'homogénéité des médias professionnels et permet « une réflexion explicite sur la démocratie, ses enjeux et ses paradoxes – au lieu de verser dans des soupirs et des irritations qui masquent, trop souvent, un antidémocratisme diffus » (2004, p. 263).

2.6.2 Décentrer jusqu'aux limites du lien

L'idéal-critique du rassemblement conflictuel peut emprunter un autre chemin. Plutôt que d'assumer pleinement son rôle de rassembler, le journaliste cherche ici à créer du conflit. En suivant cette deuxième voie, le journaliste entre en conflit contre la constitution du commun : il défie le centre, *décentre*, « s'érige contre la possibilité même de rassembler » (Ibid., p. 264). Autrement dit, il cherche à refuser l'idéologie et à révéler les antagonismes sociaux.

Si ce journaliste *décentreur* est si attaché au conflit et à la remise en question des rapports de domination, pourquoi Muhlmann affirme-t-elle que ce journaliste fait partie de l'idéal-critique du rassemblement conflictuel? Parce que, comme il en a été question plus haut, le journaliste qui veut critiquer l'idéologie dominante doit d'abord être visible par tous. Et pour être visible par tous, il doit lutter sur la même scène que tous, c'est-à-dire sur une scène commune (Ibid.). Le journaliste *décentreur*, pour lutter contre le commun, doit d'abord se faire voir par le commun (Ibid., p. 267). C'est là son paradoxe, comme l'indique Muhlmann :

[Le journalisme] suppose nécessairement un espace visible commun, même si c'est pour défaire cette idée de commun. Le paradoxe du décentrement, c'est qu'il a besoin d'un lieu pour opérer : [...] quoi qu'il veuille, le conflit qui naît du regard du journaliste, par sa nature même, exige un espace commun pour advenir (Ibid., p. 265).

Ce journalisme idéal vise ainsi une rupture avec l'idéologie dominante, mais n'y parvient jamais, puisqu'il doit demeurer à l'intérieur des frontières de cette rupture pour exister.

Appliqué strictement au journalisme, on peut penser que les journalistes du décentrement contestent l'idéologie professionnelle et les valeurs qui s'y rattachent, luttent contre les cadres dominants de la presse professionnelle. Ils ne parviennent jamais vraiment à imposer un autre modèle, puisque leur critique se situe toujours dans les limites de cette idéologie. Ce journalisme du décentrement prend forme notamment au sein des médias alternatifs (Ibid., p. 266), qui remettent en question les valeurs dominantes, mais doivent, pour ce faire, rester en dialogue avec eux.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'un journaliste qui tend vers une neutralité *pure* ou parfaite. Il s'agit plutôt d'un journaliste qui n'a pas le choix d'apparaître comme neutre, sans parti-pris, mais qui accorde une place importante à l'esprit critique et à la distance, autant par rapport à la société dans laquelle il vit que par rapport à sa propre pratique. Il pourrait s'agir par exemple d'un texte qui remettrait en question, en toute neutralité, la rhétorique du gouvernement libéral qui utilisait les mots « boycott » (Carbonneau et Desrochers, 2013; Legault, 2012) et « violence » (Baillargeon, 2012) pour discréditer le mouvement étudiant.

L'introduction de conflit est ici plus vive et la critique plus explicite que celle du journaliste qui rassemble dans l'épreuve. Les journalistes *décentreurs* assument leur esprit critique, le mettent de l'avant.

L'image suivante résume bien le chemin théorique parcouru jusqu'à présent. Elle sera précisée à la fin de ce chapitre pour illustrer le cadre précis dans lequel situer l'analyse critique du journalisme étudiant au *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant.

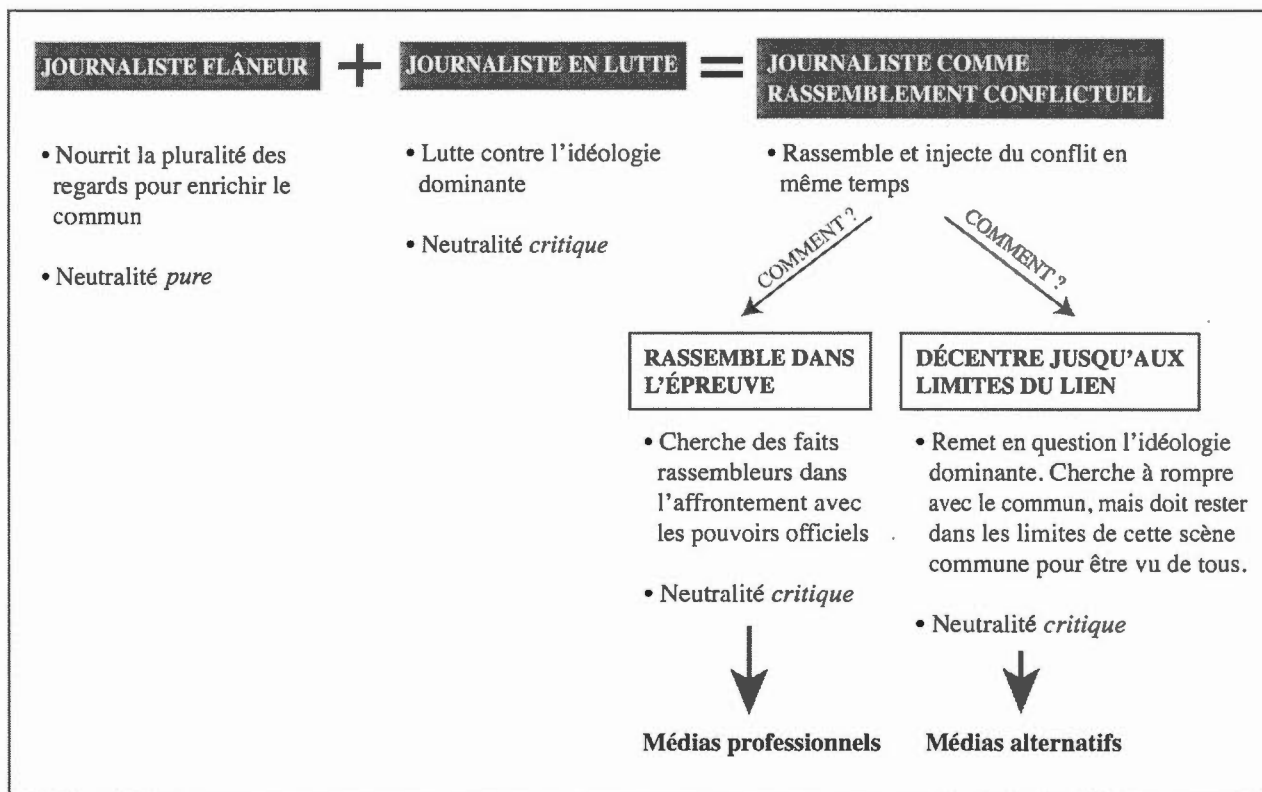


Figure 2.1 Illustration provisoire du cadre conceptuel

C'est le troisième idéal-critique, qui se veut la somme des deux précédents, qui sera utilisé pour étudier le cas du *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant de 2012. Il permet de penser la double nature du journalisme : celle de créer du commun et celle d'injecter du conflit. Cela permet d'éviter de sombrer dans un enthousiasme naïf ou un mépris de la démocratie. Le journalisme comme rassemblement conflictuel permet l'analyse critique du journalisme étudiant sur le terrain d'un espace public certes dépolitisé, mais où il existe, par la pratique journalistique, la possibilité d'une repolitisation du réel.

Les deux chemins que peuvent emprunter le troisième idéal-critique supposent, chacun à leur façon, de rassembler dans le conflit. D'un côté, il y a le journalisme qui

rassemble dans l'épreuve, qui se déploie dans la presse professionnelle. De l'autre côté, il y a le journalisme qui décentre jusqu'aux limites du lien, comme le font les médias activistes. Ils constituent tous deux un idéal sur lequel fonder la critique du journalisme.

Si ces deux formes de journalisme idéal s'avèrent différentes, Muhlmann mentionne qu'ils sont « probablement inimaginables l'une sans l'autre » (Ibid., p. 270). Cette idée demeure au stade de la supposition, puisque l'auteure n'élabore pas sur la question. Il est proposé, dans le cadre de ce mémoire, de mettre le pied dans cette ouverture. De pousser plus loin cette proposition de Muhlmann, en considérant le journalisme qui rassemble dans l'épreuve et le journalisme *décentreur* comme les deux pôles d'un même continuum. Cela permettra de préciser davantage le cadre à l'intérieur duquel situer le *Montréal Campus* : quelque part entre le professionnalisme du premier et l'activisme du second.

Plusieurs chercheurs ont travaillé sur un concept qui va en ce sens : les médias hybrides. À la lumière des considérations théoriques précédentes, une définition du *Montréal Campus* sera proposée dans la section suivante.

2.7 Le *Montréal Campus*, un média hybride

Dans cette section, le *Montréal Campus* sera défini en tant que journal hybride, situé dans le spectre du journalisme comme rassemblement conflictuel, entre le pôle du journalisme qui rassemble et celui du journalisme qui *décentre*.

D'un côté, nous avons vu que les médias professionnels rassemblent dans l'épreuve. Pour Mowbray, l'orientation « professionnelle » du journalisme implique distance, neutralité, équilibre et objectivité (2010, p. 6). En adhérant ainsi aux cadres dominants et à l'idéologie professionnelle, le journalisme contribue à rassembler, à maintenir le commun. Idéalement, les journalistes professionnels injectent en même

temps du conflit dans l'affrontement avec les pouvoirs en place, comme des chiens de garde de la démocratie. Cela ouvre la voie à une repolitisation de l'espace public.

De l'autre côté, les médias activistes sont considérés comme une alternative aux médias *mainstream*, autant sur le fond que sur la forme (Cardon et Granjon, 2010; Lemon, 2004; Mowbray, 2010). Ils sont la figure du journalisme *décentreur*. Pour Granjon, ces médias alternatifs remettent en question les rapports de domination et les structures de pouvoir mises en place par l'élite politique et économique (2007). En ce qu'ils ouvrent ainsi la possibilité d'un nouveau rapport au monde, ils s'inscrivent dans une perspective contre-hégémonique (Gramsci, 1983). Comme l'explique Ouellet, pour repolitiser l'espace public, il faut y réintroduire une dimension antagonique (Ouellet, 2008, p. 146). Parce que c'est « à travers l'antagonisme qu'il est possible de construire une contre-hégémonie » (Ibid., p. 145). Pour y arriver, croit-il, il faut repenser les finalités sociale et économique des médias (Ibid., p. 146). Voilà la vocation des médias alternatifs ou activistes qui permettent de « décroisonner les savoirs et les publics et de révéler les antagonismes sociaux » (Granjon, 2007, para. 4). De la même façon qu'un mouvement contre-hégémonique s'appuie sur l'ordre hégémonique (Gramsci, 1983), les médias alternatifs s'appuient sur les mêmes valeurs que la presse professionnelle, sur les mêmes cadres, pour les réinterpréter (Granjon, 2007).

Dans son mémoire sur *The Link* et le *McGill Daily*, Mowbray estime que le journalisme étudiant occupe une place liminale entre professionnalisme et activisme (2010), quelque part entre l'idéal du journalisme qui rassemble dans l'épreuve et le journalisme qui décentre jusqu'aux limites du lien (Muhlman, 2004). Mowbray propose d'aborder le professionnalisme et l'activisme comme des orientations non pas exclusives ou opposées, mais complémentaires.

Ce concept d'hybridité a été développé par plusieurs auteurs qui s'intéressent aux médias alternatifs (Atton, 2004; Hamilton, 2008; Macdonald, 2012; Rodriguez,

2001). Pour la présente recherche, il sera utilisé pour définir le journalisme au *Montréal Campus* :

Student journalists maintain and negotiate an identification with journalism (and, to some degree, with a more 'professional' orientation concerned with maintaining distance and 'balance', if not objectivity [...]) at the same time that they seek to position themselves as 'alternative', often taking up a marked 'activist' orientation (Mowbray, 2010, p. 18).

Dans sa définition, Mowbray s'appuie sur les travaux de Bourdieu et la notion de champ journalistique. Pour lui, *The Link* et le *McGill Daily* occupent une place en périphérie du champ journalistique, tout en maintenant des liens d'influence avec les champs politiques et activistes (Ibid., p. 7-8). De son point de vue, un journal étudiant peut à la fois faire preuve de professionnalisme et tendre vers l'activisme. Par exemple, *The Link* et le *McGill Daily* ont historiquement cherché à remplir une mission plutôt activiste, notamment en se définissant comme des « agents de changement social » (Lemon, 2004; Mowbray, 2010, p. iii). Cela n'empêche pas certains de leurs journalistes de se rattacher aux valeurs idéales comme la neutralité et de reproduire les cadres dominants de la presse professionnelle (Mowbray, 2010, p. 12).

Atton explique lui aussi qu'une publication peut être à la fois radicale et démocratique dans sa structure organisationnelle, mais les journalistes qui y travaillent peuvent adhérer aux valeurs traditionnelles comme la neutralité (Atton, 2001, p. 8).

Cela rejoint les conclusions d'Armstrong (2013). Dans sa thèse de doctorat, elle expose les tensions entre ce qu'elle considère être les deux visages du journalisme étudiant : celui qui, d'une part, tend vers l'objectivité (Ibid., p. 131-132) et, d'autre part, celui qui milite tout en rapportant les faits de manière exacte (Ibid., p. 145).

Pour elle, peu importe l'orientation, les journalistes étudiants se considèrent comme « des professionnels qui travaillaient fort pour aller au fond des enjeux » (Ibid., p. ii).

Le *Montréal Campus* peut donc être défini comme un média hybride. Voici l'illustration précédente, mise à jour à la lumière de cette définition.

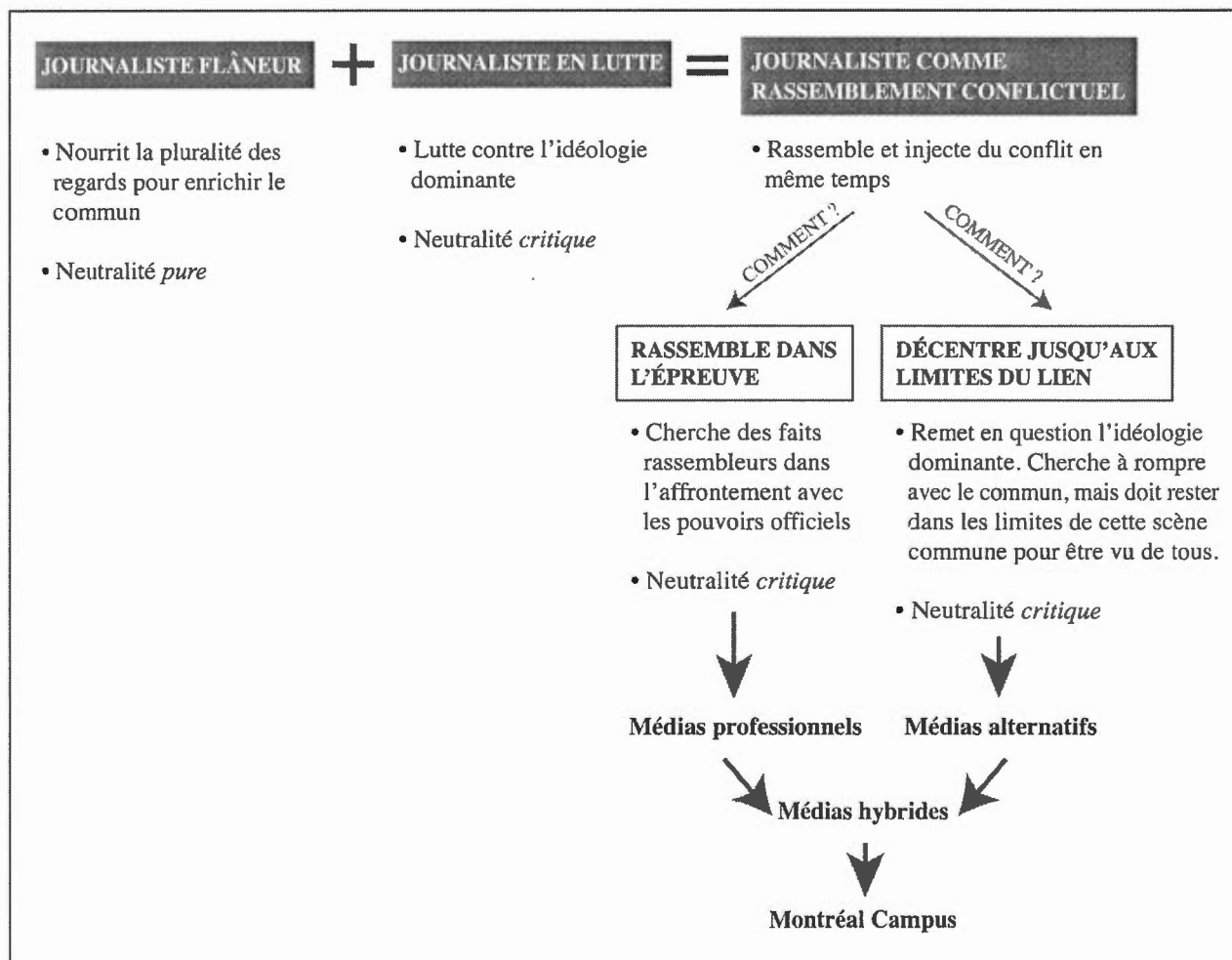


Figure 2.2 Illustration finale du cadre conceptuel

C'est à travers ce cadre d'analyse que la présente recherche examinera la valeur professionnelle de neutralité dans la couverture du *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant.

2.8 Questions de recherche et hypothèse

Ce cadre conceptuel permet de répondre aux questions suivantes : dans quelle mesure le *Montréal Campus* a-t-il été neutre dans la couverture du mouvement étudiant menant au conflit du printemps 2012? Comment les artisans qui travaillaient au *Montréal Campus* à l'époque expliquent-ils ces résultats?

Ces interrogations entraînent des sous-questions : dans les cas où il y a eu parti-pris, de quel côté la couverture a-t-elle plus penché? Pour le gouvernement? Pour les étudiants qui s'opposaient à la hausse? Pour les étudiants en faveur de la hausse? Comment les artisans du *Montréal Campus* ont-ils perçu leur travail? Considèrent-ils avoir respecté les valeurs professionnelles? Et considèrent-ils avoir pratiqué du journalisme plus près de l'activisme? Où s'est situé le *Montréal Campus* sur le spectre professionnalisme/activisme pendant la période étudiée?

Elles entraînent également des questions d'ordre théorique : comment les journalistes peuvent-ils mettre en œuvre une résistance tout en adhérant aux valeurs professionnelles idéales? Dans un espace public dépolitisé, de quelles façons le journalisme étudiant peut-il rassembler, sans pour autant anéantir la possibilité d'une résistance, d'un conflit? Comment le journalisme étudiant peut permettre un mouvement de repolitisation de l'espace public? Qu'est-ce que devrait être ou pourrait être le journalisme étudiant au *Montréal Campus*? Quelle définition peut-on lui donner?

Ces questions seront explorées tout au long de la recherche.

En tenant compte des études précédentes sur la question de la neutralité des médias professionnels pendant la grève étudiante de 2012 (Carbonneau et Desrochers, 2013; Giroux et Charlton, 2014a), de même que les études sur les journaux étudiants canadiens (Mowbray, 2010; Lemon, 2004; Sullivan, 1976), l'hypothèse retenue est la suivante :

Pendant le conflit étudiant, le *Montréal Campus* s'est situé entre professionnalisme et activisme. Les journalistes auront tantôt rassemblé dans l'épreuve, tantôt décentré jusqu'aux limites du lien. La majorité des articles ne dégageront pas de parti-pris clair. Lorsqu'il y aura eu parti-pris, les journalistes auront pris davantage le parti des étudiants opposés à la hausse et auront été critiques envers les pouvoirs officiels. D'une manière ou d'une autre, les journalistes se seront rattachés aux valeurs professionnelles comme la neutralité ou, devrait-on préciser, comme la *neutralité critique*.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

3.1 Dans les coulisses du *Montréal Campus*

C'est au local V-1380, à quelques minutes de marche du pavillon central de l'UQAM, que les artisans du *Montréal Campus* rédigent et corrigent les textes, préparent les parutions.

L'équipe de rédaction, élue par la Société des rédacteurs chaque session, compte un rédacteur en chef et quatre chefs de pupitre: UQAM, Société, Culture et Web¹⁰. Ce dernier s'occupe exclusivement des textes à paraître sur le site internet du journal. Il distribue les sujets aux collaborateurs¹¹, corrige les textes et les met en ligne. Les articles web sont publiés sporadiquement au fil de la semaine, selon les aléas de l'actualité universitaire.

Les trois autres chefs de pupitre s'occupent des textes à paraître dans la version papier du journal. Ils discutent ensemble – avec le rédacteur en chef – des idées de sujets et les distribuent aux collaborateurs. Ils corrigent ensuite les articles à deux reprises, sur le fond et sur la forme. Le rédacteur en chef les passe au peigne fin une dernière fois.

¹⁰ Voir Annexe D pour la liste complète des rédacteurs en chef et des chefs de pupitre pendant la période étudiée.

¹¹ Les collaborateurs sont des étudiants de l'UQAM qui sont pour la plupart inscrits au programme de journalisme. Ils sont en moyenne dix par session, mais il y a un roulement parmi les collaborateurs alors que certains d'entre eux terminent leur baccalauréat et que d'autres le commencent. Pour devenir collaborateurs au *Montréal Campus*, les étudiants doivent présenter un portfolio à l'équipe de chefs de pupitre, qui juge alors de la qualité du travail présenté. Les chefs de pupitre décident ensuite s'ils appellent ou non le journaliste pour lui donner une assignation.

Au moment des évènements qui ont mené à la grève du printemps 2012, le *Montréal Campus* en version papier paraissait aux deux semaines¹². Le bimensuel comptait entre 12 et 16 pages, selon les revenus. La parution du journal était assurée par la publicité et, pour arrondir les fins de mois, par la vente de beignes et de café au local V-1380.

Ce bref résumé des méthodes de travail au *Montréal Campus* amène à se pencher sur la méthodologie de cette recherche. Cette section présente d'abord la stratégie de l'étude de cas. Puis, il sera question du design de recherche, ainsi que des méthodes de collecte et d'analyse des données.

3.2 La stratégie de l'étude de cas

Il existe plusieurs façons de concevoir l'étude de cas (Latzko-Toth, 2009). La définition de Roy est éclairante :

L'étude de cas est une approche de recherche empirique qui consiste à enquêter sur un phénomène, un évènement, un groupe ou un ensemble d'individus, sélectionné de façon non aléatoire, afin d'en tirer une description précise et une interprétation qui dépasse ses bornes (2003, p. 166).

À cette définition, il est possible d'ajouter que le phénomène à l'étude doit être contemporain, contextualisé et, comme dans ce cas-ci, orienté par un cadre conceptuel qui guide la réalisation de la recherche (Yin, 2003, p. 13-14). L'étude de

¹² Aujourd'hui, le *Montréal Campus* ne fait pas exception à la « crise des médias » : ses revenus publicitaires sont en chute libre depuis 2008-2009 (Daoust-Boisvert, 2010). Devant la baisse des revenus, le journal en version papier paraît quatre fois par année depuis 2013. Le reste de la couverture est diffusée sur le web.

cas peut aussi appeler à mixer les méthodes qualitative et quantitative (Roy, 2003, p. 161; Yin, 2003, p. 15).

La présente recherche porte sur le cas du *Montréal Campus* dans le contexte ayant mené au conflit étudiant de 2012. Cette étude de cas est explicative dans la mesure où, selon le type de méthode mixte choisi ici, la phase qualitative permet d'expliquer les résultats de la phase quantitative. Elle est surtout exploratoire, en ce qu'elle explore un sujet « négligé par la science », soit les journaux étudiants francophones du Québec (Roy, 2003, p. 166). La recherche permet, comme l'indique Roy, une interprétation qui dépasse les bornes du cas du *Montréal Campus* (Ibid.).

Le choix du cas à l'étude a été influencé par mon expérience personnelle, qui a été la prémisses conduisant à la réalisation de ce projet de mémoire. Le cas du *Montréal Campus* est aussi intéressant de par son caractère exemplaire. En se présentant comme un journal « indépendant » qui fournit des informations « de qualité professionnelle » (<http://montrealcampus.ca/mandat/>), il mobilise à la fois les concepts de professionnalisme – les valeurs qui y sont rattachées – et d'activisme. Le contexte de la grève étudiante, en tant que mouvement social, s'insère dans l'idéal d'espace public à l'intérieur duquel le peuple, alimenté par les médias, débat des enjeux politiques et critique le pouvoir en place. Ainsi, le *Montréal Campus* est un cas fertile dans le cadre conceptuel présenté plus haut.

Pour analyser ce cas, une méthode mixte est utilisée. Il en sera question dans la section suivante. Ensuite, la grille d'analyse de contenu quantitative sera présentée. Finalement, les détails des entretiens semi-dirigés, pour la phase qualitative, seront abordés.

3.3 Le design de recherche : la méthode mixte

La méthode privilégiée ici est mixte. Plusieurs définitions ont été données aux méthodes mixtes (par exemple Johnson *et al.*, 2007; Tashakkori et Creswell, 2007), mais celle de Creswell et Plano Clark, qui semble plus complète, a été retenue pour la présente recherche :

As a method, it focuses on collecting, analysing, and mixing both quantitative and qualitative data in a single study or series of studies. Its central premise is that the use of quantitative and qualitative approaches, in combination, provides a better understanding of research problems than either approach alone (2010, p. 5).

Il y a de nombreux avantages à utiliser une méthode mixte. Cela permet une compréhension complète et rigoureuse du phénomène à l'étude (Creswell et Plano Clark, 2010; Larue *et al.*, 2009, p. 53), en plus de dépasser les clivages entre les méthodes classiques (Brannen, 2005). D'un côté, les recherches quantitatives ne tiennent pas compte des données humaines et peuvent manquer de nuances, de contextualisation (Creswell et Plano Clark, 2010, p. 12; Massé, 1992, p. 48). D'un autre côté, les recherches qualitatives ne permettent pas la généralisation des résultats. Pour Creswell et Plano Clark, le fait de mixer les méthodes quantitative et qualitative permet de pallier ces faiblesses (2010, p. 12).

Pour la présente recherche, une méthode mixte de type « séquentielle explicative » a été choisie (Ibid.). Creswell et Plano Clark la définissent ainsi :

[It] is when quantitative results require an explanation as to what they mean. Quantitative results can net general explanations for the relationships among variables, but the more detailed understanding of what the statistical tests or effect sizes actually mean is lacking. Qualitative data and results can help build that understanding (Ibid., p. 9).

Les phases de la recherche ont été réalisées chronologiquement. La phase quantitative suit une logique hypothético-déductive. Elle permet de répondre à la première question principale, à savoir dans quelle mesure le *Montréal Campus* a été neutre dans sa couverture du conflit étudiant. La phase qualitative, suivant une démarche plus inductive, vient ensuite expliquer et contextualiser les résultats de cette première phase. Cela permet de mieux comprendre le cas à l'étude. De broser un portrait le plus riche possible. D'assurer la validité des données recueillies.

3.4 La collecte et l'analyse des données

3.4.1 L'analyse de contenu quantitative

L'analyse de contenu peut être abordée de plusieurs façons. Pour Berelson, il s'agit d'une « technique de recherche servant à la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste des communications » (Berelson, 1971, p. 18, cité dans de Bonville, 2000, p.9).

La définition de Sabourin, plus récente, a été retenue. Selon lui, les contenus font état d'une connaissance du monde. Les récepteurs ne sont pas passifs; ils organisent leur rapport au monde « à travers leurs activités de connaissances » (Sabourin, 2003, p. 368). Dans cette perspective, le sens attribué à un texte relève autant de ses propriétés que de l'activité cognitive du lecteur. Par exemple, celui qui lit une nouvelle dans le journal l'interprète selon ses connaissances, selon son rapport au monde. Il en va de même pour le chercheur qui, en tant que récepteur actif qui adopte une position autocritique, « co-construit le sens du discours analysé » (Ibid.).

C'est en gardant cette définition en tête que la méthode d'analyse de contenu a été choisie, puisque qu'elle a pour but de décrire la production journalistique telle qu'elle peut être perçue par les récepteurs. La méthode retenue est inspirée d'un

chapitre de l'étude de Giroux et Charlton sur le traitement du conflit étudiant de 2012 par la presse quotidienne montréalaise (2014b).

Cette méthode s'attarde à ce que les auteurs appellent les « unités orientées » (Ibid., p. 2). Pour eux, une unité désigne un texte journalistique. Le mot « orienté » réfère à la notion de neutralité. Chaque unité ou partie d'unité¹³ a été analysée de manière à vérifier son caractère favorable, très favorable, défavorable ou très défavorable envers l'un ou l'autre des camps dans le conflit : le gouvernement qui veut augmenter les droits de scolarité, le mouvement étudiant contre la hausse et le mouvement étudiant pour la hausse (Ibid., p. 31).

Le caractère favorable ou défavorable doit être « manifeste » et doit « imprégner la totalité ou une bonne partie » du texte (Ibid.). Les unités très favorables et très défavorables sont caractérisées « par l'absence de nuances » ou par « la présence de propos sans équivoques » (Ibid.). Les chercheurs excluent de leur analyse les propos négatifs des partis d'opposition envers le gouvernement, parce que c'est « dans l'ordre des choses » et ces critiques sont « attendues » et « normales » (Ibid.).

Pour mesurer les unités orientées, Giroux et Charlton ont mis au point un indice d'orientation : deux points sont accordés pour chaque unité très favorable et un point pour chaque unité favorable. Inversement, deux points sont soustraits pour chaque unité très défavorable et un point pour chaque unité défavorable (Ibid., p. 32). Un indice près de zéro voudrait dire que le *Montréal Campus* a été neutre dans sa couverture. Un indice négatif envers un camp indiquerait que le journal a été critique envers ses positions. Un indice positif signifierait que la couverture a été positive.

¹³ Les chercheurs ne définissent pas clairement ce qu'ils entendent par « partie d'unité ». Dans la présente recherche, une partie d'unité équivaut à une thématique. Par exemple, dans un texte du 28 septembre 2010 intitulé « La communauté étudiante contre-attaque », il est question de la hausse des droits de scolarité, des forums spéciaux sur l'éducation, ainsi que d'une possible grève à l'automne. Chacune de ces thématiques, ou de ces parties d'unité, seront codées séparément. Un texte qui présentera une seule thématique sera considéré comme une unité. En tout 107 parties d'unités ou unités ont été analysées.

Pour la présente recherche, une grille d'analyse inspirée de l'étude de Giroux et Charlton a été mise au point (voir l'exemple en Annexe E). Les informations suivantes y sont notées : titre, date, auteur, format (nouvelle ou analyse), unités ou parties d'unité et indice d'orientation. Le codage incluait également une recension des sources qui ont été citées dans les différents textes. Cette grille d'analyse a permis de calculer l'indice d'orientation total pour chacun des camps. Elle a aussi permis, à la fin de l'analyse quantitative, d'avoir une vue d'ensemble pour dresser un bilan global de la couverture autour de la valeur de neutralité.

La période couverte par la recherche s'étend du 30 mars 2010, date de l'annonce de la hausse des droits de scolarité dans le budget Bachand, jusqu'au Sommet sur l'enseignement supérieur en février 2013, qui constitue en quelque sorte le point final dans l'histoire de ce conflit étudiant. Cela équivaut à 87 articles (107 unités) parus sur le web et dans la version papier du *Montréal Campus*.

Les chroniques, les critiques culturelles et les lettres ouvertes (n=34) ont été exclues de l'analyse, parce qu'elles sont, par essence, non-neutres : « l'expression des opinions y prend une large place » (FPJQ, 2010). Les photos ont aussi été exclues, parce que l'analyse se concentre sur le contenu rédactionnel. Pendant la période étudiée, j'ai écrit un article qui portait sur le droit de vote des étudiants libres dans les assemblées générales des associations étudiantes. Cet article sera analysé avec la même rigueur que ceux rédigés par d'autres collaborateurs.

3.4.2 Les entretiens semi-dirigés et l'analyse qualitative

La phase quantitative de la recherche est suivie par des entretiens semi-dirigés menés auprès des ex-artisans du *Montréal Campus*. Ce type d'entretien qualitatif se définit par son caractère souple : le chercheur n'est pas obligé de suivre l'ordre des questions (Savoie-Zajc, 2003). Il se laisse « guider par le rythme et le contenu unique

de l'échange dans le but d'aborder [...] les thèmes généraux qu'il cherche explorer » (Ibid., p. 296).

Le guide d'entretien aborde les principaux thèmes de la recherche, mais permet l'émergence de nouveaux thèmes (Angers, 2005; Combessie, 2007; Massé, 1992).

Pendant ces entretiens, le chercheur pose des questions ouvertes (Savoie-Zajc, 2003, p. 302). Ouvertes, mais pas vagues. Le chercheur doit éviter de poser des questions dont les réponses sont attendues. Il encourage plutôt la description détaillée (Ibid., p. 300). Il amène l'interviewé à dépasser les généralités afin qu'il témoigne de son expérience unique (Gorden, 1980). « Le chercheur planifiera ainsi l'entrevue en clarifiant ce qu'il désire savoir [et] en posant des questions appropriées » (Savoie-Zajc, 2003, p. 303). S'il doit éviter de s'impliquer soi-même ou de donner son opinion (Quivy et Van Campenhoudt 2006), son rôle demeure de poser des questions pertinentes et précises (Savoie-Zajc, 2003, p. 309).

Neuf entretiens semi-dirigés d'environ une heure chacun ont été réalisés. Si la représentativité est impossible à atteindre dans ce genre de recherche qualitative, l'échantillon a été constitué de manière à recueillir des points de vue diversifiés.

Une attention particulière a été accordée au statut des interviewés (collaborateurs occasionnels, collaborateurs assidus, chef de pupitre et rédacteur en chef). Au moins deux personnes par catégorie ont été rencontrées. Ceci permet de diversifier les réflexions sur les pratiques journalistiques au sein du journal étudiant, en plus de soulever les divergences dans leur discours. L'échantillon regroupe également des individus qui ont travaillé au *Montréal Campus* à des sessions différentes entre le printemps 2010 et le printemps 2013.

Conformément à la Politique sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM (2016), l'anonymat a été promis aux participants. Ils ne seront pas identifiés par leur nom, mais par un code alphanumérique (E1, E2, etc.). Pour

préserver leur anonymat, ils seront aussi désignés comme journalistes (au masculin), sans égard à leur statut exact au sein du journal.

Les entretiens ont été enregistrés, transcrits mots à mots (verbatim), puis codés. Une grille d'analyse provisoire a été construite à partir des thèmes de la recherche : l'idéal de l'espace public, le professionnalisme et les valeurs qui y sont rattachées comme la neutralité, ainsi que l'activisme. Cette grille a servi lors d'une première lecture des verbatims.

Comme il n'est pas possible d'anticiper tous les thèmes d'une recherche (Dey, 1993, p. 97-98; Ryan et Russel, 2003, p. 88), la grille d'analyse a été modifiée au fil du codage. La deuxième étape de l'analyse qualitative des entretiens a donc consisté en une lecture ligne par ligne des verbatims, en cherchant les répétitions, les similarités et les divergences dans les discours des interviewés. Une méthode d'analyse bien expliquée par Ryan et Russel (2003). Cette étape de codage plus ouvert permet de faire émerger de nouveaux thèmes et d'identifier les sous-thèmes qui ont ensuite été analysés (Moynihan, 2012, p. 575).

Cette phase qualitative s'inscrit, rappelons-le, dans la continuité de la phase quantitative. Elle permet d'en expliquer les résultats, de les nuancer et de les mettre en contexte.

CHAPITRE IV

RÉSULTATS QUANTITATIFS

4.1 Des lecteurs assidus

Mercredi matin. Des boîtes de carton jonchent le sol d'un corridor du pavillon Judith-Jasmin. Les étudiants de l'UQAM circulent sans même les remarquer. À l'intérieur, pourtant, se cache le fruit d'un travail acharné : la dernière édition du *Montréal Campus*, fraîchement sortie des presses.

Les journalistes se sont donné rendez-vous pour la distribution. Ils arrivent un à un et saisissent un paquet de journaux. Certains se postent devant l'entrée du métro et offrent des copies aux passants. Les autres se dispersent aux quatre coins de l'Université pour distribuer la publication dans les bacs prévus à cet effet.

Parfois distraits, parfois intéressés, des étudiants, professeurs, chargés de cours et employés de soutien commencent à feuilleter le journal. Cette semaine, c'est une entrevue sur la hausse des droits de scolarité avec la ministre de l'Éducation, Line Beauchamp, qui attire l'attention.

La lecture que fait le public uquamien des articles du *Montréal Campus* n'est pas passive. Celle du chercheur ne l'est pas non plus, puisqu'il se met dans la peau du lecteur pour faire l'analyse quantitative des textes (Sabourin, 2003). Ce chapitre présente le résultat de cette lecture. L'analyse des unités orientées sera présentée de

manière globale, avant d'être disséquée en quatre parties distinctes : le récit chronologique, les formats, les journalistes et leurs sources.

4.2 Une couverture neutre

De manière générale, la couverture du conflit étudiant au *Montréal Campus* a été neutre. 77,6 % des unités analysées ne dégagent aucune impression positive ou négative à l'égard du camp du gouvernement, des étudiants contre la hausse ou des étudiants pour la hausse. Ces résultats rejoignent ceux de Giroux et Charlton (2014) et de Carbonneau et Desrochers (2013) sur les médias professionnels.

Lorsqu'il y a eu parti-pris, le *Montréal Campus* a été critique envers le camp du gouvernement (indice d'orientation de -10) et favorable aux étudiants contre la hausse (indice d'orientation de +11). L'indice d'orientation pour les étudiants en faveur de la hausse est de 0.

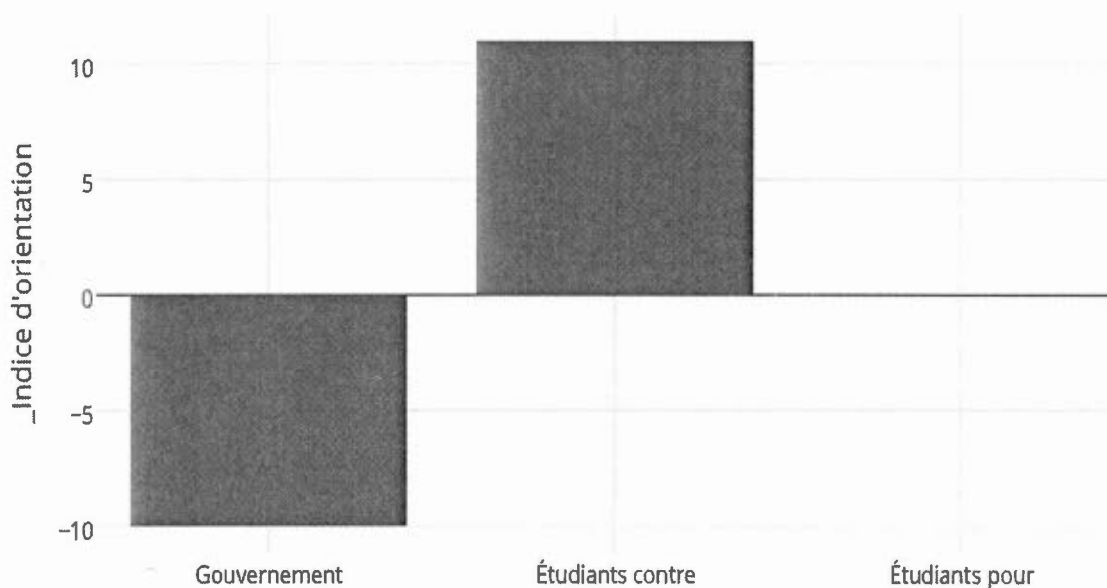


Figure 4.1 Indice d'orientation selon les principaux acteurs du conflit

Une analyse plus approfondie montre que peu d'attention a été portée aux étudiants pour la hausse des droits de scolarité : on en a traité à 16 reprises au total (ce qui représente 15 % de la couverture), dont cinq fois seulement de manière directe (4,7 % de la couverture). Il en était question de manière indirecte lorsqu'un article présentait les résultats des votes de grève dans les assemblées générales des associations étudiantes. De manière directe, un article traitait par exemple du Mouvement des étudiants socialement responsables du Québec (MESRQ), alors qu'un autre faisait le portrait d'Arielle Grenier, une des principales figures du mouvement des étudiants pour la hausse.

4.3 Le récit chronologique en deux épisodes

Pour mesurer la neutralité du *Montréal Campus* au-delà des perceptions superficielles, il a fallu se pencher sur différents aspects de la couverture pendant le conflit étudiant.

En analysant le récit chronologique des événements à travers les textes du *Montréal Campus*, deux épisodes contrastent avec l'ensemble de la couverture. Pendant ces deux périodes, les articles ont été moins neutres : 1) la couverture a été négative envers le gouvernement lors de l'annonce de la hausse des droits de scolarité par le ministre des Finances en 2010 et 2) du déclenchement de la grève générale illimitée jusqu'en mai 2012, date à laquelle la session aurait pris fin si elle avait eu lieu, les textes présentent un parti-pris en faveur des étudiants contre la hausse.

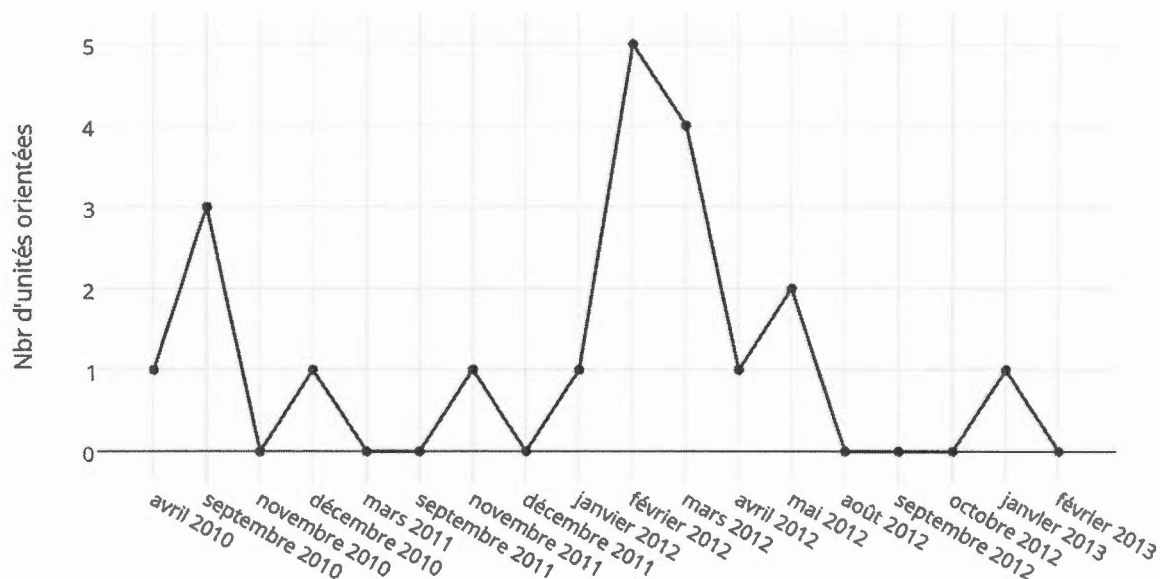


Figure 4.2 Nombre d'unités orientées au fil des mois

4.4 Des nouvelles, des analyses et des formats hybrides

La couverture du *Montréal Campus* a été davantage axée sur la nouvelle (79 %). L'analyse (13 %) et les autres formats (8 %) – comprenant les portraits, les entrevues et des tableaux en tous genres – ont occupé une place moins importante. Le tiers des articles de nouvelles, tout en respectant le format d'écriture propre à ce genre de textes, intégrait des éléments d'analyse et approfondissait certains enjeux. Ces textes ont été codés comme « nouvelles + ». Par exemple, un article annonce que l'Association facultaire des étudiants en art de l'UQAM s'affilie à l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSE). Ce texte de nouvelle intègre des éléments contextuels sur l'ASSE, son histoire, son mandat et son fonctionnement.

La couverture des nouvelles a été plus neutre que celle des analyses : 20 % des nouvelles présentaient un parti-pris contre 40 % des textes d'analyse. Giroux et Charlton, qui ont également décortiqué leurs résultats selon les formats, sont arrivés au même constat. Les « nouvelles + », quant à elles, se situent environ au même niveau que les nouvelles : elles sont orientées dans 23 % des cas.

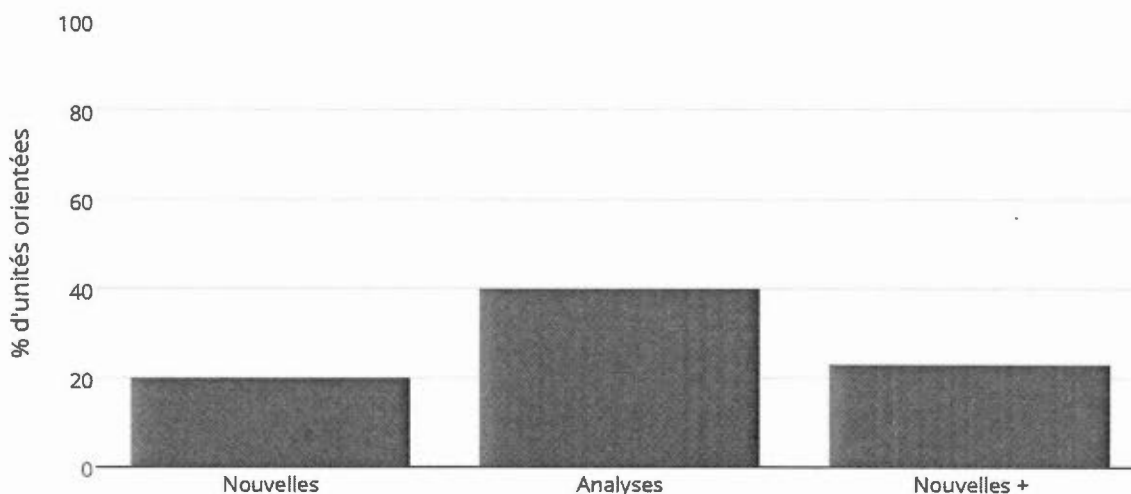


Figure 4.3 Pourcentage des unités orientées selon le format

4.5 Les journalistes...

Certains journalistes ont été plus neutres que d'autres dans leur couverture. Parmi les collaborateurs assidus qui ont écrit au moins trois textes sur la grève, ceux qui ont montré le moins de parti-pris sont ceux qui travaillent aujourd'hui dans les médias professionnels, que ce soit au *Huffington Post*, au *Devoir*, dans les médias régionaux ou à Radio-Canada.

4.6 ...et leurs sources

Les sources utilisées par les journalistes du *Montréal Campus* dans leur couverture du conflit étaient variées. 156 sources différentes ont été dénombrées, dont 38 ont été citées plus d'une fois. En tête de liste, un des porte-parole de la CLASSE, Gabriel Nadeau-Dubois (n=21), suivi de la présidente de la FEUQ, Martine Desjardins (n=16), et du président de la FECQ, Léo Bureau-Blouin (n=10). Ces résultats vont dans le même sens que les mentions totales de chacun des regroupements étudiants nationaux : la CLASSE (ou l'ASSE avant la grève), a récolté 38 mentions, suivie de la FEUQ (n=22) et de la FECQ (n=15). Les différentes associations facultaires et modulaires de l'UQAM ont été citées à 58 reprises.

Des représentants du peuple (élus dans les associations étudiantes ou au gouvernement) ont été mentionnés à 152 reprises. Des membres de la communauté uqamienne, principalement des étudiants (n=55), ont été cités directement. Les représentants des groupes d'intérêts, comme les syndicats ou la Fédération des femmes du Québec, ont obtenu 41 mentions. Les journalistes ont cité des experts à six reprises, par exemple un chercheur au département de sciences juridiques de l'UQAM, le titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et en sociologie des sciences ou l'économiste en chef du Conseil du patronat du Québec.

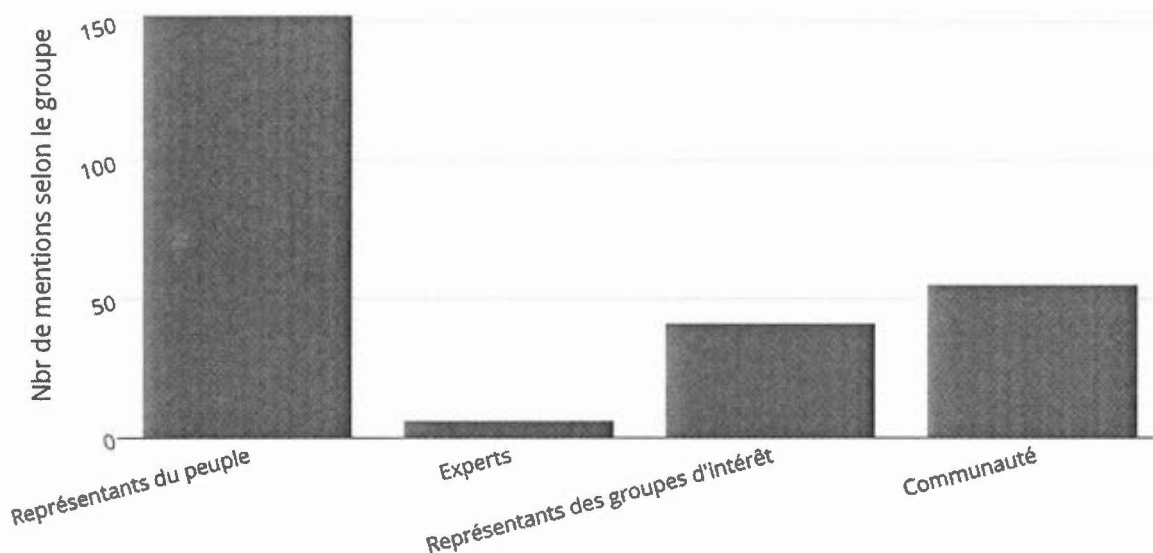


Figure 4.4 Les *primary definers* et la voix de la communauté

Au total, les étudiants contre la hausse ont récolté 180 mentions. Le camp du gouvernement ($n=58$) et celui des étudiants en faveur de la hausse ($n=3$) sont loin derrière.

CHAPITRE V

DISCUSSION - RÉSULTATS QUANTITATIFS

5.1 Voter ou ne pas voter ?

Le 14 février 2012, les journalistes du *Montréal Campus* ne fêtent pas l'amour. Ils couvrent plutôt les assemblées générales des associations étudiantes et *tweetent* les résultats des votes de grève.

Au local du journal s'entame une discussion animée : les *campus* doivent-ils ou non voter lors de ces assemblées? Est-ce éthique de voter sur un enjeu qu'ils devront couvrir par la suite? Contrairement aux élections provinciales et fédérales, certains votes se font à main levée. En votant ainsi, au vu et au su de tous, les journalistes n'apparaissent-ils pas biaisés?

La discussion tourne en rond. Les chefs de pupitre ne s'entendent pas. La rédactrice en chef se doit de trancher. La décision? Chacun fera ce qu'il lui semble le plus éthique. Personne ne sera obligé de voter. Personne ne sera contraint de s'abstenir.

Cette anecdote racontée par une participante rappelle l'objectif de cette première phase de la recherche : mesurer la neutralité de la couverture du *Montréal Campus* pendant les événements qui ont mené au conflit étudiant de 2012.

Les résultats montrent que la couverture a été neutre en apparence, mais il a fallu s'intéresser à ce qui n'était pas là, à ce qui était absent de la couverture (Ryan et Russel, 2003), pour réaliser qu'une attention moindre a été portée aux étudiants en faveur de la hausse des droits de scolarité. Giroux et Charlton avaient également

observé cette tendance (2014). Il serait donc possible d'affirmer que le *Montréal Campus* a eu un parti-pris en faveur des étudiants contre la hausse, à qui la parole a été donnée beaucoup plus souvent. J'y reviendrai.

Pour expliquer plus en détail ces résultats, le concept d'hybridité – entre professionnalisme et activisme – servira de guide. La discussion permettra d'ancrer l'analyse des résultats quantitatifs dans le cadre conceptuel présenté plus haut.

Nous avons vu que l'espace public démocratique est un lieu de dominations idéologiques, mais aussi de résistance. Pour que leur travail soit vu et entendu du plus grand nombre, c'est-à-dire pour rassembler, les journalistes sont limités par certains modes d'interprétation du réel qui se conforment à l'ordre dominant. C'est l'idéologie professionnelle. Les cadres. Ces derniers leur permettent d'apparaître comme neutres et encadrent plusieurs aspects du travail journalistique, que ce soit les reportages, les sources ou les journalistes eux-mêmes. Les journalistes professionnels, qui rassemblent dans l'épreuve, y adhèrent : ils critiquent les pouvoirs officiels tout en restant neutres. Les journalistes des médias alternatifs, les *décentreurs*, les remettent en question : ils n'ont pas le choix d'apparaître comme neutres pour rassembler, mais accordent une place primordiale à l'esprit critique.

À travers l'analyse de ces cadres, il sera question dans les sections suivantes des différentes dimensions d'hybridité au *Montréal Campus*.

5.2 Élément d'hybridité #1 : varier la sauce

Les reportages de nouvelles sont souvent présentés sous la même forme. Schudson parle d'un « *pattern* » (1995, p. 14). Une recette. C'est une amorce, suivi d'un mélange d'informations factuelles et de citations qui présentent une diversité de points de vue, le tout enrobé dans le style d'écriture de la pyramide inversée (Schudson, 2011; Singer, 2004). Ce cadre permet aux lecteurs de reconnaître

l'information journalistique (Francoeur, 2011) et permet aux journalistes d'apparaître comme neutres (Hall *et al.*, 1978).

Dans la présente recherche, les articles respectaient les cadres d'écriture. La recette propre au journalisme professionnel. Dans le tiers des cas, cependant, le texte explorait les formats, réinterprétait la recette, en intégrant des éléments d'analyse à la nouvelle. C'est ce qui a été codé comme « nouvelle + ». L'exploration des formats d'écriture journalistique est une des caractéristiques des médias alternatifs (Cardon et Granjon, 2010; Lemon, 2004).

5.3 Élément d'hybridité #2 : les sources

Pour produire leurs reportages, les journalistes doivent citer des sources qui sont elles aussi formatées. Dans le cas du *Montréal Campus*, le choix des sources semble avoir été orienté davantage en faveur des étudiants contre la hausse des droits de scolarité. Le camp des étudiants pour la hausse a été négligé.

Ce résultat amène une série de questionnements : que connaît-on de l'importance réelle des étudiants pour la hausse? Étaient-ils majoritaires ou minoritaires au sein de la communauté uqamienne? Ces questions ont fait partie du débat tout au long du conflit. Le gouvernement disait représenter la voix de la « majorité silencieuse » en faveur d'une hausse (Chouinard, 2012). D'un autre côté, six des sept associations étudiantes de l'UQAM ont voté, souvent avec une forte majorité, contre la hausse des droits de scolarité¹⁴ (Lévesque, 2012). Voilà peut-être la raison pour laquelle la couverture des étudiants pro-hausse a été moins importante au *Montréal Campus*.

Une analyse superficielle des sources pourrait laisser croire que les journalistes n'ont pas été neutres, puisqu'ils ont accordé moins d'importance aux étudiants en faveur de

¹⁴ L'Association étudiante de l'École des sciences de la gestion a voté contre la hausse des droits de scolarité telle que proposée par le gouvernement libéral. L'association s'est dite en faveur d'une hausse indexée au coût de la vie (Lévesque, 2011).

la hausse. Pourtant, à la lumière du contexte réel expliqué au paragraphe précédent, qui montre que ce camp était minoritaire au sein de l'UQAM, on peut affirmer que les journalistes du *Montréal Campus* ont fait preuve de neutralité *critique*. Ils ont su prendre un pas de recul, évaluer l'importance réelle des différents camps au sein de la communauté uqamienne et ajuster la couverture en conséquence.

Cette piste de réflexion rejoint l'analyse de Giroux et Charlton sur les médias professionnels, qui ont aussi accordé une attention moindre au camp des étudiants pour la hausse (2014b).

L'analyse des sources montre également que les journalistes du *Montréal Campus*, qui ont été plus critiques envers le camp du gouvernement, ont agi comme chiens de garde. Ils ont rassemblé dans l'épreuve.

D'un autre côté, lorsqu'on analyse les grands groupes de sources, les journalistes du *Montréal Campus* apparaissent comme *décentreurs*. Pour Hall, les principales sources des médias professionnels sont ce qu'il appelle les « *primary definers* », c'est-à-dire les experts, les représentants du peuple et des groupes d'intérêts (1978). Les sources les plus utilisées au *Montréal Campus* ont souvent été les mêmes que dans la presse professionnelle, soit les représentants du peuple et des groupes d'intérêt. Très peu d'experts ont toutefois été cités et une place importante a été directement accordée à la voix citoyenne. Aux « gens ordinaires » (Atton et Wickenden, 2005). Privilégier ainsi des sources qui n'ont pas toujours accès directement aux médias professionnels (Ibid.) est un élément caractéristique des médias alternatifs (Lemon, 2004).

Donc, les artisans du *Montréal Campus* ont mis en place une « hiérarchie alternative des sources » en citant directement des membres de la communauté uqamienne (Atton, 2005, p. 357). Ils ont remis en question la théorie des *primary definers* de Hall, en agissant sur son propre terrain. Dans ce cas, ils ont décentré jusqu'aux limites du lien.

5.4 : Élément d'hybridité #3 : quel manteau porter ?

Les journalistes eux-mêmes sont formatés. Ce sont les cadres qui permettent aux journalistes d'apparaître comme neutres. Comme la couverture du *Montréal Campus* a été globalement neutre, il est possible de croire que les journalistes ont intégré les cadres dominants propres à la presse professionnelle. Ceci s'illustre d'ailleurs par le fait que les journalistes dont la couverture a été plus neutre sont ceux qui travaillent aujourd'hui dans les médias professionnels.

D'un autre côté, l'analyse du récit chronologique des événements montre que dans des moments de tensions, c'est-à-dire lors de l'annonce d'une hausse des droits de scolarité et durant la grève générale illimitée, la couverture a été moins neutre. Pendant ces deux épisodes, les artisans du *Montréal Campus*, qui doivent revêtir à la fois le manteau de journaliste et celui d'étudiant, ont été entraînés dans un conflit de valeurs exacerbé par les événements. Bernier indique que dans ce genre de situation, il est plus difficile pour les journalistes de respecter les valeurs idéales (2004, p. 128). À certains moments, donc, les journalistes ont délaissé partiellement la valeur de neutralité propre à l'idéologie professionnelle. Ils ont réinterprété les cadres dominants. Ils ont injecté du conflit sur la scène même de l'idéologie. Ils ont décodé le réel à travers une grille d'analyse alternative, à travers les lunettes des étudiants contre la hausse des droits de scolarité (Atton, 2003; Granjon, 2007).

5.5 Conclusions et limites de l'analyse quantitative

En adhérant aux mêmes cadres que la presse professionnelle, c'est-à-dire en reproduisant l'idéologie professionnelle, les journalistes du *Montréal Campus* sont

apparus comme neutres. Ils ont, la plupart du temps, respecté les formats d'écriture et ils ont agi comme chiens de garde en critiquant les pouvoirs officiels.

Dans une moindre mesure, lorsque leurs rôles de journaliste et d'étudiant se sont confrontés, ils ont réinterprété les cadres dominants. Ils ont remis en question l'idéologie professionnelle en explorant de nouveaux formats, en offrant une place importante dans la couverture aux étudiants contre la hausse et en donnant directement la parole à la communauté uqamienne.

Ainsi, les journalistes du *Montréal Campus* ont tantôt rassemblé dans l'épreuve, tantôt décentré jusqu'aux limites du lien. Lorsqu'ils ont adhéré aux cadres professionnels et sont apparus comme neutres, c'est qu'ils ont cherché ces faits rassembleurs qui prennent racine dans le conflit et l'affrontement avec les pouvoirs officiels. Lorsqu'ils ont réinterprété les cadres dominants et sont apparus comme moins neutres, c'est qu'ils ont cherché le conflit. Ils se sont quand même appuyé sur les valeurs dominantes comme la neutralité pour pouvoir les réinterpréter. Situés entre professionnalisme et activisme, ils ont fait preuve de neutralité *critique*. D'une manière ou d'une autre, ils ont ouvert la possibilité d'une redéfinition de la réalité sociale et ont contribué à réintroduire dans l'espace public une dimension antagonique.

Ces conclusions rejoignent celles de Hamilton (2008) et de Mowbray (2010), pour qui les médias activistes et la presse professionnelle ne sont pas deux modèles opposés, mais des variations d'une même structure.

Cette phase de la recherche visait à mesurer la neutralité du *Montréal Campus*. À offrir une vue d'ensemble de la couverture du journal étudiant pendant le conflit, à travers l'analyse de la neutralité. Cette première étape a permis de mieux situer le modèle conceptuel développé plus haut et de valider l'hypothèse de départ, selon laquelle le *Montréal Campus*, pendant le conflit, s'est situé entre professionnalisme et activisme.

L'analyse des résultats quantitatifs n'a toutefois pas permis de cerner les méthodes de production des textes journalistiques et leurs contraintes. Comme l'indique Bernier, les chercheurs ont trop tendance à évaluer le travail journalistique « à partir d'une seule perspective : le produit final, ce qui a été diffusé, et on ne se soucie pas suffisamment des méthodes employées pour arriver à cette fin » (2004, p. 378).

Cette phase de la recherche s'ouvre donc sur des pistes de réflexion. Pourquoi de tels résultats? Comment cette couverture a-t-elle pris forme? De ces interrogations découlent une série de sous-questions : quelles étaient les logiques et les méthodes de travail derrière la couverture journalistique du *Montréal Campus* pendant le conflit? Et quelle place y occupaient les valeurs professionnelles idéales comme la neutralité? Comment les artisans du *Montréal Campus* ont-ils perçu leur travail? Considèrent-ils avoir pratiqué du journalisme plus près du professionnalisme ou de l'activisme? Pourquoi? Ces questions seront abordées dans la deuxième phase de la recherche.

CHAPITRE VI

RÉSULTATS QUALITATIFS

6.1 Des journalistes qui ont fait leurs preuves

Le *Montréal Campus* s'est bâti au fil du temps une forte réputation auprès des étudiants en journalisme. N'entre pas au journal qui veut. Pour se faire confier un texte, il faut faire ses preuves. L'équipe choisit seulement les meilleurs journalistes.

Une fois qu'un journaliste a pénétré ce cercle hermétique, son travail est scruté à la loupe par les chefs de pupitre et le rédacteur en chef, qui ne se gênent pas pour faire de multiples corrections. Souvent, tout est à recommencer.

Certains sont découragés, certains s'obstinent avec passion, mais tous travaillent ensemble pour faire du *Montréal Campus* un journal de qualité.

Qui sont ceux qui ont réussi à percer ce cercle hermétique pour devenir journalistes au *Montréal Campus*? Comment ont-ils vécu le conflit? Comment se positionnent-ils par rapport à la valeur de neutralité? Et comment ont-ils perçu leur rôle au sein du journal? Dans ce chapitre, les résultats de la phase qualitative seront présentés en deux temps. D'abord, pour comprendre comment la couverture du *Montréal Campus* a pris forme pendant le conflit étudiant, il faut saisir l'envers du décor. Cette contextualisation permettra, dans un deuxième temps, de proposer des explications aux résultats quantitatifs.

6.2 L'envers du décor

6.2.1 Sur le chemin d'une carrière professionnelle

Les journalistes interviewés ont tous un parcours académique en journalisme. Sept d'entre eux poursuivent aujourd'hui leur carrière dans le domaine et ont été engagés dans un média professionnel. Ils travaillent au *Huffington Post*, à Radio-Canada, au *Devoir*, dans un journal régional ou comme pigiste. Un participant a quitté le journalisme et un autre participant travaille dans le domaine des communications.

6.2.2 Vivre le conflit coincé entre l'arbre et l'écorce

Sept des neuf journalistes interviewés étaient contre la hausse des droits de scolarité. Un journaliste était en faveur d'une hausse et un autre ne se sentait pas interpellé par l'enjeu. Si on en croit les résultats des votes de grève dans les associations étudiantes uqamiennes (six sur sept ont voté contre la hausse), les opinions de ces journalistes étaient à l'image de la situation à l'UQAM.

Pendant toute la durée du conflit, mais surtout lors de la grève générale illimitée, six journalistes interviewés ont couvert des manifestations. À d'autres moments, ces mêmes journalistes ont aussi participé à des manifestations à titre d'étudiants, de citoyens, dont deux à de nombreuses reprises :

Pour moi, le tournant, ça a été le 22 mars. J'ai été à la manifestation du 22 mars et après ça j'ai commencé à aller à toutes les grosses manifestations et, pendant l'été, j'ai commencé à aller aux manifestations nocturnes (E9).

Quatre autres y sont allés moins souvent. Tous ceux qui ont participé à des manifestations à titre d'étudiants et de citoyens éprouvaient un malaise face à leur double statut de journaliste et d'étudiant. Un journaliste l'exprime bien :

Je n'ai pas participé souvent à des manifestations, honnêtement. Pas par intérêt, je veux dire que j'étais pour la cause, même que je l'exprimais ouvertement que j'étais pour la cause. Par contre, quand je suis devenue chef de pupitre au *Montréal Campus*, c'est sûr que j'ai fait attention (E8).

Le fait de participer à certaines manifestations en tant qu'étudiant, de plonger au cœur du conflit, permettait à ce journaliste de mieux comprendre les enjeux lorsqu'il était ensuite appelé à couvrir un événement lié à la hausse des droits de scolarité pour le *Montréal Campus* :

Souvent, je trouvais que les journalistes [professionnels] ne savaient pas de quoi ils parlaient. Ils se prononçaient tous sur les manifestations, mais ils n'avaient jamais mis les pieds dans une manif au printemps 2012.

Alors, moi, je ne regrette absolument pas d'être allée [manifester]. Je n'étais pas celle qui criait le plus fort ou qui encourageait tout le monde à crier, mais je trouvais ça important d'être au milieu de la manifestation et de voir comment ça se passe réellement (E8).

La participation de ce journaliste aux manifestations relevait d'un intérêt professionnel, voire anthropologique.

6.2.3 La question de la neutralité

La notion de neutralité journalistique revient souvent dans le discours des participants. Dans le contexte du conflit étudiant, plusieurs journalistes classaient cette valeur au sommet de la liste des priorités.

Au fil des entretiens, ils confondent toutefois les notions de neutralité, d'objectivité et d'impartialité. Ils en donnent 15 définitions différentes. Pour eux, la neutralité,

c'est par exemple « de ne pas prendre position » (E2, E6), de « montrer les deux côtés de la médaille » (E3, E9), « ne pas montrer ses opinions » (E3, E4, E9) et de « ne pas avoir de parti-pris » (E4, E8). C'est de « rapporter les faits sans jugement » (E5), de « trancher au milieu sans peser la valeur des deux positions » (E7), de « traiter d'un sujet avec détachement » (E6).

De manière générale, les journalistes définissent la neutralité comme un idéal à atteindre. Un journaliste considère par exemple que la neutralité pure n'existe pas. « C'est plus comme le nord journalistique. Il faut essayer de toujours tendre vers ça », souligne-t-il (E7). Un autre précise : « C'est une direction que tu te donnes. Ce n'est pas une destination » (E1).

Un journaliste note quant à lui qu'en situation de conflit, le rapport des médias aux valeurs professionnelles idéales devrait changer :

Je pense que dans des cas de conflits, les médias ont aussi des rôles à jouer. Ce n'est pas comme dans la vie de tous les jours. Quand il y a des gros changements de société, je pense qu'éventuellement c'est aussi le rôle des médias de mettre un pied dans le conflit (E9).

Selon ce journaliste, les médias devraient parfois laisser de côté, en partie, les valeurs professionnelles idéales et s'immerger dans le conflit de manière à mieux informer les citoyens sur le fond des enjeux.

6.2.4 La perception du Montréal Campus par ses journalistes

Les journalistes perçoivent le *Montréal Campus* comme un journal-école. Un lieu d'apprentissage où chacun peut apprendre le métier sur le terrain. Reste que le *Montréal Campus*, dit ce journaliste, n'est pas accessible à tous les étudiants :

Au *Montréal Campus*, il y avait vraiment cette image un peu élitiste. [...] On voyait tout de suite que ce n'était pas l'école de la première chance. Si tu voulais collaborer, accroche-toi mon gars ! (E1)

Le *Montréal Campus* est aussi considéré par ses journalistes comme un média de qualité professionnelle :

Je trouve que c'est un journal qui avait une grande rigueur. Par rapport à un grand média, le *Montréal Campus* était tout autant sérieux, tout autant professionnel. Je pense que pour un journal étudiant, ça restait un média très professionnel (E4).

Il est aussi perçu comme non-militant :

On n'était pas un journal militant. Le journalisme qu'on faisait, c'était vraiment dans la tradition du journalisme nord-américain, c'est-à-dire un journalisme qui se veut objectif (E1).

Lorsque la question leur était posée directement, les journalistes décrivaient le *Montréal Campus* comme un média professionnel et non militant. Leur discours, pris dans son ensemble, laisse néanmoins transparaître le caractère hybride du journal. Un journaliste souligne d'ailleurs cet aspect hybride :

Je dirais qu'il a un rôle double. C'est sûr que c'est un média, donc, il y a un rôle impartial. Je pense qu'on l'a quand même bien fait, mais ça reste un média *étudiant*, dans une crise *étudiante* (E9).

Le *Montréal Campus* se situe entre un média alternatif et un média professionnel, avance-t-il.

6.2.5 Le rôle du Montréal Campus pendant le conflit étudiant

Selon les journalistes interviewés, le *Montréal Campus* avait le même rôle que les grands médias. Pour eux, il s'agissait de faire une couverture très factuelle du conflit, de transmettre l'information rapidement. « [Le rôle du *Montréal Campus* pendant le

conflit étudiant, c'était] le même rôle que depuis 30 ans. C'était de rapporter la nouvelle », raconte un journaliste (E3). Un autre journaliste ajoute : « On avait le même rôle d'informer [que les médias professionnels]. Et les médias professionnels s'abreuyaient de certains articles qu'on faisait » (E2).

Pour un autre participant, le rôle du *Montréal Campus*, spécifiquement pendant le conflit, était de couvrir les mêmes sujets que la presse professionnelle :

Le *Montréal Campus* aime beaucoup faire des sujets qui sont originaux, qui ne sont pas traités ailleurs. Pendant le conflit étudiant, c'était le contraire. On voulait essayer de couvrir au maximum, même si on savait que les médias de masse allaient le faire (E7).

Bien qu'il leur fallait couvrir de manière professionnelle, les journalistes étaient conscients de leur mission première : informer la communauté uqamienne. C'est pourquoi, disent-ils, il leur fallait donner un angle plus local à leurs nouvelles, comme l'indique ce journaliste : « Je pense qu'on était un micromédia, à couvrir spécifiquement ce qui se passait à l'UQAM » (E8). Et cet autre journaliste explique même s'être senti comme le chien de garde de ce qu'il appelle « l'État uqamien » :

Tu peux vraiment voir l'UQAM comme un État démocratique. Et le grand souci avec tout ça, c'est que les médias [de masse] ne peuvent pas couvrir à l'interne ce qui se passe à l'UQAM. Et donc, on avait ce rôle de gardien, ce rôle de surveillance vraiment hyper important » (E1).

Selon lui, les grands médias ne peuvent pas couvrir ce qui se passe au sein de la communauté uqamienne parce que ce n'est pas d'intérêt public pour leurs lecteurs et, surtout, parce que la structure de l'Université est complexe et un journaliste extérieur y navigue difficilement. C'est pourquoi le *Montréal Campus* devait toujours donner à ses textes un angle très local, estime-t-il.

Même son de cloche du côté de son collègue qui croit que les médias *mainstream* comprenaient mal les enjeux entourant le conflit étudiant de 2012, d'où l'importance du *Montréal Campus* :

C'était important de donner le point de vue des étudiants sur qu'est-ce qui se passait réellement, parce qu'il y avait tellement de faussetés qui étaient circulées [dans les médias professionnels], que ce soit sur la démocratie étudiante ou sur la façon dont fonctionnent les associations étudiantes (E-8).

Les journalistes interviewés affirment qu'ils avaient comme objectif de fournir une information locale, à la manière d'un journal professionnel, c'est-à-dire une production rapide d'information et une couverture axée sur la nouvelle, sur le factuel. Avec le recul, quatre d'entre eux se sont dits déçus, en partie, de la couverture qui a été faite du conflit. À leurs yeux, le *Montréal Campus*, en tant que journal étudiant, aurait dû couvrir plus en profondeur les enjeux entourant le conflit. Laisser parfois de côté la couverture factuelle et offrir un peu plus d'analyses. Ce journaliste l'évoque clairement :

Je pense que le rôle des médias étudiants c'est à la fois d'informer les étudiants sur ce qui se passe, factuellement, via des nouvelles quotidiennes, mais je pense que c'est aussi de renseigner sur un aspect plus global du conflit. Ça, peut-être qu'on ne l'a pas assez fait (E6).

Il renchérit :

J'ai l'impression que les journalistes du *Montréal Campus* faisaient du transfert. 'Monsieur Untel dit ça, madame m'a dit ça, et voici'. Il y a une nécessité de le faire, parce que les gens, c'est la première chose qu'ils cherchent à apprendre, mais je pense qu'on n'est peut-être pas allé aussi loin qu'on aurait pu pour dire : qu'est-ce qu'on peut apprendre de nouveaux aux gens par rapport à cette situation-là? Qu'est-ce que la grève? Comment la grève ou la hausse affecte certains étudiants? Qu'est-ce que ça implique sur tel ou tel plan? (E6).

Un autre journaliste est du même avis :

Le *Montréal Campus*, comme les grands médias, était très, très centré sur 'ce soir, il y a eu une manif' et 'bras de fer entre la CLASSE et la FEUQ et le gouvernement'. On y allait semaine après semaine et les mêmes

arguments étaient ressassés de chaque bord. Alors que les journalistes ont aussi le rôle de ramasser tout ça et de digérer la nouvelle. J'ai l'impression que le *Montréal Campus* s'est trop concentré sur la nouvelle (E3).

Résumons. Le *Montréal Campus*, un journal-école non militant, a le rôle d'informer la communauté uqamienne de manière professionnelle, mais ses journalistes auraient dû aller plus au fond des enjeux, se décoller de la nouvelle et exercer davantage leur esprit critique.

Les journalistes du *Montréal Campus* ont tous un parcours académique en journalisme et sept d'entre eux sont aujourd'hui journalistes professionnels.

Pendant le conflit, comme ils étaient à la fois étudiants et journalistes, ils ont été pris entre l'arbre et l'écorce : d'un côté, ils étaient contre la hausse des droits de scolarité et ont parfois, voire souvent, participé à des manifestations. D'un autre côté, ils ont été appelés à couvrir des manifestations en tant que journalistes au *Montréal Campus*. Cette position particulière, ce double statut, leur a néanmoins permis de mieux comprendre les enjeux entourant le conflit.

Sans pouvoir donner une définition précise de la neutralité journalistique, les journalistes étaient conscients de devoir rester neutres dans leur couverture ou, du moins, de tendre vers cet idéal.

Cette contextualisation trace la voie à l'explication des résultats de la phase quantitative. Il sera donc possible de répondre, dans la section suivante, à la deuxième question principale de ce mémoire. Comment les artisans qui travaillaient au *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant expliquent-ils le fait que la couverture ait été principalement neutre? Comment expliquent-ils le fait qu'il y ait eu, à certains moments, des biais en faveur des étudiants contre la hausse et en défaveur du gouvernement?

6.3 Une couverture généralement neutre

6.3.1 ... parce que les journalistes ont appris la recette professionnelle

La couverture du *Montréal Campus* a été principalement neutre pendant le conflit, parce que les journalistes ont appliqué une recette journalistique lorsqu'ils écrivaient un texte, comme le mentionne cette journaliste : « D'un point de vue strictement textuel et stylistique, on essayait toujours de faire une espèce de pyramide inversée, de respecter les bases des puristes et des enseignements journalistiques » (E7). Le fait d'appliquer une recette permettait aux journalistes de faire abstraction de leurs opinions et d'éviter les biais, soutient un autre journaliste (E3).

Vu leur parcours académique en journalisme, les participants ont appliqué la recette journalistique apprise sur les bancs d'école :

Le fait que ce soit neutre, je pense que c'est parce que les gens qui portent le *Montréal Campus*, ce sont des étudiants en journalisme. Donc, ce sont des gens qui apprennent c'est quoi le métier de journaliste, c'est quoi les règles journalistiques, la déontologie journalistique. Pour ces gens-là, je pense que c'est important de mettre beaucoup de sérieux dans ce travail-là. Surement qu'ils se disent que ça peut leur servir plus tard dans leur carrière (E4).

Comme l'indique la citation précédente, les journalistes du *Montréal Campus* ont aussi intégré les méthodes de travail professionnelles dans l'espoir de poursuivre une carrière journalistique.

Ils ont également été formés par des journalistes ou d'anciens journalistes du *Montréal Campus*, comme l'observe ce participant :

On a toujours eu des rédacteurs en chef qui s'impliquaient au journal depuis trois ans, d'abord comme journaliste, puis comme chef de pupitre, et qui se font dire par les rédacteurs en chef précédents qu'il fallait être objectif ou essayer de l'être le plus possible (E7).

Les journalistes ont aussi appris la recette professionnelle par transfert de connaissance entre les anciens et les nouveaux journalistes.

6.3.2 ... parce que le processus de correction filtre les biais

Au *Montréal Campus*, le processus de correction des textes compte plusieurs étapes. D'abord, le journaliste présente son article à son chef de pupitre. Ce dernier note les corrections à y apporter, puis remet le texte au journaliste qui le retravaille. L'article est soumis une deuxième fois au chef de pupitre, qui le lit, souligne les corrections, le remet au journaliste qui le travaille à nouveau. Le texte se retrouve ensuite dans les mains du rédacteur en chef et le manège recommence. Il est finalement corrigé en groupe par tous les chefs de pupitre lors de ce qu'ils appellent « l'atelier de correction ».

Ce long processus agit comme un filet, un filtre :

Je pense que dans ce genre de situation, ce qui fait toute la différence, c'est la structure du journal. Ce qui faisait en sorte qu'on retenait nos préjugés, nos positions ou nos biais dans nos reportages, c'est que le texte était relu sans arrêt, constamment, par des personnes différentes (E1).

Le processus de correction permettait de filtrer les biais qui auraient pu se glisser dans une première version de l'article. Plus un article était lu, relu et corrigé, plus il avait de chances d'apparaître comme neutre.

6.3.3 ... parce que les journalistes distinguent leurs deux rôles

Dans le contexte du conflit étudiant, nous l'avons vu, les artisans du *Montréal Campus* ont dû confronter leur rôle de journaliste à celui d'étudiant. Les participants

ont tous souligné l'importance de faire la distinction entre ces deux rôles pour conserver une démarche journalistique neutre.

Pour la plupart, cette distinction s'est faite facilement :

En aucun cas, pendant la grève, je n'ai senti que c'était plus difficile de jongler entre le rôle de journaliste et celui d'étudiant. [...] J'ai l'impression que c'était juste naturel de séparer les deux. [...] J'étais capable de mettre mon chapeau de journaliste durant les manifestations quand je collaborais au journal. J'étais capable de faire cette distinction-là (E4).

Les journalistes du *Montréal Campus* étaient en mesure de changer de chapeau lorsque nécessaire. Tous avaient des règles personnelles qui leur permettaient de faire cette distinction entre le statut de journaliste et celui d'étudiant.

Ces règles personnelles s'appliquaient aussi au port du carré rouge, ce petit tissu écarlate accroché aux vêtements, symbole de la lutte contre la hausse des droits de scolarité. Les six journalistes interviewés qui portaient le carré rouge avaient tous développé des règles personnelles selon lesquelles ils ne devaient pas le porter lorsqu'ils se trouvaient dans une fonction journalistique. Un journaliste se souvient :

Dans la vie, souvent, j'avais mon carré rouge sur mon manteau. Quand j'étais dans mes fonctions au *Montréal Campus*, je l'enlevais. C'était comme une règle mentale que je m'imposais. Je ne l'avais pas tout le temps et, éventuellement, en devenant rédactrice en chef, je l'ai juste enlevé (E8).

Les journalistes interviewés avaient pleinement conscience de ce double rôle et du conflit d'intérêts qui en découlait. Le fait de prendre conscience de ces possibles biais les amenait à travailler avec plus de rigueur. Un journaliste l'exprime bien :

On était conscient du fait qu'on était toujours en conflit d'intérêts. Toujours. Tu es un journal étudiant. Tu ne peux pas juste enlever tous les journalistes qui ont un conflit d'intérêts! Mais peut-être qu'au final ta couverture est meilleure, parce que tu es conscient et tu fais attention.

Des fois, c'est intéressant de devoir se faire confronter, de se faire donner des coups de pied dans l'*cul* pour faire attention (E7).

Donc, cette distinction est d'autant plus importante qu'elle amène les artisans du *Montréal Campus* à travailler avec davantage de prudence.

6.4 Une couverture parfois biaisée...

6.4.1 ... parce que le conflit touchait une corde sensible

Nous avons vu que la couverture du *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant était la plupart du temps neutre, mais qu'il y a eu, à certains moments, un parti-pris en faveur des étudiants contre la hausse des droits de scolarité et en défaveur du gouvernement.

Pour expliquer ces biais, des journalistes ont évoqué la « grande émotivité » (E3), le « romantisme » (E8) et les « passions » (E9) soulevés par le conflit. Six journalistes ont souligné être passés par une série d'émotions en montagnes russes tout au long de la grève générale illimitée. « Le fait d'être étudiants nous-mêmes et qu'on était touché par cette hausse fait que c'est un peu plus dur d'être neutre », croit un journaliste (E3).

Pour lui, il ne s'agit pas tant d'une question de militantisme que d'un manque d'expérience journalistique. Les journalistes du *Montréal Campus* étaient, comme étudiants, directement touchés par la hausse des droits de scolarité. Par manque d'expérience, il a été plus difficile pour certains de faire un travail journalistique neutre lorsqu'il s'agissait de jouer avec cette corde sensible, poursuit-il.

6.4.2 ... à cause des contraintes liées aux méthodes de travail

Plusieurs journalistes interviewés ont constaté le manque de disponibilité – ou d'intérêt – de certains intervenants. Les représentants du gouvernement, par exemple, ne répondaient que très rarement aux demandes d'entrevues :

C'est sûr que j'ai tenté de joindre le bureau de la ministre de l'Éducation, mais c'est sûr que ça a plus ou moins fonctionné. J'ai déjà réussi à parler à un attaché de presse politique, mais je pense qu'elle ne faisait pas trop le message. On essayait quand même de montrer les deux côtés de la médaille, pas juste le côté des étudiants, mais on n'avait pas accès aux intervenants du gouvernement. Ça, je pense que ça n'a pas aidé (E4).

Ceci a amené les journalistes à privilégier, parfois malgré eux, la voix des étudiants.

La rapidité du processus de production des nouvelles a aussi entraîné des biais dans certains textes, comme le rappelle ce journaliste :

J'essayais le plus possible de rencontrer les journalistes pour faire les corrections, mais ce n'était pas l'idéal. Parce qu'on était en grève, il y en a qui me disaient 'regarde, je suis chez nous à Saint-Ti-Clin'. Je savais que si j'attendais qu'il revienne à Montréal, le texte n'allait plus être d'actualité. Alors, il y a des corrections qui se sont faites à la va-vite et il y a des petites traces de biais qui sont restées à cause de ça (E8).

Les journalistes interviewés ont aussi soulevé l'existence de « règles » d'écriture propres au *Montréal Campus*. C'est la recette *campussienne*. Un journaliste l'exprime clairement :

Selon moi, les biais peuvent être décelés dans le choix des verbes, des connotations. Par exemple, il y a une règle au *Montréal Campus* qui était de toujours éviter d'écrire le mot 'dire'. Et si tu compiles les verbes qui sont utilisés quand le gouvernement parle, je suis certaine que ça va être des trucs comme 'martèle' ou 'ignore' ou 'balaie de la main' ou quelque chose comme ça. Il y a certains cas où, pour ajouter de la couleur, parce que la couleur c'est très cher au cœur du *Montréal Campus*, on a dû utiliser des termes qui n'étaient pas neutres. La couleur venait probablement très, très souvent avant la neutralité (E7).

Cette recette *campussienne* fait partie de la tradition du *Montréal Campus* et a été mise au point pour favoriser l'apprentissage des journalistes, les pousser à se dépasser et à bien choisir les mots les plus précis pour éviter les répétitions. Cette recette *campussienne* a parfois primé sur le devoir de neutralité.

6.4.3 ... à cause de la position éditoriale

La ligne éditoriale du *Montréal Campus* a toujours été décidée indépendamment des résolutions adoptées par les différentes associations étudiantes de l'Université. Le cas du conflit étudiant n'a pas fait exception, mais l'équipe du journal, à l'aube de la grève générale illimitée, a décidé que le *Montréal Campus* se positionnerait contre la hausse des droits de scolarité d'un point de vue éditorial.

Comme tous les journaux et autres médias de masse, quand il y a une position éditoriale, même si on ne veut pas, ça finit toujours par transparaître dans les textes, surtout quant au choix des photos et des titres (E7).

Cette position éditoriale peut expliquer, selon cette journaliste, pourquoi certains titres ont été codés comme biaisés lors de l'analyse de contenu.

6.4.4 ... à cause de la bulle uqamienne

Pendant la grève, l'UQAM était considérée par plusieurs journalistes comme un microcosme, un « État dans un État » (E1), où les étudiants contre la hausse des droits de scolarité étaient omniprésents. « Un moment donné, tu es tellement dans [la bulle uqamienne] que ça devient à tes yeux comme la vérité », admet un journaliste (E2). « Tu es toujours dans cette bulle qui est vraiment dure à crever », ajoute un autre (E1).

Le fait qu'une forte majorité de la population uqamienne se voulait contre la hausse des droits de scolarité a eu un impact sur la couverture, notamment sur le fait que les étudiants en faveur d'une hausse ont été laissés de côté par les journalistes du *Montréal Campus*. Il en sera question dans la prochaine section.

6.4.5 ... parce que les carrés verts étaient absents de la bulle

Dans cette bulle uqamienne, il était tabou d'être en faveur d'une hausse des droits de scolarité. « Je pense qu'inconsciemment, on ne parlait pas tant des gens en faveur, parce que ce n'était pas très bien vu d'être pour la hausse », se souvient un journaliste (E1).

Les journalistes interviewés avaient tous l'impression que ces étudiants en faveur d'une hausse, ces « carrés verts », étaient pratiquement invisibles. « Ceux qui étaient dans l'action, ceux qui étaient en avant, c'était ceux qui étaient contre la hausse. Les carrés verts étaient marginaux, en termes de nombre et de visibilité », souligne un journaliste (E6). Un autre participant illustre cette faible visibilité et l'impact sur sa démarche journalistique :

Journalistiquement parlant, on pouvait dire 'oui, il y a des carrés verts', mais, en même temps, où sont-ils? Il y a eu quelques manifestations de carrés verts, mais c'était ridicule. Tu as des carrés rouges qui sont des milliers à manifester dans les rues et après tu as comme 20 carrés verts qui manifestent. Comme journaliste, il faut être honnête aussi (E8).

Les arguments apportés par les étudiants en faveur de la hausse, notamment via le MESRQ n'ont pas non plus passé l'épreuve des faits.

En faisant la vérification des faits, on s'est rendu compte que les arguments avancés par la CLASSE sur le cas précis de la hausse des frais de scolarité étaient de loin supérieurs à ceux du MESRQ. On a continué de citer le MESRQ, mais on ne prenait pas ce qu'ils disaient pour du *cash*. Et ça, je pense qu'on l'a rendu évident pour nos lecteurs aussi (E7).

D'autant plus, remarque un autre journaliste, que le mouvement des étudiants en faveur de la hausse n'avait pas de porte-parole crédible :

Il n'y avait pas d'interlocuteur crédible, pas de porte-parole prêt à parler. Fait que là, c'était vraiment plus dur pour un journaliste d'aller chercher les gens pour la hausse qui, en plus, n'étaient pas sur les campus, mais chez eux, à cause de la grève (E3).

Donc, les carrés verts étaient marginaux, entre autres parce qu'il était tabou, à l'UQAM, de se prononcer en faveur de la hausse des droits de scolarité. Ils manifestaient peu et n'avaient pas de porte-parole ni d'arguments crédibles. Ce sont à tout le moins les raisons données par les journalistes interviewés pour expliquer leur absence dans la couverture du *Montréal Campus*. Ces derniers ont exercé leur jugement, leur esprit critique, pour produire une couverture qui soit fidèle à la réalité.

Le schéma suivant synthétise les résultats des phases quantitative et qualitative.

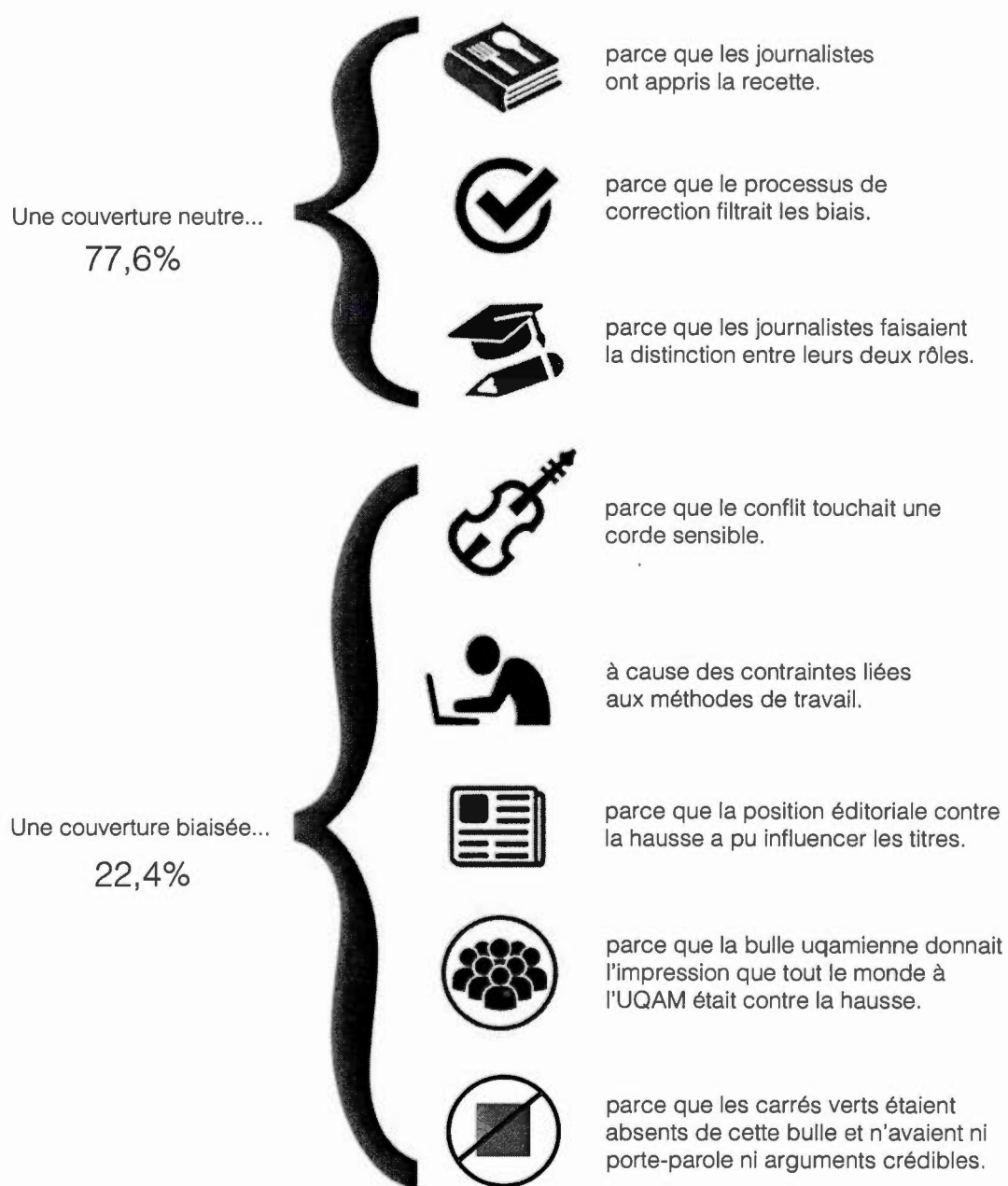


Figure 6.1 Présentation des résultats

CHAPITRE VII

DISCUSSION - RÉSULTATS QUALITATIFS

7.1 Les deux visages du journaliste étudiant

22 mars 2012. Un étudiant, pancarte à la main, manifeste son désaccord avec la hausse des droits de scolarité. Il porte son carré rouge. Avec lui, des milliers de citoyens marchent dans les rues de Montréal. Ensemble, ils scandent des slogans dans l'espoir de se faire entendre.

À la fin de la manifestation, le jeune homme troque son affiche pour son cahier de notes. Il pose quelques questions aux représentants des associations et fédérations étudiantes, prend des photos et retourne chez lui pour rédiger son article.

Il doit faire vite, puisque le chef de pupitre web du *Montréal Campus* espère pouvoir publier son texte avant la fin de la journée.

Cette histoire, racontée par un participant, rappelle le fait que pendant le conflit étudiant, les journalistes du *Montréal Campus* se sont retrouvés dans une position particulière où ils étaient touchés par la hausse des droits de scolarité comme étudiant, mais devait la couvrir comme journaliste.

La couverture des enjeux liés à la hausse des droits de scolarité s'est ainsi imposée d'elle-même au *Montréal Campus*. L'équipe du journal ne pouvait pas ignorer l'importance d'informer la communauté uqamienne sur cet enjeu qui la concernait directement.

Ce double statut de journaliste étudiant a attisé les tensions dans le choix des sources et des formats de reportages, dans les méthodes de travail et dans les réflexions des journalistes quant à la posture qu'ils devaient adopter. Autrement dit, le fait d'être à la fois un journaliste et un étudiant a eu une influence sur la position des journalistes du *Montréal Campus* par rapport aux valeurs professionnelles idéales comme la neutralité. Il en sera question tout au long du présent chapitre. Cette discussion permettra finalement de raffiner la définition du journal étudiant comme média hybride.

7.2 Les journalistes sous haute tension

Il ressort des discours des interviewés que le double statut était au cœur de leurs préoccupations. Pour ou contre la hausse, l'étudiant en eux ne pouvait pas ignorer que cet enjeu le touchait directement et le journaliste en eux ne voulait pas s'en laisser influencer.

Les règles personnelles que les journalistes se sont données, concernant par exemple le port du carré rouge, illustrent bien cette idée de tension liée au double statut.

Le fait de participer à des manifestations, tantôt à titre de journaliste, tantôt à titre d'étudiant, exacerbe aussi cette tension. Pour y faire face, les journalistes ont eu deux types de réactions.

D'abord, deux journalistes ont éprouvé un malaise par rapport à cette tension au point où ils ont cessé leurs activités militantes lorsqu'ils ont obtenu un poste au *Montréal Campus* dans le but de conserver, au moins en apparence, une neutralité professionnelle.

Aussi, cinq journalistes ont affirmé que leur participation au conflit, par exemple en manifestant, leur permettait de mieux comprendre les enjeux et, ainsi, de mieux faire

leur travail. Ils ont réinterprété les cadres professionnels pour légitimer leurs actions militantes.

Ces derniers ont affirmé avoir fait la distinction entre le moment où ils agissaient à titre de journalistes et le moment où ils portaient le chapeau d'étudiant.

Rappelons que deux journalistes interviewés n'ont pas manifesté à titre d'étudiants, l'un parce qu'il était en faveur d'une hausse et l'autre par manque d'intérêt envers l'enjeu.

7.3 Les médias professionnels surveillent

Le conflit étudiant a soulevé les passions. Au Québec, mais aussi dans les autres provinces canadiennes (Lacombe, 2013), les textes d'opinion des chroniqueurs, les lettres ouvertes et les éditoriaux ont compté pour près de la moitié de la couverture totale dans les médias professionnels (Giroux et Charlton, 2014b).

Au plus fort du conflit, la grève générale illimitée de 2012 a été le théâtre d'une médiatisation sans pareil (Influence communications, 2012).

Ce contexte d'espace public hautement médiatisé a placé les journalistes du *Montréal Campus* dans une position particulière. En travaillant pour le journal de l'UQAM, au cœur du conflit, ils ont vu leurs textes être lus non seulement par leur public uqamien, mais aussi par les journalistes des grands médias. Ceux-ci se sont inspirés à plusieurs reprises du travail des *campussiens* dans leur couverture de la grève, si on en croit la conférence donnée par la journaliste du *Devoir* Lisa-Marie Gervais lors de l'évènement « Dîner Causerie » organisé par le *Montréal Campus* (2013).

Ce faisant, les valeurs professionnelles idéales comme la neutralité, de même que le rôle du journaliste pendant de tels conflits, se sont retrouvées au cœur des réflexions au sein de l'équipe du *Montréal Campus*.

Selon les résultats de la phase qualitative, qui montrent le fruit de ces réflexions, le conflit a été un moment privilégié pour obtenir une reconnaissance auprès des médias professionnels.

Pendant cette période, les journalistes du *Montréal Campus*, confronté à leur double statut, ont été forcés de faire le point sur la question de la neutralité et de son impact sur leur future carrière. Cette expérience au journal étudiant leur a permis de se positionner au sein de la profession.

Ceci a contribué à engager davantage le journal sur le chemin du professionnalisme. Les résultats de la présente étude de cas montrent que presque tous les journalistes avaient intégré ou étaient en voie d'intégrer les cadres professionnels. Par exemple, ils ont respecté la *recette* professionnelle et ils ont de multiples corrections qui ont permis de filtrer les biais.

Le conflit, pendant lequel le *Montréal Campus* aurait pu se positionner comme une alternative plus militante aux médias traditionnels, a plutôt été le lieu d'une réaffirmation de son adhésion aux cadres professionnels et à un idéal de neutralité.

Ces résultats font écho aux recherches d'Armstrong, qui avait démontré une tendance similaire lors des protestations étudiantes aux États-Unis pendant les années 1960 :

« For many who are planning careers as professional journalists, student newspapers at colleges are their training grounds and as such are the places they learn about what it means to be a journalist, what role journalists play in society and what impact the objectivity/advocacy question will play in their careers » (Armstrong, 2013, p. 132).

« Reporting on campus protests was a crash course that taught them more than any other experience about how to be a good journalist » (Ibid., p. 17).

Selon elle, l'expérience des journalistes au sein de leur journal étudiant, particulièrement pendant un conflit, est à la base d'une réflexion sur la question de la

neutralité et de son impact sur leur carrière, ainsi que sur le rôle que doivent jouer les journalistes dans la société.

7.4 Gérer les contraintes extérieures

Nous avons vu lors de la première phase de la recherche que la couverture du *Montréal Campus* a été en partie défavorable au gouvernement, mais favorable aux étudiants contre la hausse, faisant apparaître un possible biais dans la couverture du conflit.

L'analyse approfondie des résultats quantitatifs et qualitatifs montrent que ce biais a été moins le résultat d'un militantisme avoué que d'une tentative de naviguer à travers des contraintes extérieures propres au travail journalistique.

Les artisans du *Montréal Campus* n'ont pas milité délibérément en défaveur du gouvernement. Ils n'ont pas appuyé officiellement – sauf dans leurs éditoriaux – le mouvement contre la hausse des droits de scolarité. Les journalistes ont plutôt été forcés de gérer le manque de disponibilité de certains intervenants, notamment les représentants du gouvernement. Ils ont dû travailler avec les conséquences d'une production rapide d'information. Ils ont été contraints de respecter certaines règles propres au *Montréal Campus* qui, mises en place pour favoriser leur apprentissage, ont parfois pris le dessus sur le devoir de neutralité. Leur travail a aussi été influencé par cette bulle uqamienne, dans laquelle tous semblaient en défaveur d'une hausse et où les carrés verts n'ont pas su prendre leur place.

7.5 Vers une définition

Ces observations constituent un tournant dans l'histoire des médias étudiants au Canada et au Québec. Comme l'indique Sullivan (1976), les médias étudiants ont pris appui, au fil du temps, sur les grands conflits politiques et sociaux qui ont secoué l'Amérique du Nord. Que ce soit la crise des missiles de Cuba, le mouvement afro-américain des droits civiques, le mouvement *peace and love* ou différentes grèves, les journaux universitaires ont participé activement à ces conflits, redéfinissant chaque fois leur mandat et leurs méthodes de travail pour répondre au besoin du milieu académique de s'affirmer, de militer, de faire entendre sa voix.

L'analyse des entretiens montre ici une tendance inverse. Le *Montréal Campus* a profité du conflit étudiant de 2012 non pas pour se redéfinir et pour militer contre la hausse des droits de scolarité, mais pour réaffirmer son mandat, que les journalistes qualifient de non-militant, indépendant et professionnel.

Si la première phase de la recherche a démontré le caractère hybride du *Montréal Campus*, la deuxième phase a non seulement mené à comprendre le pourquoi du comment, mais elle a également permis de préciser l'endroit où se situe le journal sur le spectre professionnalisme-activisme.

Les résultats de cette étude de cas montrent que le *Montréal Campus*, défini comme un média hybride, se trouve plus près du professionnalisme que de l'activisme. Pour reprendre l'analogie politique d'un participant, le *Montréal Campus* est « de centre-professionnel » (E9). Si les journalistes ont oscillé entre les deux chemins proposés par Géraldine Muhlmann, ils ont emprunté plus souvent celui du rassemblement dans l'épreuve que celui du décentrement.

Ces résultats nuancent ceux de Mowbray, qui définissait les médias étudiants anglophones de Montréal comme des médias hybrides plus près de l'activisme (2010).

Ils font aussi écho aux résultats d'Armstrong (2013). Pour elle, il y a deux types de journalistes étudiants : celui qui est objectif et celui qui milite. Dans le cadre du conflit étudiant de 2012, le journaliste neutre et l'étudiant militant n'ont parfois fait qu'un, sans que cela ne l'empêche, dans la majorité des cas, d'adhérer aux cadres professionnels.

Est-ce dire que le *Montréal Campus*, en reproduisant l'idéologie professionnelle, contribue à préserver l'ordre social, politique et économique plutôt que de remettre en question les rapports de domination? Est-ce dire que le *Montréal Campus*, en adhérant aux cadres professionnels, préserve le statut dépolitisé de l'espace public plutôt que de contribuer à le repolitiser? A-t-il plutôt laissé le soin aux médias alternatifs dont le mandat se veut ouvertement militant – pensons à CUTV¹⁵ – de réintroduire dans l'espace public une dimension antagonique?

La réponse : pas tout à fait.

Qu'ils aient davantage rassemblé dans l'épreuve que décentré jusqu'aux limites du lien, les journalistes du *Montréal Campus* ont fait preuve de neutralité *critique*. Que cette critique ait été implicite ou avouée, sous-entendue ou mise de l'avant, elle a permis d'introduire du conflit dans le geste journalistique de rassembler. Et c'est cette introduction de conflit, dans ce cas-ci davantage dirigée contre les pouvoirs officiels et moins dans une optique de rupture idéologique, qui permet de réintroduire dans l'espace public une dimension antagonique. C'est cette possibilité de conflit qui ouvre la porte, plus ou moins grande, à une repolitisation du réel.

¹⁵ CUTV est l'acronyme pour *Concordia University Television*. Il s'agit de la chaîne de télévision communautaire – et militante – de l'Université Concordia. Fondée en 1969, sa visibilité s'est accrue lors du conflit étudiant de 2012. La CUTV était présente dans les manifestations et a affiché son soutien aux étudiants opposés à la hausse des droits de scolarité (AFP, 2012).

7.6 Poursuivre la réflexion

Si on en croit Sullivan (1976), on peut supposer que chaque média étudiant, lors de chaque nouveau conflit dont il sera témoin, reprendra la réflexion au sujet des valeurs idéales et repensera son rôle dans l'espace public. Dans d'autres circonstances, la réflexion de l'équipe du *Montréal Campus* pourrait prendre une toute autre voie.

Si les journalistes du *Montréal Campus* ont principalement adhéré aux cadres professionnels, le journal n'en demeure pas moins hybride. Les résultats de cette étude démontrent en effet une certaine ouverture à la réinterprétation des cadres journalistiques dans une perspective plus activiste. Dans un objectif de décentrement.

Rappelons que plusieurs participants ont par exemple affirmé, avec le recul, qu'ils regrettaient de ne pas avoir profité du conflit étudiant de 2012 pour redéfinir le mandat du journal. Pour réinterpréter les cadres. Ils considèrent qu'ils auraient pu faire une couverture moins factuelle et aller davantage au fond des enjeux. Ils auraient dû, disent-ils, repenser leur mandat de journal non militant de qualité professionnelle pour en faire un journal plus critique, plus alternatif. Ils auraient dû tenter de rompre avec l'idéologie dominante.

Selon eux, c'est notamment par manque d'expérience qu'ils n'ont pas mis le pied dans cette ouverture. Comme journalistes en apprentissage, il est plus facile de se coller aux cadres professionnels que de les réinterpréter, selon Armstrong (2013). Les journalistes étaient également pris dans une forte tradition de rigueur et d'élitisme au *Montréal Campus*. Une tradition qui s'appuie sur les cadres professionnels.

Même si la réflexion a abouti, pendant le conflit étudiant de 2012, sur une réaffirmation de l'importance de tendre vers la neutralité et d'adhérer aux normes

professionnelles idéales, cette ouverture montre qu'il pourrait en être autrement advenant un autre conflit.

CONCLUSION

Ce projet de recherche a été entrepris dans le but général de cartographier le terrain encore inexploré des journaux étudiants francophones du Québec. À travers l'étude de cas du *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant de 2012, il s'agissait d'analyser la couverture du journal et le discours de ses journalistes à travers le prisme de la neutralité et de confronter cette analyse à l'idéal-critique du journalisme comme rassemblement conflictuel. Cette analyse a permis de situer le *Montréal Campus* sur le spectre professionnalisme-activisme, entre le mouvement de rassembler dans l'épreuve et celui de décentrer jusqu'aux limites du lien.

La problématique s'appuie sur des études empiriques traitant des médias étudiants d'hier et d'aujourd'hui et des médias professionnels pendant la grève de 2012. Elle se rapporte également aux grands courants de recherches critiques en communication sur le rôle idéal des journalistes au sein d'un espace public démocratique. Elle repose aussi sur les discours critiques des médias quant à un espace public aujourd'hui dépolitisé, au sein duquel les journalistes créent du commun et reproduisent une idéologie professionnelle au service du statu quo. La problématique s'ouvre finalement sur la possibilité de repolitiser cet espace public en y injectant une forme de conflictualité, que ce soit en réintroduisant un discours contre-hégémonique porté notamment par les médias alternatifs ou en y critiquant les pouvoirs officiels comme le font les médias professionnels.

Cette recherche, utilisant une méthode mixte, a été guidée par deux questions principales. Dans un premier temps, la couverture du *Montréal Campus* a été analysée quantitativement afin de connaître dans quelle mesure elle a été neutre. Une fois cette mise en contexte terminée, il s'agissait de comprendre comment et

pourquoi cette couverture a pris forme. Pour ce faire, il a fallu analyser qualitativement les discours des anciens journalistes du *Montréal Campus* dans le but de mettre en lumière les aspects pratiques derrière la production du journal, mais également les réflexions personnelles et professionnelles entourant la notion de neutralité.

Lors de la première phase, 87 articles ont été analysés. Les textes ont été disséqués. Nous avons vu qu'ils étaient neutres dans la majorité des cas. Ce résultat concorde avec les résultats des deux études semblables qui avaient pour objet les médias professionnels. La nature des sources a été exposée. L'absence des étudiants en faveur d'une hausse a été soulignée. Les épisodes marquants ont été mis en relief. Le choix des formats a été décortiqué.

Pour compléter l'étude, neuf entretiens semi-dirigés ont été menés, puis analysés. Le contexte général du conflit étudiant a été expliqué. Les logiques entourant les pratiques journalistiques au *Montréal Campus* ont été mises de l'avant. Nous avons vu qui sont les journalistes de ce journal étudiant, comment ils se positionnent par rapport à la valeur de neutralité, comment ils la définissent et comment ils ont perçu leur rôle pendant le conflit étudiant. Nous avons analysé leurs impressions quant à la couverture, ainsi que leurs justifications des résultats de la première phase.

Plusieurs constats se dégagent de cette étude. Les journalistes du *Montréal Campus* ont été neutres, la plupart du temps, parce qu'ils ont appris la recette professionnelle. Parce qu'ils étaient conscients de leur rôle de journaliste et de celui d'étudiant et ils étaient en mesure d'en faire la distinction. Parce que le processus de correction des textes a permis de filtrer les biais.

Les partis-pris, visibles suite à l'analyse quantitative des textes, étaient moins le résultat d'un militantisme qu'une tentative des journalistes en apprentissage de gérer les contraintes de travail dans l'univers particulier qu'est la bulle uqamienne.

Il en ressort que le *Montréal Campus* est un journal hybride, qui se situe entre professionnalisme et activisme. L'analyse qualitative a permis de raffiner cette définition. En mettant de l'avant le fait que les journalistes avaient intégré ou étaient en voie d'intégrer les cadres professionnels, l'analyse a permis de démontrer que le journal était plus près du professionnalisme que de l'activisme. Un journal qui rassemble dans l'épreuve davantage qu'il ne décentre.

Bref, les journalistes du *Montréal Campus* ont fait preuve de neutralité *critique* et cet esprit critique a été plus involontaire ou implicite que revendiqué.

Les résultats permettent de penser que le *Montréal Campus*, s'il a parfois contribué à reproduire l'idéologie professionnelle du journalisme et à préserver l'ordre social, politique et économique, a *en même temps* laissé la porte ouverte au conflit et à la repolitisation de l'espace public.

L'analyse montre une ouverture possible à une redéfinition du mandat vers une alternative plus activiste lors d'un futur conflit, comme le propose Sullivan (1976).

Outre les contraintes habituelles liées à la rédaction d'un mémoire de maîtrise, cette étude a ses limites. Elle n'est qu'un portrait à une période donnée. Une capture d'image à un moment précis, soit le conflit étudiant de 2012.

Déjà, plusieurs choses ont changé au *Montréal Campus*. À la suite de la grève étudiante, les revenus publicitaires déjà en forte décroissance ont amorcé une chute libre. Cette baisse draconienne des revenus du journal a forcé l'équipe de journalistes à diminuer le nombre de parutions, qui est passé de huit à deux par session, et à se concentrer davantage sur le web.

Contraint par cette pression budgétaire, le journal a ensuite tenté de fusionner avec la radio de l'UQAM, Choq FM, et la webtélé Seizeneuf. Les trois médias étudiants ont perdu le référendum sur cette question et ont été forcés de demeurer indépendants l'un de l'autre.

Dans une tentative de garder le *Montréal Campus* à flot, l'équipe suivante a remanié l'organisation du journal. Désormais, l'équipe de rédaction compte dix étudiants (comparativement à cinq auparavant). Cette équipe *augmentée* a plus de temps à consacrer à l'analyse et aux enquêtes.

Il faut donc voir cette recherche comme une première phase dans l'étude des médias étudiants. Un débroussaillage qui a eu lieu à un moment important de l'histoire récente du *Montréal Campus*, celui du conflit étudiant de 2012. Il y a eu d'autres moments importants dans son histoire avant celui-ci. Et il y en aura d'autres.

Il s'agit donc d'une première étape qui, si elle ne prétend pas avoir mené à l'adoption d'une définition précise et arrêtée des médias étudiants, ni même d'avoir validé de manière définitive la position du *Montréal Campus* par rapport à la neutralité, s'inscrit dans une série d'études possibles sur la couverture des conflits étudiants par les journaux universitaires.

Cette recherche s'ouvre sur la perspective de sortir de ce conflit. Pour mieux comprendre les logiques et les mécanismes du journalisme étudiant, il serait intéressant de se pencher sur les médias universitaires dans d'autres circonstances que celui du printemps 2012.

Ce mémoire aurait également gagné à pouvoir compter sur l'analyse des *tweets* du *Montréal Campus*, qui ont constitué un pan important de sa couverture du conflit. La collecte des données a été réalisée trois ans après la grève de 2012, ce qui rendait difficile le recensement de ces messages en 140 caractères.

D'autres pistes de questionnement émergent de ce mémoire. Des futures recherches pourraient par exemple analyser comment l'appropriation des médias sociaux numériques par les journalistes du *Montréal Campus* influence leur couverture. Il faudrait chercher à comprendre dans quelle mesure ces « nouveaux » médias teintent leur perception des normes professionnelles idéales et leur rôle dans l'espace public.

On pourrait aussi se pencher sur les liens de proximité entre les groupes militants et les médias étudiants. Comprendre l'influence de cette proximité sur les logiques et les stratégies qu'utilisent les groupes militants pour s'imposer dans l'espace public à travers les médias étudiants.

L'absence de recherches sur les médias étudiants francophones au Québec – et même sur les médias étudiants canadiens en général – ouvre également la porte à une analyse historique de ces grands oubliés sous l'angle, par exemple, des conflits sociaux et politiques qui ont secoué le pays au fil du temps.

La passion pour le journalisme des personnes rencontrées dans le cadre de ce mémoire, mêlée aux tensions et à la grogne encore perceptibles trois ans après le « printemps érable », laissent croire à un réel besoin de réfléchir à ces événements.

Ces événements ont marqué les militants, les étudiants, les citoyens. Quatre ans plus tard, les journalistes étudiants du *Montréal Campus*, devenus pour la plupart journalistes professionnels, portent encore les marques de ce conflit, qui continue de façonner leurs réflexions sur les valeurs journalistiques, les méthodes de travail et sur leur rôle au sein de l'espace public démocratique.

Si ce mémoire constitue une base pour ces réflexions futures, il ne doit pas enfermer le débat dans un carcan. Les discussions doivent continuer d'avoir lieu de manière ouverte au sein des salles de rédaction étudiantes si l'on veut espérer « décloisonner les savoirs » (Granjon, 2007, para. 4), « construire une contre-hégémonie » (Ouellet, 2008, p. 146), retourner à l'essence de ce journalisme idéal qui est de rassembler dans le conflit.

ANNEXE A

POLITIQUE RÉDACTIONNELLE

Politique rédactionnelle du *Montréal Campus*, publiée dans l'édition du 21 septembre 1981.

- 1) Le but premier du *Montréal Campus* est d'informer la communauté étudiante de l'Université du Québec à Montréal afin de l'éclairer dans la défense de ses intérêts.
- 2) Par contre, le *Montréal Campus* ne se veut le porte-parole d'aucun groupe ou association constitués.
- 3) *Montréal Campus* tient à présenter ses informations de façon équilibrée de sorte que sa crédibilité soit préservée auprès de l'ensemble de la communauté universitaire. Le ton des reportages doit donc être celui de la presse d'information avec comme souci premier de livrer au lecteur une information exacte et honnête.
- 4) Le contenu rédactionnel et publicitaire du *Montréal Campus* ne doit comporter aucune forme de discrimination.
- 5) *Montréal Campus* accorde une priorité à l'information portant sur les diverses composantes de la vie universitaire; il fait placer aussi dans ses pages à des informations sur des événements qui se situent en dehors du cadre universitaire, dans la mesure où ces informations sont susceptibles d'intéresser la communauté universitaire.
- 6) *Montréal Campus* indique clairement à ses lecteurs ce qui est considéré comme article d'opinion plutôt que d'information.
- 7) Reconnaissant la pluralité des familles de pensée dans la communauté universitaire, *Montréal Campus* laisse ses journalistes libres de leurs opinions exprimées dans le journal. Ces opinions doivent avoir un caractère d'utilité publique et se situer dans

des débats qui ont audience auprès du public lecteur. Le ton des commentaires doit éviter les formules sectaires, le langage de type slogan ou les expressions offensantes. Quant au fond, le journal n'impose aucune ligne de pensée à ses rédacteurs et s'engage à ne pratiquer aucune forme de censure.

- 8) Un article d'opinion ne devient la position officielle du journal que s'il fait l'objet d'un consensus des membres de la Société des rédacteurs. Dans ce cas, il en sera fait mention au lecteur.

ANNEXE B

LE GUIDE DU COLLABO

Extrait du guide du collaborateur du *Montréal Campus*, mis à jour à l'automne 2012.

1. Mission

Montréal Campus est le seul journal indépendant et autofinancé de l'Université du Québec à Montréal, ce qui en fait un outil d'information unique et précieux pour la communauté universitaire. Si *Montréal Campus* a su atteindre et maintenir une telle qualité depuis 1980, c'est grâce à l'implication sérieuse et constante de ses collaborateurs.

La mission fondamentale de *Montréal Campus* est celle d'une école de journalisme. Tout le reste en découle, dans la forme autant que le fond: articles bien écrits, bien construits, suivi constant de l'actualité universitaire, regards neufs sur la société, découverte de jeunes talents inconnus des grands médias. Cette rigueur permet à *Montréal Campus* de se définir – bien humblement – comme un journal semi-professionnel. Bref, un endroit tout à fait approprié pour aiguïser sa plume et son jugement.

ANNEXE C

LA SOCIÉTÉ DES RÉDACTEURS

Extrait de la refonte des règlements généraux du *Montréal Campus*, soumis à l'attention de l'assemblée générale du 17 avril 1989.

Chapitre 5 - LA SOCIÉTÉ DES RÉDACTEURS

Article 15 – Mandat

La Société des rédacteurs est l'instance éditoriale du *Montréal Campus*. En conséquence, elle a les pouvoirs suivants :

- a) Assure la publication régulière et ponctuelle du journal en collaboration avec le pupitre;
- b) Voit au respect de la politique rédactionnelle;
- c) Participe aux décisions relatives au contenu de *Montréal Campus*;
- d) Étudie, prépare et recommande pour adoption à l'assemblée générale de la Corporation des normes éthiques, rédactionnelles et publicitaires qu'elle juge appropriées.
- e) Forme tous les comités nécessaires à son fonctionnement.

Article 16 - Composition

Est membre de la Société des rédacteurs, avec tous les droits et privilèges qui s'y rattachent, toute personne ayant collaboré à plus de trois numéros du *Montréal Campus* et continuant de le faire régulièrement, c'est-à-dire en ayant collaboré à au moins deux numéros du journal durant la session précédant l'assemblée générale.

Sont également membres les employés sous contrat avec le *Montréal Campus*.

ANNEXE D

ARTISANS DU MONTRÉAL CAMPUS

Liste des artisans du *Montréal Campus* pendant la période étudiée.

ÉQUIPE DE RÉDACTION

| Période | Rédaction en chef | UQAM | Société | Culture | Web |
|-----------------------|--------------------|---------------------------|---------------------------|---------------------------|------------------------|
| Printemps 2010 | Valérie Ouellet | Charles-Éric Blais-Poulin | Christopher Young | Justine Grenier | Naël Shiab |
| Automne 2010 | Naël Shiab | Louis-Samuel Perron | Guillaume Jacob | Charles-Éric Blais-Poulin | Maïka Sondarjée |
| Printemps 2011 | Naël Shiab | Louis-Samuel Perron | Guillaume Jacob | Charles-Éric Blais-Poulin | Émilie Clavel |
| Automne 2011 | Émilie Clavel | Arnaud Stoppa | Charles-Éric Blais-Poulin | Florence Ferraris | Williams Fonseca-Baeta |
| Printemps 2012 | Émilie Clavel | Williams Fonseca-Baeta | Ewan Sauves | Florence Ferraris | Catherine Lévesque |
| Automne 2012 | Catherine Lévesque | Étienne Dupuis | Émilie Bergeron | Audrey Desrochers | Sandrine Champigny |
| Printemps 2013 | Catherine Lévesque | Étienne Dupuis | Émilie Bergeron | Audrey Desrochers | Sandrine Champigny |

JOURNALISTES COLLABORATEURS

| Nom | Nombre d'articles liés à la grève |
|---------------------------------|-----------------------------------|
| Frédéric Lacroix-Couture | 16 |
| Catherine Lévesque | 10 |
| Simon Dansereau | 9 |
| Yessica Paola Valderrama Chavez | 5 |
| Camille Carpentier | 4 |
| Fanny Samson | 3 |

| | |
|-----------------------------|---|
| Laura Pelletier B. | 3 |
| Marie Kirouac-Poirier | 3 |
| Ewan Sauves | 2 |
| Vanessa Hébert | 2 |
| Stéphanie Maltais | 2 |
| Sabrina Descarrega | 2 |
| Isabelle L'Héritier | 2 |
| Julien Lamoureux | 2 |
| Vincent Vignola | 1 |
| Philippe Nemeh-Nombre | 1 |
| Maude Dufour-Gauthier | 1 |
| Marie-Michèle Siouï | 1 |
| Guillaume Jacob | 1 |
| Patrick Duscheneau | 1 |
| Rachel Del Fante | 1 |
| Francis Duchesne | 1 |
| Louis-Philippe Bourdeau | 1 |
| Philippe Lépine | 1 |
| Audrey Desrochers | 1 |
| Marion Bérubé | 1 |
| Thomas Dupont-Buist | 1 |
| Francis Dufresne | 1 |
| Nicolas Dagenais | 1 |
| Andréane Côté-Saint-Laurent | 1 |
| Audrey Neveu | 1 |
| Sandrine Champigny | 1 |
| Catherine Bernard | 1 |
| Annabelle Caillou | 1 |
| Justine Gagnard-Parent | 1 |
| Mélissa DesGroseillers | 1 |
| Catherine Paquette | 1 |
| Andréane Apablaza | 1 |

ANNEXE E

EXEMPLE DE L'ANALYSE DE CONTENU

À la page suivante figure un exemple d'analyse de contenu suivi d'un exemple de la grille d'analyse pour le volet quantitatif.

Légende

Bleu : Relatif au camp du gouvernement. Pour faciliter le codage, cela inclut aussi les groupes qui partagent les positions du gouvernement, comme l'UQAM ou la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ).

Rouge : Relatif au camp des étudiants contre la hausse des droits de scolarité. Pour faciliter le codage, cela inclut aussi les groupes qui partagent leurs positions, comme les différents syndicats.

Vert : Relatif au camp des étudiants en faveur de la hausse des droits de scolarité.

Ce qui est marqué par une couleur correspond à un mot ou un passage connoté qui est soit favorable ou défavorable envers l'un ou l'autre des camps.

Les leaders étudiants en colère, la CREPUQ applaudit

Frédéric Lacroix-Couture - 21 mars 2012

Au lendemain du budget Bachand, les associations étudiantes protestent, alors que la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ) se réjouit des mesures annoncées pour aider au développement du milieu universitaire.

La porte-parole de la Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (CLASSE), Jeanne Reynolds, se dit «décue» et «fâchée» par l'attitude du gouvernement libéral face à leurs revendications. «Le budget n'a pas pris en compte sérieusement les revendications du plus grand mouvement populaire en cours au Québec. Il n'y a aucune ouverture du gouvernement alors que nous lui demandons d'entamer des négociations», déplore-t-elle tout en avouant ne pas être surprise du maintien de la position du gouvernement.

Du côté de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), la présidente Martine Desjardins ne ressent pas de la déception, mais plutôt de la frustration. «Nous réduisons les étudiants à des citoyens de seconde classe alors que nous sommes plus de 200 000 en grève», s'offusque-t-elle. La présidente voit dans la hausse une décision idéologique et non une vision à long terme. «Le gouvernement devrait savoir que pour chaque dollar investi auprès d'un étudiant universitaire, l'État va chercher 5,30 \$ en termes d'impôts et de taxes lorsque celui-ci obtient son diplôme et entre sur le marché du travail», argue-t-elle.

La contribution supplémentaire de 63 M\$ au plan de financement universitaire n'impressionne guère les leaders étudiants qui se questionnent quant à la destination de cette somme d'argent. La CREPUQ se dit toutefois satisfaite de cette annonce qui tient compte de la hausse de la fréquentation universitaire.

Les recteurs se réjouissent également des différents projets qui nécessiteront de la recherche universitaire. «L'expertise universitaire québécoise se déploie dans tous les secteurs d'activité de la société. Les universités sont donc bien placées pour contribuer aux nombreux projets de développement énoncés dans le budget, comme le Plan d'action sur les changements climatiques, le Plan d'action Vieillir chez soi et le Plan Nord», a déclaré par voie de communiqué, le président-directeur général de la CREPUQ, Daniel Zizian.

La classe moyenne touchée

La porte-parole de l'opposition officielle en matière d'enseignement supérieur, Marie Malavoy, qualifie le budget de «mauvais» pour la classe moyenne, surtout parce qu'il ne tient pas compte de l'impact de la hausse des frais de scolarité sur ces familles. «Le gouvernement n'a pas bonifié le programme de prêts et bourses en fonction des étudiants de la classe moyenne, alors qu'une majorité d'entre eux n'y a pas accès. On fait porter tout le poids sur la classe moyenne qui représente l'épine dorsale de notre économie», soutient la députée péquiste, qui juge le seuil de la contribution parentale peu avantageuse pour cette partie de la population. La présidente de la FEUQ, Martine Desjardins, dénonce quant à elle la diminution des bourses pour les étudiants à la maîtrise et au doctorat et trouve «aberrant que ce soit aux familles de se serrer la ceinture».

Les leaders étudiants assurent qu'ils intensifieront leurs moyens de pressions et que des

Audrey Desrochers y-12-2 16:06

Commentaire [1]: TITRE : Neutre

Audrey Desrochers y-12-2 15:55

Commentaire [2]: LEAD : Neutre

Audrey Desrochers y-12-2 16:29

Commentaire [3]: La CREPUQ s'est prononcée en faveur de la hausse et sera considérée comme faisant partie du camp du gouvernement. Pour faciliter le codage, la CREPUQ sera dorénavant codée comme «gouvernement».

Audrey Desrochers y-12-2 16:02

Commentaire [4]: Ne pas en tenir compte, parce que les critiques de l'opposition envers le gouvernement sont «normales» et «attendues» (Giroux et Charlton, 2014b, p. 31)

perturbations économiques sont à prévoir. La CLASSE tient d'ailleurs un congrès cette fin de semaine pour discuter des actions à prendre à la suite de la manifestation nationale du 22 mars.

-30-

Audrey Desrochers y-12-2 16:44

Commentaire [5]: Nous pouvons conclure que l'article est neutre envers le camp du gouvernement et envers les étudiants contre la hausse des droits de scolarité. Il n'y a aucune mention des étudiants en faveur de la hausse.

RAISONS : Le titre et le lead présentent des mots connotés : « en colère », « protestent », « applaudit » et « se réjouit ». Cependant, l'impression d'ensemble qui s'en dégage reste ni favorable, ni défavorable envers l'un des camps, puisque les deux côtés de la médaille sont présentés équitablement.

Le même raisonnement vaut pour le reste de l'article. Le caractère favorable ou défavorable ne semble pas « manifeste » et n'imprègne pas « la totalité ou une bonne partie » du texte (Ibid.)

L'exemple se trouve dans la grille d'analyse à la page suivante

Exemple de grille d'analyse

| # | Titre | Date | Auteur | Forme | Unités/Partie d'unité | Indice d'orientation |
|--------------|--|------------|--------------------------|------------------|---------------------------------|--|
| 1 | La grogne contre le budget envahit les rues | 2010-04-02 | Ewan Sauves | Nouvelle+ | X | Gouv : -1 Étudiants contre : 0 Étudiants pour : s.o. |
| 2 | Une solution dangereuse | 2010-09-01 | Émilie Clavel | Nouvelle (Brève) | X | Gouv : 0 Étudiants contre : s.o. Étudiants pour : s.o. |
| 3 | La communauté étudiante contre-attaque | 2010-09-28 | Laurent Vignola | Analyse | Hausse des frais de scolarité | Gouv : -1 Étudiants contre : +1 Étudiants pour : s.o. |
| | | | | Analyse | Forums spéciaux sur l'éducation | Gouv : -1 Étudiants contre : 0 Étudiants pour : s.o. |
| | | | | Analyse | Possible grève à l'automne | Gouv : 0 Étudiants contre : 0 Étudiants pour : s.o. |
| 4 | Les leaders étudiants en colère, la CREPUQ applaudit | 2012-03-21 | Frédéric Lacroix-Couture | Nouvelle | X | Gouv : 0 Étudiants contre : 0 Étudiants pour : s.o. |
| TOTAL | | | | | | Gouv : -3 Étudiants contre : +1 Étudiants pour : s.o. |

APPENDICE A

GUIDE D'ENTRETIEN

INTRODUCTION

D'abord, je voudrais vous remercier de prendre de votre temps pour répondre à mes questions. L'entretien durera environ une heure.

Vous avez déjà rempli le formulaire de consentement. Je vous rappelle donc que votre participation à la recherche est volontaire. Vous pouvez demander à ce qu'on arrête l'entretien à tout moment et vous pouvez refuser de répondre à certaines questions sans avoir à vous justifier.

L'entretien sera enregistré numériquement avec votre consentement. Je vais m'assurer de préserver votre anonymat pendant le traitement des données et lors de la diffusion des résultats. Je retranscrirai l'entretien sur support informatique et détruirai ensuite l'enregistrement audio. Tous les documents pouvant vous identifier seront conservés séparément, sous clé, dans le bureau de la chercheuse.

Avez-vous des questions? Allons-y.

SECTION 1 : PARCOURS DU JOURNALISTE ET RAPPORT AU *MONTRÉAL CAMPUS*

Questions générales

- Dans quel programme d'étude étiez-vous inscrit lors de votre implication au *Montréal Campus*?
- Pendant combien de temps avez-vous été impliqué au *Montréal Campus* et quels postes avez-vous occupés? (Ex : *Automne 2010 à hiver 2011, collaborateur. Automne 2012, chef de pupitre UQAM*)

- Quelles étaient vos expériences professionnelles (journalistiques) avant votre implication au *Montréal Campus*?
- Quelles ont été vos expériences professionnelles (journalistiques) suivant votre implication au *Montréal Campus*?

Questions sur l'implication dans le mouvement étudiant

- Avez-vous participé à des manifestations/mobilisations contre la hausse des droits de scolarité? À quelle fréquence? (Donnez des exemples) – *carré rouge*?
- Avez-vous participé à des manifestations/mobilisations en faveur de la hausse des droits de scolarité? À quelle fréquence? (Donnez des exemples)
 - Lorsque vous participiez à ces manifestations/mobilisations, vous le faisiez à quel titre? (*Était-ce à titre de journaliste? D'étudiant? Les deux? Ou à un autre titre?*)
- Étiez-vous impliqué dans le mouvement étudiant (*associations et fédérations étudiantes, syndicats, groupes de mobilisations, etc.*) entre le printemps 2010 et le printemps 2013? Expliquez.
- [S'il y a lieu], croyez-vous que votre implication a pu influencer votre couverture des événements au *Montréal Campus*? Comment? Pourquoi?

Questions « définitions »

- Comment décrivez-vous le *Montréal Campus*?
- Comment décrivez-vous le rôle du *Montréal Campus* dans le contexte du conflit étudiant de 2012?
 - Dans le contexte du conflit étudiant de 2012, comment décrivez-vous le rôle du *Montréal Campus* par rapport aux médias « professionnels »? (S'il ne comprend pas bien la question : *diriez-vous qu'il joue le même rôle que les médias « professionnels »? Pourquoi?*)
 - Dans le contexte du conflit étudiant de 2012, comment décrivez-vous

le rôle du *Montréal Campus* par rapport aux médias alternatifs/activistes? (S'il ne comprend pas bien la question : *diriez-vous qu'il joue le même rôle que les médias « alternatifs/activistes »? Pourquoi?*)

SECTION 2 : LES VALEURS JOURNALISTIQUES

Questions sur les méthodes de travail

- Comment étaient décidées les affectations pendant le conflit? (*Si la personne ne comprend pas bien la question : est-ce que c'était le plus souvent une affectation des chefs de pupitre ou l'initiative du journaliste? Expliquez.*)
 - o Quelles valeurs ou principes journalistiques vous guidaient dans le choix des sujets à traiter?
- Quelles valeurs journalistiques vous guidaient dans le traitement des sujets liés au conflit étudiant de 2012? (*par exemple dans la façon dont vous meniez les entrevues, dans l'écriture, etc.*)
- Comment procédiez-vous au choix des sources à interviewer? (*Est-ce que c'était plus l'équipe qui choisissait ou les collaborateurs?*)
 - o Quelles valeurs vous guidaient dans le choix des sources?

Questions sur l'objectivité, l'impartialité, la neutralité

- Quelles distinctions faites-vous entre les valeurs d'objectivité, d'impartialité et de neutralité?
 - o Comment définissez-vous l'objectivité journalistique?
 - o Comment définissez-vous l'impartialité journalistique?
 - o Comment définissez-vous la neutralité journalistique?
- En termes d'importance, où classez-vous la neutralité parmi les valeurs qui vous ont guidé pendant la couverture du conflit? (*En haut de la liste? En bas de la liste? Très importante? Peu importante? Moyennement importante?*)

Autrement dit, dans quelle mesure la valeur de neutralité a guidé votre travail au *Montréal Campus* pendant le conflit étudiant? Expliquez.

- À votre avis, y a-t-il des traces de parti-pris dans les textes du *Montréal Campus* sur le conflit étudiant de 2012?
 - o Par exemple, avez-vous l'impression d'avoir fait une couverture favorable, défavorable ou neutre envers...
 - 1) Les positions du gouvernement? (incluant les acteurs qui partageaient les positions du gouvernement, par exemple la CREPUQ)
 - Pourquoi? Comment? (Donnez des exemples)
 - 2) Les positions des étudiants contre la hausse des droits de scolarité? (incluant les acteurs qui partageaient les positions de ces étudiants, par exemple les syndicats)
 - Pourquoi? Comment? (Donnez des exemples)
 - 3) Les positions des étudiants en faveur de la hausse des droits de scolarité?
 - Pourquoi? Comment? (Donnez des exemples)
- À quels moments/périodes du conflit (entre printemps 2010 et printemps 2013) il a été plus difficile de jongler avec la valeur de neutralité? (Donnez des exemples)
- De manière générale, est-il plus difficile ou plus facile de rester neutre dans sa couverture lorsqu'on traite d'un sujet qui nous touche ou qui vient ébranler nos valeurs? Pourquoi? Donnez des exemples.

SECTION 3 : QUESTIONS D'OUVERTURE

- De manière générale, vos opinions sur la question de la hausse se sont-elles reflétées dans vos articles? Si oui, de quelle façon? (Donnez des exemples) Sinon, expliquez de quelle façon vous y êtes parvenu.
- Pendant le conflit étudiant de 2012, considérez-vous avoir pratiqué un journalisme plus proche de l'activisme ou du professionnalisme (dans le cadre de votre implication au *Montréal Campus*)?
- La première phase de notre recherche montre que la couverture a été

généralement neutre. Lorsqu'il y a eu parti-pris, la couverture a été favorable aux étudiants contre la hausse et défavorable au gouvernement. Comment expliquez-vous ces résultats?

- Très peu de mentions ont été faites des étudiants en faveur la hausse des frais de scolarité. Pourquoi?
- L'étude de la couverture a montré que les textes d'analyses étaient moins neutres que les textes de nouvelles. Comment expliquez-vous cela?
- De manière générale, quelles seraient vos réflexions quant au rôle des médias étudiants en temps de conflit?
- De manière générale, quelles seraient vos réflexions par rapport aux valeurs professionnelles comme la neutralité?

CONCLUSION

Voilà, c'est ce qui met fin à l'entretien. Encore une fois, j'aimerais vous remercier d'avoir pris le temps de répondre aux questions. Désirez-vous que je vous transmette les résultats de la recherche?

En terminant, avez-vous des questions concernant la recherche, son déroulement, etc.?

BIBLIOGRAPHIE

- 30 ans de journalisme étudiant et indépendant. *Montréal Campus*, 31(12), 1-23.
- AFP. (2012, 29 avril). CUTV : le « printemps érable » révèle le talent des médias étudiants. *Huffington Post Québec*. Récupéré de http://quebec.huffingtonpost.ca/2012/04/29/greve-etudiante-medias-etudiants-quebec_n_1462697.html
- Allan, S. (2010). *News culture*. Berkshire : Open University Press.
- Angers, M. (2005). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Anjou : Les éditions CEC.
- Armstrong, K. *Telling their own story: how student newspapers reported campus unrest, 1962-1970*. (Thèse de doctorat). University of Southern Mississippi. Récupéré d'Aquila, l'archive de publication électronique de l'Université de Southern Mississippi http://aquila.usm.edu/theses_dissertations/4076/
- Atton, C. (2003). What is 'alternative' journalism ? *Journalism*, 4(3), 267-272.
- Atton, C. (2004). *An alternative Internet : Radical media, politics and creativity*. Edinburgh : Edinburgh University Press.
- Atton, C. et Wickenden, E. (2005). Sourcing routines and representation in alternative journalism : a case study approach. *Journalism studies*, 6(3), 347-359.
- Baillargeon, N. (2012, 17 avril). Les mots de la grève... ou faut-il dire boycott?!? Voir. Récupéré de <https://voir.ca/normand-baillargeon/2012/04/17/les-mots-de-la-greve-ou-faut-il-dire-du-boycott/>
- Ballarini, L. (2010). *L'espace public au-delà de l'agir communicationnel. Quatre renversements de perspective pour sortir des impasses habermassiennes*. (Thèse de doctorat). Université Paris 8. Récupéré de HAL, archives ouvertes <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00573282/>

- Bateson, G. (1972). *Steps to an ecology of mind: Collected essays in anthropology, psychiatry, evolution, and epistemology*. New York : Ballantine.
- *Berelson, B. (1971) *Content analysis in communication research*. New York : Hafner.
- Bernier, M.-A. (2004). *Éthique et déontologie du journalisme*. Sainte-Foy : Les Presse de l'Université Laval.
- Bernier, M.-A. (2008). *Journalistes au pays de la convergence. Sérénité, malaise et détresse dans la profession*. Québec : Presse de l'Université Laval.
- Berthiaume, P. *Le journal piégé ou l'art de trafiquer l'information*. Montréal : VLB Éditeurs.
- Blaagaard, B. (2013). Shifting boundaries : Objectivity, citizen journalism and tomorrow's journalists. *Journalism*, 14(8), 1076-1090.
- Blanchette-Cohen, N., Warner, A., Di Mambro, G. et Bedeaux, C. (2013). Du carré rouge aux casseroles : a context for youth-adult partnership in the Quebec student movement. *International Journal of Child, Youth and Family Studies*, 4(3.1), 444-463.
- Bodle, J. (1994). Measuring the tie between funding and news control at student newspapers. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 71(4), 905-913.
- Bodle, J. (1996). The instructional independence of daily student newspapers. *Journalism & Mass Communication Educator*, 51(4), 16-26.
- de Bonville, J. (2000). *L'analyse de contenu des médias. De la problématique au traitement statistique*. Paris : De Boeck Université.
- Boudana, S. (2010). On the values guiding the French practice of journalism : Interviews with thirteen war correspondents. *Journalism*, 11(3), 293-310.
- Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision, suivi de L'emprise du journalisme*. Paris : Libre-Raisons d'agir.
- Brannen, J. (2005). Mixed methods research : a discussion paper. *NCRM Methods Review Paper*, 1-30.

- *Breton, P. (1997). *La parole manipulée*. Montréal : Boréal.
- Brunelle, C., Lampron, L.-P. et Roussel, M. (2012). La liberté d'expression en contexte de crise : le cas de la grève étudiante. *Les Cahiers de droit*, 53(4), 831-859.
- Carbonneau, J.-R. et Desrochers, M. (2013, juin). *Réflexion sur le rôle et la polarisation des médias dans le cadre du conflit étudiant québécois 2012*. Communication présentée dans le cadre du Congrès annuel de l'Association canadienne de science politique, Victoria.
- Cardon, D. et Granjon, F. (2010). *Médiactivistes*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Charron, J., Lemieux, J. et Sauvageau, F. (1991). *Les médias, les journalistes et leurs sources*. Montréal : Gaëtan Morin.
- Chouinard, T. (2012, 1 août). À la « majorité silencieuse » de trancher, dit Charest. *La Presse.ca*. Récupéré de <http://www.lapresse.ca/actualites/elections-quebec-2014/201208/01/01-4561398-a-la-majorite-silencieuse-de-trancher-dit-charest.php>
- Christians, C., Glasser, T., Nordenstreng, K. et Robert, W. (2009). *Normative theories of the media : journalism in democratic societies*. Illinois : University of Illinois Press.
- Combessie, J.C. (2007). *La méthode en sociologie*. Paris : La Découverte.
- Côté, R. (2011, 23 février). Les cohortes passent, Montréal Campus demeure. *Montréal Campus*, p. 5.
- Creswell, J. W. et Plano Clark, V. L. (2010). *Designing and conducting mixed methods research*. London : Sages Publications.
- Daoust-Boisvert, A. (2010, 10 avril). Les médias étudiants n'échappent pas à la crise qui frappe l'industrie des communications. *Le Devoir*, p. A8.
- Delforce, B. (1996). La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens. *Cahiers du journalisme*, 2, 16-32.
- De Maeyer, J. (2012). La couverture médiatique de *Huis clos sur le net* : les identités journalistiques face aux sites de réseaux sociaux. *Les Cahiers du journalisme*, 24(1), 183-203.

- Deuze, M. (2005). What is journalism? Professional identity and ideology of journalists reconsidered. *Journalism*, 6(4), 442-464.
- Dey, I. (1993). *Qualitative data analysis : A user-friendly guide for social scientists*. Londres : Routledge.
- Dionne, K.-E. (2014). *Les logiques de justification au cours d'une controverse : analyse du cas du conflit étudiant québécois de 2011 et 2012*. (mémoire de maîtrise). HEC Montréal.
- Duscha, J. et Fischer, T.-C. (1973). *The campus press. Freedom and responsibility*. Washington, DC : American Association of State Colleges and Universities.
- Foucault, M. (2004). Qu'est-ce que les Lumières? Texte intégral. Paris : Boréal.
- FPJQ. (2010). *Guide de déontologie des journalistes du Québec*. Récupéré de <http://www.fpjq.org/deontologie/guide-de-deontologie/>
- Francoeur, C. (2011). *Choc des cultures, contre-discours et adaptation : l'intégration, le régime de vérité radio-canadien*. (Thèse de doctorat). Montréal : Université Concordia. Récupéré de *Spectrum*, l'archive de publication électronique de l'Université Concordia <http://spectrum.library.concordia.ca/7279/>
- Francoeur, C. (2012). Informer ou In-Former? : les formats journalistiques au service du statu quo. *Composite*, 15(2), 17-32.
- Francoeur, C. (2013, mai). De praticien à chercheur critique à militant : la crédibilité dans l'approche critique. Dans O. Kane, E. George et N. Naoufal (dir.). *Où en est la critique en communication?* Actes du colloque international dans le cadre du 80^e congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), au Palais des congrès de Montréal, 7 au 11 mai 2012 (p. 315-331). Montréal : Centre de recherche GRICIS. Récupéré d'*Archipel*, l'archive de publications électroniques de l'UQAM <http://www.archipel.uqam.ca/5573/>
- Fraser, N. Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement. *Hermès*, 31, 125-156.
- Gauthier, G. (1991). La mise en cause de l'objectivité journalistique. *Communication*, 12(2), 81-115.

- Gervais, L.-M. (2013, 28 février). *Le beat éducation et les relations avec l'UQAM*. Communication présentée au Dîner causerie du Montréal Campus, Montréal.
- George, C. (2013). Diversity around a democratic core: The universal and the particular in journalism. *Journalism*, 14(4), 490-503.
- George, É. (1999). Du concept d'espace public à celui de relations publiques généralisées. *Composite*, 99(1), 1-13.
- George, É. (2013). *Espace public : critiques et prolongements actuels*, EDM7816. Université du Québec à Montréal, Faculté de communication.
- Gingras, A.-M. (2009). *Médias et démocratie. Le grand malentendu* (3^e éd. rév. et aug.). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Giroux, D. et Charlton, S. (dir.). (2014a). *Les médias et la crise étudiante : publication de trois études du Centre d'études sur les médias*. Québec : Centre d'études sur les médias. Récupéré de <http://www.cem.ulaval.ca/pdf/Crise%20etudiante%20Resultats.pdf>
- Giroux, D. et Charlton, S. (dir.). (2014b). *Les médias et la crise étudiante : traitement du conflit par la presse quotidienne montréalaise*. Québec : Centre d'études sur les médias. Récupéré de <http://www.cem.ulaval.ca/pdf/Crise%20etudiante-Quotidiens.pdf>
- Gitlin, T. (1980). *The whole world is watching. Mass media in the making and unmaking of the new left*. Berkeley: University of California Press.
- Glasser, T. (1984). Objectivity precludes responsibility. *The Quill*, 12-16.
- Goffman, E. (1974). *Frame analysis : An essay on the organization of experience*. Boston : Northeastern University Press.
- Golding, P. et Elliot, P. (1979). *Making the news*. Londres : Longman.
- Gorden, R.L. (1980). *Interviewing : Strategy, techniques and tactics*. Homewood : Dorsey Press.
- Gramsci, A. (1983). *Cahiers de prison*. Paris : Gallimard.
- Granjon, F. (2007). Un espace médiatique critique est-il possible? *À bâbord*, 18, [s.p].

- Habermas, J. (1978). *L'espace public. L'archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris : Payot.
- Habermas, J. (1992). L'espace public, 30 ans après. *Quaderni*, 18, 161-191.
- Hall, S., Critcher, C., Jefferson, T., Clarke, J. et Roberts, B. (1978). *Policing the crisis. Mugging, the state, and law and order*. Londres : The Macmillan Press.
- Hall, S. (1994). Codage/Décodage. *Réseaux*, 12(68), 27-39.
- Hamilton, J. (2008). Democratic communications : Formations, projects, possibilities. Lanham, MD : Lexington Books.
- Hiebert, Ray E. (2012). Synthesis Essay: Rethinking Comparative Journalism Studies. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 89(3), 518-556.
- Influence communication. (2012, 19 décembre). *État de la nouvelle : Bilan 2012*. [Communiqué]. Récupéré de <http://www.influencecommunication.com/content/etat-de-la-nouvelle-bilan-2012>
- Ingelhart, L. (1993). *Student publications*. Ames, IA : Iowa State University Press.
- Johnson, R.B., Onwuegbuzie, A. J., et Turner, L. A. (2007). Toward a definition of mixed methods research. *Journal of mixed methods research*, 1(2), 112-133.
- July, S. (2015). Dictionnaire amoureux du journalisme. Paris : Plon.
- Jutel, O. (2015). The liberal field of journalism and the political – The New York Times, Fox News and the Tea Party. *Journalism*, 1-17.
- Kopenhaver, L.-L. et Spielberger, R. (1989). Are independent college papers really independent? *College Media Review*, 28(1), 5-7.
- Kovach, B. et Rosenstiel, T. (2001). *The elements of journalism*. New York : Crown Publishers.
- L'UQAM doit sauver le Montréal Campus. Un pilier du journalisme. (2012, 11 décembre). *La Presse*. p. A25

- Lacombe, S. (2013). Les enfants gâtés d'une province parasite : perception du printemps québécois dans trois quotidiens anglo-canadiens à grand tirage. *Recherches sociographiques*, 54(3), 553-575.
- Larue, C., Loiselle, C. G., Bonin, J.P., Cohen, R., Gélinas, C., Debois, S., et Lambert, S. (2009). Les méthodes mixtes : stratégies prometteuses pour l'évaluation des interventions infirmières. *Recherche en soins infirmiers*, 2(97), 50-62.
- Latzko-Toth, G. (2009). *L'étude de cas en sociologie des sciences et des techniques*. Notes de recherches 2009-03. Montréal : Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie.
- Le Bon, G. (1988). *Psychologie des foules*. Paris : PUF.
- Le Devoir de la presse étudiante. [s. d.]. *Répertoire des journaux étudiants du Québec*. Récupéré le 4 octobre 2014 de <http://www.ledevoirdelapresseetudiante.org/repertoire-des-journaux-etudiants-du-quebec/>
- Legault, J. (2012, 7 août). Ceci n'est pas une grève. L'actualité. Récupéré de <http://www.lactualite.com/politique/le-blogue-politique/ceci-nest-pas-une-greve/>
- Leipold, W. (2010). *Warum Gibt es die Bild-Zeitung nicht auf Französisch?* Berlin : Springer-Verlag.
- Lemieux, M. (2014). *Les médias et la crise étudiante : perception des Québécois du rôle joué par les médias. Rapport de groupes de discussions*. Québec : Centre d'études sur les médias. Récupéré de <http://www.cem.ulaval.ca/pdf/Crise%20etudiante%20Groupes.pdf>
- Lemon, K. (2004). *Agents of social change: a history of Canadian University Press*. (Mémoire de maîtrise). Toronto : York University.
- Leroux, P. (2004). À propos du journalisme. *Mouvements*, 6(36), 165-167.
- Lévesque, C. (2011, 30 mars). Grève d'un jour pour 20 000 uqamiens. *Montréal Campus*. Récupéré de <http://montrealcampus.ca/2011/03 greve-dun-jour-pour-20-000-uqamiens/>

- Lévesque, C. (2012, 4 avril). Faire le point. *Montréal Campus*. Récupéré de <http://montrealcampus.ca/2012/04/faire-le-point/>
- Macdonald, S. (2012). The Real News Network as Hybrid Media. The future of international video news? dans Kozolanka, K. Mazepa, P. et Skinner, D. (dir.). *Alternative media in Canada*. Vancouver : UBC Press. 104-121.
- Marx, K. (1982). Œuvres, Tome III. Paris : Gallimard.
- Massé, P. (1992). *Méthodes de collecte et d'analyse de données en communication*. Québec : Presse de l'Université du Québec.
- Mattelart, A. et Mattelart, M. (2004). Histoire des théories de la communication. Paris : La Découverte.
- Mattelart, A et Neveu, E. (1996). Cultural studies' stories. La domestication d'une pensée sauvage ? *Réseaux*, 14(80), 11-58.
- Miège, B. (2010). *L'espace public contemporain*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Millette, J. (2011). *Relations publiques et contestation : étude du cas de la grève menée par les étudiants québécois en 2005*. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d'Archipel, l'archive de publications électroniques de l'UQAM <http://www.archipel.uqam.ca/4027/>
- Millette, J., Millette, M. et Proulx, S. (2012). Hashtags et casseroles : de l'auto-organisation du mouvement social étudiant. *Wi: Journal of Mobile Media*, 6(2).
- Millette, J. (2013). *De la rue au fil de presse. Grèves étudiantes et relations publiques*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Mills, C. W. (1959). *The sociological imagination*. New York : Oxford University Press.
- Montréal Campus. (2011). *Mandat*. Récupéré de <http://montrealcampus.ca/mandat/>
- Mowbray, M. (2010). *Journalism, activism, alternative media: The Link and the McGill Daily, 2000-2010*. (Mémoire de maîtrise). Montréal : Université Concordia.

- Moynihan, D. (2012). Extra-network organizational reputation and blame avoidance in networks : the hurricane Katrina example. *Governance : and international journal of policy, administration, and institution*, 25(4), 567-588.
- Muhlmann, G. (2008). *A political history of journalism*. Cambridge : Polity.
- Murdock, G., Golding, P. et Schlesinger, P. (1986). *Communicating politics mass communications and the political process*. Leicester, UK : Leicester University Press.
- Nadeau-Dubois, G. (2013). *Tenir tête*. Montréal : Lux Éditeur.
- Nelson, D. (1989). Give me liberty and give me debts. *College Media Review*, 28(1), 8-10.
- Neveu, É. (1995). Les sciences sociales face à l'Espace public, les sciences sociales dans l'espace public. Dans I. Paillart (dir.), *L'espace public et l'emprise de la communication* (p. 37-64). Grenoble : Éditions Ellug.
- Ouellet, M. (2008). Capitalisme, démocratie et pouvoir dans la société globale de l'information : vers une « gouvernementalité spectaculaire ». Dans É. George et F. Granjon (dir.), *Critiques de la société de l'information* (p. 123-152). Paris : L'Harmattan.
- Politique sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains (no54). Mai 2016. Récupéré de http://www.instances.uqam.ca/ReglementsPolitiquesDocuments/Document s/Politique_no_54.pdf
- Provencher, A. (2012). Le « Printemps érable » : une invitation à repenser les relations publiques politiques. *Composite*, 15(1-2), 5-16.
- Quivy, R. et Van Campenhoudt, L. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod.
- Rampal, K. (1982). Department-run campus newspaper has definite educational advantages. *Journalism Educator*, 36(1), [s. p.].
- Raynauld, V., Lalancette, M. et Tourigny-Koné, S. (2014, août). *Political protest 2.0: social media and the 2012 student strike in the province of Quebec*,

Canada. Communication présentée dans le cadre de l'Annual Meeting of American Political Science Association, Washington, DC.

Reese, S. (1990). The news paradigm and the ideology of objectivity : a socialist at the *Wall Street Journal*. *Critical studies in mass communication*, 7(4), 390-409.

Rodriguez, C. (2001). *Fissures in the media scape : An international study of citizens' media*. Cresskill, NJ : Hampton Press.

Rooksby, J. (2006). Rethinking student press in the "marketplace of ideas" after *Hosty*: the argument for encouraging professional journalistic practices. *Journal of College and University Law*, 33(2), 429-742.

Roy, S. N. (2003). L'étude de cas. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale, 4^e édition : De la problématique à la collecte de données* (p. 159-184). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Ryan, G. et Russel, B. (2003). Techniques to identify themes. *Field Methods*, 15(1), 85-109.

Ryan, M. et Martinson, D. (1986). Attitudes of college newspapers advisers toward censorship of the student press. *Journalism & Mass Communication Quarterly*. 63(1), 55-88.

Sabourin, P. (2003). L'analyse de contenu. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale, 4^e édition : De la problématique à la collecte de données* (p. 357-385). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Sauvageau, F. et Thibault, S. (2013). Tout voir et tout entendre, mais sans comprendre! Le conflit étudiant et les défaillances des médias. *Recherches sociographiques*, 54(3), 531-552.

Savoie-Zajc, L. (2003). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale, 4^e édition : De la problématique à la collecte de données* (p. 294-316). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Schlesinger, P. (1979). *Putting 'reality' together : BBC News*. Californie : Sage Publications.

Schlesinger, P. (1992). Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme. *Réseaux*, 10(51), 75-98.

- Schudson, M. (1978). *Discovering the news. A social history of American newspapers*. New York : Basic Books.
- Schudson, M. (1995). *The power of news*. Cambridge : Havard University Press.
- Schudson, M. (1999). What public journalism knows about journalism but doesn't know about 'public'. Dans T. Glasser (dir.), *The idea of public journalism* (p. 118-134). New York : Guilford Press.
- Schudson, M. (2001). The objectivity norm in American journalism. *Journalism* 2(2), 149-170.
- Schudson, M. (2011). *The sociology of news*. New York : W. W. Norton & Company.
- *Semetko, H.-A. et Valkenburg, P.-M. (2000). Framing european politics: a content analysis of press and television news. *Journal of Communication*, 50(2), 93-109.
- Simonin, J. (2006). Review : Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*. *Communication*, 24(2), 208-213.
- Singer, J. B. (2004). More than ink-stained wretches: The resocialization of print journalists in converged newsrooms. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 81(4), 838-856.
- Soloski, J. (1990). News reporting and professionalism : some constraints on the reporting of the news. *Media, Culture and Society*, 11(4), 207-228.
- Sullivan, B. (1976). The student press in Canada. Dans *Good, bad, or simply inevitable? Selected Research Studies*, 3, 241-269.
- Talbert, J. (1993). *Student press at public universities. Impact of significant United States court cases from 1967 to 1993*. (Thèse de doctorat). Texas Tech University.
- Tashakkori A. et Creswell, J. W. (2007). Differing perspectives on mixed methods research. *Journal of mixed methods research*, 1(4), 303-308.
- Tashakkori, A. et Teddlie, C. (2009). *Foundations of mixed methods research*. London : Sage Publications.

- Tuchman, G. (1972). Objectivity as a strategic ritual : an examination of Newsmen's notions of objectivity, *American journal of sociology*, 77(4), 660-679.
- Tuchman, G. (1978). *Making news*. New York : Free Press.
- Vignola, L. (2010, 28 septembre). La communauté étudiante contre-attaque. *Montréal Campus*. Récupéré de <http://montrealcampus.ca/2010/09/la-communaute-etudiante-contre-attaque/>
- Watine, T. (1999). Bourdieu et les médias : des lois du champ et de l'habitus comme présomption du conservatisme des journalistes. *Les cahiers du journalisme*, 6, 126-151.
- Weinstock, D. (2012). Occupy, indignados, et le printemps érable : vers un agenda de recherche. *McGill Law Journal*, 58(2), 243-262.
- *Westerstahl, J. (1983). Objective news reporting. *Communication research*, 10(3), 403-424.
- Wien, C. (2005). Defining objectivity within journalism. An overview. *Nordicom Review*, 2, 3-15.
- Wright, K. (2013). Should journalists be 'virtuous'? Mainstream news, complex media organisations and the work of Nick Couldry. *Journalism*, 15(3), 364-381.
- Yin, R. K. (2003). *Case study research. Design and methods* (3^e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage Publications.